Il a été imprimé

12 *exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder*

Discours académiques

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

LIBRAIRIE HACHETTE

Études critiques sur l'Histoire de la littérature française..... 6 vol.
L'Évolution des Genres dans l'Histoire de la littérature, t. I..... 1 vol.
L'Évolution de la poésie lyrique en France au XIXe siècle..... 2 vol.
Les Époques du Théâtre français..... 1 vol.

LIBRAIRIE CALMANN LÉVY

Le Roman naturaliste..... 1 vol.
Histoire et Littérature..... 3 vol.
Questions et nouvelles Questions de critique. 2 vol.
Essais et nouveaux Essais de Littérature contemporaine..... 2 vol.

LIBRAIRIE DELAGRAVE

Manuel de l'histoire de la Littérature française..... 1 vol.

LIBRAIRIE FIRMIN DIDOT

Science et Religion..... broch.
La Moralité de la Doctrine Évolutive.... broch.
Éducation et Instruction..... broch.

LIBRAIRIE PERRIN

Après le Procès..... broch.
Discours de combat, 5e édition..... 1 vol.
Sur les chemins de la Croyance (*En préparation*)..... 1 vol.

FERDINAND BRUNETIÈRE
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Discours académiques

81916
6/5/07

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1901
Tous droits réservés

70
.69
B69

I

DISCOURS DE RÉCEPTION

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

15 février 1894

Messieurs,

Si la franchise était un jour bannie du reste de la terre, il serait beau pour vous qu'elle se retrouvât dans les discours académiques. Je ne m'étonnerai donc pas de me voir parmi vous, puisqu'on ne s'y voit point sans l'avoir demandé; je ne m'excuserai pas de mon peu de mérite, j'aurais l'air de vouloir déprécier votre choix; et enfin, et surtout, je ne dissimulerai pas la satisfaction profonde que j'éprouve à vous remercier de l'honneur que vous m'avez fait en m'accueillant dans votre Compagnie.

Vous représentez, en effet, Messieurs, le pouvoir de l'esprit; vous êtes la tradition littéraire vivante; et si la langue, la littérature, les chefs-d'œuvre de la prose et de la poésie d'un grand peuple expriment peut-être ce que son génie national a de plus intérieur et de plus universel à la fois, c'est vous qui, depuis plus de deux siècles passés, en ayant reçu le dépôt, l'avez, — de Corneille à Racine, de Bos-

suet à Voltaire, de Chateaubriand à Hugo, — religieusement conservé, transmis et enrichi. Le Français qui le dit n'apprend rien à l'étranger : je serais heureux qu'il le rappelât à quelques Français qui l'ont trop oublié.

Dans la faible mesure où le zèle et l'application d'un seul homme peuvent imiter de loin l'œuvre de toute une compagnie, me pardonnerez-vous, Messieurs, de dire que c'est ce que j'ai tâché de faire? Il y a vingt ans bientôt que j'affrontais pour la première fois la redoutable hospitalité de la *Revue des Deux Mondes;* il y en a tantôt dix que j'enseigne à l'École Normale Supérieure; et, professeur ou critique, par la parole ou par la plume, c'est à fortifier la tradition; c'est à maintenir ses droits contre l'assaut tumultueux de la *modernité;* c'est à montrer ce que ses rides recouvrent d'éternelle jeunesse, que j'ai consacré tout ce que j'avais d'ardeur. Je serais assurément ingrat de ne pas témoigner aujourd'hui, puisque l'occasion s'en offre à moi, toute ma reconnaissance à ceux qui m'ont soutenu, aidé, encouragé dans cette lutte. J'ai du plaisir à proclamer bien haut ce que je dois au grand, au terrible vieillard qui, sans autre recommandation que celle de ma bonne volonté, m'ouvrit jadis l'accès de sa maison. Je n'en ai guère moins à remercier publiquement celui de vos confrères, le savant helléniste, l'élégant his-

torien de l'art oriental et grec, l'habile directeur de l'École Normale Supérieure, qui, sans me demander ni diplômes, ni titres, — ni boutons de cristal, — n'hésita pas à me confier la chaire autrefois illustrée par l'enseignement de Désiré Nisard et de Sainte-Beuve. Mais, ni lui, ni l'ombre de celui qui fut François Buloz ne m'en voudront si j'ose avouer que, de tant d'encouragements, ce sont encore les vôtres qui m'ont été le plus précieux, et si j'ajoute qu'en m'appelant parmi vous vos suffrages, Messieurs, m'ont seuls achevé de délivrer d'un doute qu'aux heures de lassitude je n'ai pu quelquefois m'empêcher d'éprouver. Non! vous en êtes la preuve et les garants, il n'est donc pas vrai que le respect ou l'amour du passé ne se puisse allier à la curiosité du présent, comme au souci de l'avenir! et plutôt, s'il y a quelque chose d'insolemment barbare, c'est de prétendre, en cette vie si brève, ne dater, ne compter, ne relever que de nous-mêmes. Nos morts sont aussi de notre famille; c'est leur sang qui coule dans nos veines; rien ne bat en nous qui ne nous vienne d'eux; et, pour ce motif, le progrès même n'est possible que par la tradition. En dehors d'elle et sans elle, nous ne saurions bâtir qu'en l'air, dans les nuages, des cités idéales, mensongères, utopiques, aussitôt évanouies qu'entrevues ou rêvées. Le passé n'est pas seulement

la poésie du présent, il en fait peut-être aussi la vie même! Et c'est pourquoi, Messieurs, en tout temps, ce que nous devons d'abord à ceux qui viendront après nous, ce que nous devons à nos fils, pour les aider à continuer l'œuvre de l'humanité, c'est de leur léguer, accru, si nous le pouvons, mais intact en tout cas, le patrimoine que nous avons nous-mêmes hérité de nos pères. Si je l'avais ignoré, vous me l'auriez appris; et si quelquefois, comme je le disais, j'en ai failli douter, c'est vous qui m'avez rassuré.

J'ai rencontré de loin en loin dans le monde, je ne puis pas me flatter d'avoir beaucoup connu le galant homme, le spirituel écrivain, le hardi journaliste à qui j'ai l'honneur de succéder parmi vous. On ne l'abordait pas aisément,... et ses meilleurs amis ne m'ont-ils pas fait entendre que, si j'avais essayé de pénétrer dans sa familiarité, je ne l'eusse pas connu davantage?

Mon âme a son secret, ma vie a son mystère!

M. John Lemoinne aimait à citer ce vers d'un sonnet célèbre, et, quand il le citait, sa physionomie mobile s'animait d'un sourire légèrement ironique. Grand admirateur et ami de Chateaubriand, avait-il, comme René, désiré les orages? les avait-il traversés peut-être? Quelles épreuves avait-il subies? celles de la passion? ou plutôt

celles du doute ? Personne au monde n'en a jamais rien su. Sa politesse un peu dédaigneuse arrêtait les questions sur les lèvres, et ses manières aristocratiques, — plus voisines de la brusquerie d'Alceste que de la condescendance universelle de Philinte, — eussent défié tranquillement l'interrogante subtilité du plus adroit des *interviewers*... Causeur charmant, étincelant quand il le voulait bien,

Dont il partait des traits, des éclairs et des foudres,

M. John Lemoinne ne disait jamais qu'exactement ce qu'il lui plaisait de dire, et, quand il l'avait dit, se retirant en soi, s'y enfermant et s'y taisant, les plus ingénieuses provocations ne l'en eussent pas fait sortir.

Est-ce pour cela qu'ayant cherché dans son œuvre quelques renseignements sur lui, je n'y en ai pas découvert? Sans doute, ne livrant de lui-même que son esprit à ses amis, il n'aura cru devoir que ses opinions au public. Et, à cet égard, Messieurs, si les parallèles étaient encore à la mode, on ne saurait guère imaginer, bien que tous deux nourris dans la même maison, d'homme plus différent de son ami, confrère, et prédécesseur parmi vous : Jules Janin. Les lecteurs de Janin étaient ses confidents. Ce gros homme les entretenait volontiers de lui-même, étant, je crois,

l'objet qui l'intéressait le plus au monde ; et, comme il en parlait, sinon sans quelque vanité, du moins avec rondeur, — vous vous rappelez, Messieurs, qu'il avait trouvé le rare secret de joindre ensemble la rondeur et la préciosité, — on le lisait... Je préfère, pour ma part, à la capricieuse exubérance du « prince des critiques » la discrétion de M. John Lemoinne.

Né à Londres, pendant les Cent Jours, d'un père français et d'une mère anglaise, observerai-je là-dessus qu'il y avait dans son talent comme dans sa personne quelque chose d'éminemment britannique ? Oui ; si les Anglais ayant déjà tant d'autres monopoles, il ne m'était pénible de leur abandonner encore celui de la discrétion ! Puisque aussi bien M. John Lemoinne, amené de bonne heure en France, y fit toutes ses études, au collège Stanislas, n'attribuerons-nous pas quelque chose à l'influence des maîtres qui dirigèrent sa jeunesse ? Et puis, et surtout, Messieurs, ne faut-il pas nous souvenir que, si la race, le milieu, l'éducation peuvent rendre compte au besoin de ce qu'il y a de moins personnel en nous, de plus semblable aux autres, le génie au contraire, le talent, l'originalité mettent à s'en moquer une espèce de coquetterie ? N'est-ce pas à Saint-Malo que, non loin de la chambre où naquit Chateaubriand, on pourrait montrer le berceau de Lamen-

nais? Si de Dijon à Mâcon, je ne crois pas qu'il y ait trente lieues, la distance n'est-elle pas infinie de Lamartine à Piron? Et vous savez, dans notre histoire littéraire, — ou plutôt dans l'histoire de la pensée moderne, — quel est le nom du plus brillant élève que les jésuites aient formé dans leur collège de Clermont! Gens de goût avant tout, les bons Pères eux-mêmes ne parlent jamais sans quelque coupable complaisance de ce petit polisson d'Arouet. Laissons donc à M. John Lemoinne le mérite entier des qualités que nous louons en lui, et, sans nous soucier d'en démêler les origines, souhaitons, Messieurs, que sa discrétion, ou sa froideur même, trouvent toujours parmi nous quelques imitateurs.

Car, comment s'expliquerait-on avec un peu de liberté sur les choses de son temps, et comment sur les hommes, si d'abord on n'opposait à l'envahissante familiarité des uns, comme à l'ordinaire banalité des autres, une défense que, dans l'affaissement des mœurs contemporaines, je qualifierai tout simplement d'héroïque. Dure condition de la critique! Mais, pour s'acquitter de sa tâche, elle ne saurait fréquenter en ville; ou du moins, quand elle y fréquente, elle est obligée d'y porter un air de résistance que le monde prend volontiers pour de la mauvaise humeur. Et le monde a raison! mais la critique n'a pas tort. Le monde a raison,

s'il n'est effectivement, lui, qu'une association pour le luxe et pour le plaisir ; mais la critique n'a pas tort, si son devoir est en tout de discerner et de reconnaître sous la tromperie des apparences la vraie réalité des choses. Et je veux bien, Messieurs, qu'en raison de la malignité trop ordinaire à notre espèce il y ait peu de devoirs dont on s'acquitte plus allègrement. Mais ceux-là mêmes qui s'irritent le plus des libertés de la critique se sont-ils demandé quelquefois ce qu'ils lui doivent de reconnaissance, si c'est elle, en tout aussi, qui les empêche d'être dévorés, selon le beau mot d'Ernest Renan, « par la superstition et la crédulité » ? Dehors pompeux, grands mots et grandes phrases, vain étalage de beaux sentiments, préjugés de toute sorte, conventions hypocrites, admirations mal placées, — dont le moindre inconvénient n'est pas de transporter à la médiocrité triomphante le prix naturel du mérite, — préférences injustement, scandaleusement données aux Scudéri sur les Corneille, aux Voiture sur les Molière, aux Pradon sur les Racine, comme en général à ce qui passera sur ce qui doit durer, c'est tout cela, Messieurs, que la critique a pour mission de combattre sans trêve, sans ménagements ni complaisance, dans l'intérêt du talent lui-même, de la vérité, de la justice ! et comment y réussirait-elle si, par son langage et par son attitude,

se séparant de ceux qu'elle doit juger, elle ne faisait de son isolement ou de sa prétendue « mauvaise humeur », le moyen, la condition et la garantie de son impartialité ?

Ainsi pensait M. John Lemoinne... La chose du monde à laquelle il a toujours le plus fermement tenu, c'est son indépendance. Il n'en a point fait parade, mais, sans affectation, il a toujours, et de tous, exigé qu'on la respectât. Lui en a-t-il coûté, peut-être, le jour, — c'était à l'époque de la guerre d'Italie, — où, pour pouvoir plus librement défendre une politique qu'il croyait bonne, il se démit de l'honorable emploi d'où dépendait son existence ? Je ne sais ! Mais, plus tard, — à l'âge où nos habitudes obtiennent de nous tant de concessions, — ce ne fut assurément pas sans tristesse que, pour ne pas s'associer à une politique qui n'était plus la sienne, il sortit de cette grande maison du *Journal des Débats*. Il y était entré vers 1840, sous les auspices de Chateaubriand, après avoir complété son éducation de publiciste par un assez long séjour en Angleterre, et, depuis, dans les fonctions de confiance qu'il avait remplies auprès du très noble historien des *Négociations relatives à la succession d'Espagne*, M. Mignet, alors directeur des Archives au ministère des Affaires étrangères.

Il écrivait en même temps dans la *Revue des*

Deux Mondes, à laquelle il devait collaborer pendant plus de vingt ans et même, pendant six mois, y rédiger la chronique politique. Parmi les articles qu'il y donna, j'en ai remarqué de très intéressants, qui témoignent tous d'une connaissance approfondie des choses d'Angleterre, et dont la forme humoristique n'a rien perdu de son agrément, ni de sa vivacité. Tels sont deux articles sur l'*Histoire de la Caricature en Angleterre*, ou tel encore un article sur la *Vie de Brummel*, ce roi des dandies, — qui naquit dans une arrière-boutiqu de pâtissier confiseur ; qui dut à son talent de mettre sa cravate l'amitié d'un prince de Galles ; et qui mourut à Caen, je ne sais dans quelle chambre d'hospice. D'autres articles, d'un autre ton, plus tendu, plus grave et plus éloquent, sur *O'Connell et la jeune Irlande*, ou sur la *Vie des noirs en Amérique*, — à l'occasion de la *Case de l'Oncle Tom*, — respirent cet incompressible amour de la liberté qui semble avoir été la seule passion de M. John Lemoinne. « Comme tous les grands problèmes de ce monde, s'écriait-il dans un de ces articles, daté de 1852, le problème de l'esclavage sera résolu par le fer et le feu, et Spartacus ramassera encore son droit de cité dans la poussière et dans la cendre des batailles. C'est le prix de toutes les grandes initiations. » Je les préfère à meilleur marché ! Non moins remar-

quables, pour d'autres qualités, sont les travaux qu'il consacra, dans le même recueil, à la rivalité des Anglais et des Russes dans l'Asie Centrale : grande question, pleine encore d'obscurités redoutables, et dont il a bien vu, l'un des premiers chez nous, l'importance future. Bizarrerie des choses humaines ! Tous ces articles étaient signés ; le nom de John Lemoinne s'y lisait en toutes lettres au bas de la dernière page ; ceux des *Débats* étaient anonymes ; et c'étaient eux pourtant qui allaient faire la réputation de leur auteur !

Vous ne vous attendez pas, Messieurs, que je vous raconte, à ce propos, l'histoire du *Journal des Débats*, et encore moins celle de la presse française depuis plus de cent ans. Trop vaste ou trop ambitieux pour moi, le dessein en passerait mes forces ; et que serait-ce si, pour vous retracer l'étonnante fortune du « quatrième pouvoir », j'essayais de remonter jusqu'à ses premiers commencements ? Vive Renaudot ! cet habile homme, le fondateur de la *Gazette de France* et l'inventeur des bureaux de placement ! Mais, à l'abri de ce nom fameux, nos journalistes se sont eux-mêmes assez loués, l'an dernier, pour n'avoir pas besoin du tribut de mon admiration. Peut-être aussi que je les louerais mal. La presse a fait beaucoup de bien ; elle en fait même tous les jours encore, et je commencerais par le déclarer. Je dirais d'elle

ce qu'Ésope le Phrygien disait de la langue à son maître Xanthus : « Eh ! qu'y a-t-il de meilleur que la langue ? C'est le lien de la vie civile, la clef des sciences, l'organe de la vérité et de la raison : par elle on bâtit les villes et on les police, on instruit, on persuade, on règne dans les assemblées... » On fait plus, Messieurs, et on fait mieux ! On inquiète l'égoïsme ; on dénonce l'injustice ; on nous rappelle au sentiment de la solidarité qui nous lie ! La liberté de tout dire n'est-elle pas le plus sûr moyen que les hommes aient trouvé d'ôter à quelques-uns d'entre eux la licence de tout faire ? Mais, pour être sincère, j'ajouterais avec le fabuliste que la langue est aussi « la mère de tous les débats, la nourrice des procès, la source des divisions et des guerres. Si l'on dit qu'elle est l'organe de la vérité, c'est aussi celui de l'erreur et, qui pis est, de la calomnie : par elle on détruit les villes, on persuade de méchantes choses... » Et nos journalistes, qui ont bien plus d'esprit que Xanthus, ne s'en fâcheraient sans doute point : je ne me ferais pas une affaire avec eux pour cela ! Ils me remercieraient encore, bien loin de m'en garder rancune, si je regrettais avec eux ce qu'ils dépensent quotidiennement, ce qu'ils dissipent, ce qu'ils gaspillent de verve, d'esprit, de talent inutiles. Combien de poètes, et d'auteurs dramatiques, et de romanciers, la presse, depuis cin-

quante ans, n'a-t-elle pas dévorés ! Et quel reproche en effet lui pourrais-je adresser qui la flattât plus délicieusement ? Mais si je prétendais lui contester le titre qu'elle s'arroge de représenter le pouvoir de l'esprit ; si j'entreprenais de lui faire voir que toutes les idées dont nous vivons aujourd'hui, qui forment en quelque manière la substance de l'intelligence contemporaine, nous étant venues des Kant et des Hegel, des Comte et des Darwin, des Claude Bernard et des Pasteur, des Taine et des Renan, la presse, après avoir souvent commencé par les railler, n'a rien fait, ou peu de chose, pour les répandre ou pour les développer ; si je tentais enfin de lui prouver que tous ses « organes » ensemble, et toutes ses forces conjurées, très capables, trop capables, de renverser un ministère, — et un gouvernement s'il le faut, — ne le sont pas, hélas ! d'empêcher la foule de déserter les théâtres pour courir aux cafés-concerts, oh ! alors, Messieurs, c'est alors que la guerre éclaterait... et à Dieu ne plaise que je la provoque ! Me permettrai-je d'insinuer seulement qu'au temps de M. John Lemoinne la presse n'était pas tout à fait ce qu'elle est aujourd'hui ? Quoique ce soit bien de l'audace encore, on ne peut pas toujours reculer ; et, en vérité, Messieurs, je croirais trahir la mémoire de mon prédécesseur si je n'insistais un moment sur ce point.

De son temps donc, pour devenir journaliste, il fallait quelque étude et d'assez longues préparations. La connaissance de l'histoire, celle d'une ou deux langues étrangères, la connaissance des intérêts généraux de la politique européenne, une certaine expérience des hommes, une instruction littéraire étendue, telles étaient les moindres qualités que réclamaient de leurs collaborateurs le journal d'Armand Carrel et celui des Bertin, *le National* et *les Débats*. Vous rappelez-vous l'histoire des débuts de Littré ? Trois ans entiers, Messieurs, — je dis trois ans, — sous l'œil d'Armand Carrel, la besogne de cet helléniste, de ce philologue, de ce philosophe, de ce savant, fut d'*extraire* les journaux étrangers. Voilà sans doute un long apprentissage ; et, en effet, on n'estimait pas alors, on ne s'était pas avisé que, de tous les dons du journaliste, le premier fût celui de l'improvisation !

Et comme on avait raison ! Car enfin, Messieurs, sait-on bien, lorsqu'on s'en vante, sait-on ce que c'est qu'improviser ? Mais l'orateur même, dont il semble qui se soit le métier, n'improvise pas. Il improvise une réplique, il n'improvise pas un discours : Cicéron écrivait les siens, et nous avons les brouillons des *Sermons* de Bossuet ! Encore, quand on parle, et que l'on s'anime, l'expression du ton de la voix, l'éloquence physique du geste,

la circulation d'émotion qui va de l'orateur à l'auditoire et de l'auditoire à l'orateur, peuvent-elles suppléer à l'insuffisance des mots, qui sont alors comme devinés avant qu'on les prononce, ou suscités au besoin par la sympathie du public. Mais dès que l'on écrit! Ah! quand on écrit, je crains que l'improvisation ne soit la déplorable, la redoutable, la détestable facilité de parler de tout sans rien avoir appris, et quelque question qui vienne à s'élever, — de politique ou d'histoire, de littérature ou d'art, de science ou d'administration, d'hygiène ou de voirie, de droit ou de morale, de toilette, Messieurs, ou de cuisine! — je crains que l'improvisation ne se réduise à l'art de donner le change, par un vain cliquetis de mots, sur l'étendue, la profondeur, l'universalité de notre ignorance! Est-ce bien là de quoi se vanter? *Sed nos vera rerum amisimus vocabula:* nous avons perdu les vrais noms des choses; et, ce qui est proprement le faible du journalisme, il fallait vivre de notre temps pour le voir lui-même s'en féliciter.

Les journalistes n'improvisaient pas en 1840; mais, sachant que les moindres questions sont en quelque sorte infinies, ils se faisaient une spécialité d'en approfondir quelques-unes; et, avant de les traiter, on en voyait qui les étudiaient. M. John Lemoinne en fut un exemple. Quand on

le chargea de la « correspondance anglaise » au *Journal des Débats*, il savait l'anglais, il avait vécu en Angleterre, il avait fait, sous un vrai maître, ses caravanes d'historien ou de diplomate même. Il lui parut donc naturel que l'on appliquât son talent à ce qu'il savait faire, et, connaissant admirablement les mœurs électorales de l'Angleterre ou la question de l'Afghanistan, il ne demanda point à s'occuper de critique d'art, ni que l'on fît l'essai de ses forces dans le feuilleton dramatique. A chacun son métier!... Mais ce qu'il savait faire, et bien faire, il mit son ambition à le mieux faire encore, et, pendant de longues années, — laissant aux Saint-Marc Girardin ou aux Silvestre de Sacy les questions de politique intérieure, — il n'employa lectures, voyages, réflexions, fréquentations, qu'à s'acquérir une compétence unique dans les questions de politique étrangère. Là furent vraiment et seront son honneur et sa gloire. Ce qu'à la même époque un Jean-Jacques Ampère, un Marmier, ce qu'un Philarète Chasles faisaient pour développer parmi nous la curiosité des littératures étrangères, pour élargir ainsi nos horizons purement français, pour nous rappeler, enfin que nous ne sommes pas les seuls hommes, ni les seuls Européens, M. John Lemoinne l'a fait en politique; — et le service est de ceux dont le nom d'un homme ne se sépare plus dans l'histoire.

Non pas d'ailleurs qu'il s'asbtînt de faire quelquefois des excursions hors de son domaine, — quand l'Anglais ou le Turc lui laissaient des loisirs, — et de parler, très agréablement, quand l'occasion s'en présentait, de *Manon Lescaut*, par exemple, de Gœthe ou de Shakespeare. C'était sa manière d'entretenir avec les chefs-d'œuvre une familiarité nécessaire, et il n'ignorait pas que le journaliste est perdu pour les lettres dès qu'il a pris son parti de ne plus vivre que de la vie de son temps. Je sens, Messieurs, que je marche ici sur des charbons ardents. Mais, puisque nos journalistes s'étonnent volontiers qu'on ne leur fasse pas dans l'histoire de la littérature une place plus large, puisque même ils s'en plaignent, ne me laisserez-vous pas leur en signaler quelques-unes des raisons, dont la principale est celle-ci, qu'on ne saurait servir deux maîtres ni faire comme il faut deux choses à la fois ?

Ils ne se trompent certes pas, — je m'empresse de leur en donner acte, — quand ils croient qu'ils n'écrivent pas plus mal, ou qu'ils écrivent mieux que beaucoup d'hommes qui se disent de lettres : j'en appelle aux lecteurs de Ponson du Terrail et de Pigault-Lebrun ! Pour les incorrections qui leur échappent dans la rapidité d'une improvisation continue, les néologismes dont ils abusent, les métaphores inattendues qu'on leur a si sou-

vent reprochées, je n'y vois rien non plus qui les distingue de tant d'écrivains ; et, quand il leur en échapperait encore davantage, vous le savez, Messieurs, c'est le jargon moderne, dont vous vous efforcez d'arrêter les progrès menaçants, mais qui règne, — doit-on le dire ? — à la tribune comme au barreau ; non seulement là, mais au théâtre, mais dans le roman, comme dans la presse même, et jusque dans la poésie. Mânes de Racine, fantômes errants de Lamartine et d'Hugo, que diriez-vous si vous pouviez parler ? et où, dans quelle autre enceinte, vous réfugieriez-vous si je lisais ici quelques-uns de ces vers inégaux, polymorphes et invertébrés, qu'admirent aujourd'hui nos jeunes gens ? Sur quelques poètes et quelques romanciers, — dont on serait tenté de croire qu'ils font consister le grand secret de l'art à n'être entendus que de la cabale, ou d'eux-mêmes, et d'eux seuls, — nos journalistes ont à tout le moins cet avantage d'être toujours tenus de se faire comprendre, et que le premier mérite qu'on exige d'eux c'est la clarté.

Mais comment y réussissent-ils ? de quelle manière ? à quel prix ? et s'il leur faut trop souvent commencer par mettre leur langage au ton de celui de la foule ? ou, pour guider l'opinion, s'ils doivent en essuyer d'abord et en flatter les pires caprices, qu'y a-t-il de moins littéraire ? Je les prie

de me bien entendre... Comme l'orateur politique, c'est aux intérêts ou aux passions qu'il faut que le journaliste s'adresse ; et nos passions ou nos intérêts, mais surtout les moyens de les satisfaire, n'ayant rien que d'instable et de quotidiennement changeant, c'est ainsi que la presse est devenue l'esclave de l'*actualité*. Elle ne nous donne, et nous ne lui demandons que des informations. Si le vaudeville qu'on jouait hier n'est qu'une insigne platitude, nous voulons pourtant qu'on nous en parle, — afin de n'y pas aller voir, — et nous ne permettons pas que le feuilletoniste se dérobe en considérations sur le théâtre de Favart ou de Collé. Nous ne souffrons pas que le chroniqueur nous fasse tort des moindres détails du crime ou du procès dont la marquise, en son salon, n'est pas moins curieuse ou plutôt moins avide que la portière dans sa loge. Mais quels cris enfin ne pousserions-nous pas s'il tombait quelque part un ministère ou un fonds d'État, un 3 0/0, sans que notre journal eût l'air d'en rien savoir ? Pardonnez-moi, Messieurs, l'expression un peu familière : ce que nous demandons au journaliste, — son nom même l'indique, — c'est le « plat du jour », et nous exigeons qu'il nous le serve chaud! ou, en d'autres termes, moins culinaires, plus académiques, — ce qu'il y a de transitoire, de passager, d'éphémère, ce qui périra demain avec l'occasion qui

l'a vu naître, l'élément mobile ou relatif des choses, voilà ce qu'il s'agit pour lui d'attraper à la course et de saisir comme au vol, sans se préoccuper de savoir ce que le temps en conservera.

L'écrivain, au contraire ! et comme si le spectacle apparent du monde, l'illusion de l'heure présente en masquaient pour lui le véritable sens, il les écarte, et ce qu'il y a de permanent au fond des choses, c'est ce qu'il essaie d'atteindre pour le fixer sous l'aspect de l'éternité. Poète ou romancier, dramaturge, historien ou critique, il ne lui suffit pas d'être le peintre ingénieux ou le spirituel traducteur des mœurs et des idées du jour. Il vise plus haut ! il vise plus loin ! Et son ambition, de quelque nom qu'on l'appelle, — amour de l'idéal ou préoccupation de la postérité, souci de perpétuer son nom ou désir d'exceller, — sa véritable ambition est de vaincre la mort et le temps. N'est-ce pas, Messieurs, ce que voulait dire un grand musicien, l'illustre confrère dont vous regrettez la perte toute récente, Charles Gounod, quand, ici même, aux jeunes prix de Rome, il adressait en votre nom ces belles paroles : « Ne tombez pas, leur disait-il, dans cette étrange et funeste méprise de confondre l'*existence* avec la *vie :* bien que soudées l'une à l'autre par la loi créatrice, il n'y a pas deux notions au monde qui soient plus disparates. C'est le relatif, le fugitif

qui est le milieu propre de l'*existence:* mais la *vie* ne se dilate et ne s'alimente que dans la tendance vers l'absolu... Souvenez-vous qu'on ne meurt que d'avoir préféré l'*existence* à la *vie.* » Je ne pense pas, Messieurs, que vous me repreniez de cette éloquente citation, si ce qui est vrai de la musique ne l'est pas moins, l'est presque plus de la littérature. On n'est un écrivain qu'à la condition de vouloir se survivre ; mais, pour se survivre, il faut que l'on commence par détacher sa pensée du présent, et soi-même se soustraire à la tyrannie de l'*actualité?* Tant de livres qui naissent, mais qui meurent aussi tous les ans, n'en sont-ils pas la preuve? Oublieux des conditions et de l'objet de l'art d'écrire, l'auteur a confondu l'existence et la vie. Pour n'avoir voulu plaire qu'à ses contemporains, son succès ne dure pas au-delà de sa génération. Courtisan de la mode, son triomphe devient la matière de sa perte ; et qu'importe après cela le talent qu'il y a dépensé, si la mémoire ne saurait manquer de s'en évanouir avec celle de l'accident d'hier ou du scandale d'aujourd'hui ?

Le reprocherons-nous à nos journalistes ? Messieurs, ce serait s'armer contre eux de leur probité même et méconnaître, à vrai dire, les exigences de leur profession. Nous ne demandons pas à nos avocats de faire intervenir les choses

éternelles dans une action de bornage ; et, pourvu seulement qu'ils nous gagnent nos procès, est-ce que nous ne les tenons pas quittes de toute espèce de littérature? Si c'est un sacrifice pour eux, la nature même des intérêts dont ils ont pris la charge en revêtant la robe, le réclame de leur conscience. Les grands procès, les beaux procès sont rares ! Et ainsi ce qui empêche l'éloquence du barreau d'être habituellement littéraire, c'est le sentiment même qu'elle a de ses devoirs. Il n'en va pas autrement de la presse. Elle est soumise à l'*actualité* comme à sa raison d'être ; la préoccupation de l'absolu la rendrait trop inattentive aux conditions de ce que j'appellerai son contrat avec nous ; et, par exemple, selon le mot célèbre d'Émile de Girardin à Théophile Gautier, « le style gênerait l'abonné ». Des faits, encore des faits, des chiffres, des renseignements, des nouvelles, c'est ce que nous attendons de notre journal ; et, si le meilleur a jadis été le mieux écrit ou le mieux pensé, ce ne sera plus à l'avenir que le mieux informé. Les petits télégraphistes, ou les demoiselles du téléphone, suffiront alors à le rédiger, et un journaliste, en ce temps-là, cachera soigneusement son talent, de peur qu'il ne lui nuise... Qu'est-ce à dire, Messieurs, sinon que, par des chemins eux-mêmes tout différents de ceux de la littérature, la presse, à chaque pas qu'elle fait vers son but,

s'éloigne de celui que l'artiste ou l'écrivain proposent à leur effort? et, s'il en est ainsi, pourquoi, dans quel intérêt, brouillerions-nous ensemble ce qu'il y a de plus contradictoire, le souci du relatif et la préoccupation de l'absolu?

Qu'il n'en ait pas toujours été ainsi, je le sais bien, Messieurs, et les genres littéraires, comme les espèces dans la nature, ne se différencient qu'avec le temps. Quand la presse française n'était pas encore grande fille, elle aimait, je le sais, à discuter ces questions de doctrine qui ne semblent plus guère intéresser aujourd'hui que quelques rares journalistes...

D'adorateurs zélés à peine un petit nombre
Ose des *anciens* temps nous retracer quelque ombre!

L'esprit de Benjamin Constant et celui de Montesquieu régnaient encore alors dans la politique. Ils étaient quelques-uns qui ne voyaient rien, disaient-ils, de « plus méprisable qu'un fait », et, à l'occasion d'une loi de finances, on invoquait la nécessité d' « étudier le génie des peuples ». On pensait par principes, et on agissait par maximes : on en avait du moins la prétention. On avait aussi, on avait surtout le goût des idées générales; on s'efforçait de convertir son lecteur à celles que l'on s'était formées par l'expérience, par l'étude, par

la méditation ; — et tout cela, c'était encore, c'était vraiment de la littérature.

Ce qui en était également, c'était de s'occuper des actes ou des œuvres plutôt que des personnes, et, — passez-moi le mot, qu'il faudra bien que vous insériez dans une prochaine édition de votre *Dictionnaire*, — le *reportage* n'était pas né. La description du mobilier de Scribe ou l'hygiène de Victor Hugo ne faisait point une partie nécessaire du compte rendu des *Burgraves* ou de la *Camaraderie*. C'était un tort, évidemment ; et la suite l'a bien prouvé ! De savoir ce que valent *Jocelyn* ou *Indiana*, *Chatterton* ou les *Nuits*, ce sont aujourd'hui questions secondaires, bonnes pour amuser quatre pédants entre eux, tenues d'ailleurs pour fort indifférentes aux lecteurs de Musset et de Vigny, de George Sand et de Lamartine. Mais ce qu'il y a d'eux, ce qu'ils ont mis de leurs amours dans leurs vers ou dans leurs romans, le secret de leur confession ; mais le vrai nom de Jocelyn ou du colonel Delmare ; mais les singularités, les manies et, s'il se peut, les ridicules de George Sand ou de Vigny :

Voilà ce qui surprend, frappe, saisit, attache ;

voilà ce que réclame expressément le lecteur, et voilà comme on entend aujourd'hui les rapports

de la presse et de la littérature. Une génération nouvelle a grandi, dont l'ardeur d'indiscrétion ne le cède qu'à son indifférence entière pour les idées. Semblables à cet orateur qui ne pensait pas, disait-il, quand il ne parlait pas, ces jeunes gens ne pensent point quand ils n'interrogent point. Leurs victimes les fournissent de « copie », et ils y ajoutent les inexactitudes... C'est justement ce qu'on appelle être bien informé.

Est-ce qu'en essayant de définir ainsi quelques-uns des caractères qui distinguent le journalisme d'aujourd'hui de celui d'autrefois je me suis fort éloigné de M. John Lemoinne? Non, Messieurs; ou, du moins, je ne l'ai pas perdu de vue, et c'est d'après lui que j'ai tâché de peindre. C'est aussi d'après ceux de nos contemporains qui sont l'honneur de la presse française. Prompt et agile comme il était, capricieux, un peu fantasque même, quelque peu sceptique aussi, M. John Lemoinne était d'ailleurs trop habile, il était trop maître de son talent pour ne pas profiter de cette révolution du journalisme. Avec souplesse, avec prestesse, avec adresse, il en prit donc ce qu'il en fallait prendre. Il allégea, il abrégea sa manière, si je puis ainsi dire; il la ramassa, il la concentra. Ce qu'il y avait en lui d'humoristique et de caustique perça sous l'air de gravité dont il l'avait enveloppé jusqu'alors; et,

comme aiguillonné par l'exemple des plus brillants de ses jeunes confrères, il s'éleva plus d'une fois, dans ses dernières années, jusqu'à l'impertinence transcendante. Je n'aurais jamais osé caractériser ainsi son genre de talent si l'expression n'était de l'un de ses plus aimables collaborateurs! Mais il n'oublia pas que ce sont les idées qui gouvernent le monde, et que, si l'art d'écrire consiste à savoir quelquefois aiguiser une piquante épigramme, il consiste, pour une plus grande part, à dégager des choses qui passent les leçons durables qui leur survivent. Aussi, sous l'agrément ironique de la forme, — et sous un air de légèreté, qui ne va pas quelquefois sans un peu d'affectation, — demeura-t-il toujours en lui du doctrinaire, comme il convenait à un ami de M. Guizot; et, Messieurs, vous ne me croiriez pas, c'est ici que je manquerais de franchise, si j'hésitais à l'en féliciter. Qui de nous n'a ses faiblesses? La mienne, l'une des miennes, a toujours été d'aimer les doctrinaires, et voyez quelle est mon indulgence pour eux, si je leur pardonne, non seulement d'avoir eu des doctrines, et de les avoir bravement soutenues, mais encore d'en avoir changé, toutes les fois qu'ils en ont produit des raisons... doctrinales.

Ne craignez pas, Messieurs, que j'entreprenne ici l'apologie de l'inconsistance. Lorsque tout

change autour de nous, ce serait sans doute une étrange prétention que de nous obstiner dans une immobilité, d'ailleurs bien illusoire ; et ce serait une plus étrange duperie que d'avoir vécu, travaillé, réfléchi cinquante ans, pour être encore, sur le déclin de l'âge, le timide captif des préjugés de sa vingtième année ! Mais ce qu'il vaut mieux dire, comme étant moins paradoxal, c'est que, pour fonder une doctrine entière, il faut moins de principes qu'on ne le semble croire. Armé de son levier, le géomètre ne demandait qu'un point d'appui pour soulever le monde ; et, sur une seule pierre, combien de philosophes n'ont-ils pas bâti tout l'édifice de la métaphysique, de la morale, de la politique ! Uniquement fidèle à son amour de l'indépendance et de la liberté, si M. John Lemoinne les a toujours défendues l'une et l'autre, il a donc pu changer de tactique avec les circonstances, on ne peut pas dire qu'il ait changé d'opinions. — Et pourquoi n'ajouterais-je pas que les gouvernements eux-mêmes ont changé parfois de conduite ! Si l'allié de la veille se trouve être alors l'adversaire du lendemain, est-ce bien lui qui a varié ? Pas plus en vérité que si, ses ennemis adoptant ses principes, il se trouvait être aujourd'hui le défenseur involontaire de ceux qu'il attaquait hier. Au milieu du siècle dernier, la France, longtemps ennemie de la maison d'Autriche, contracta,

— beaucoup moins brusquement qu'on ne l'enseigne dans nos histoires, — une étroite alliance avec Marie-Thérèse, l'impératrice-reine. L'opinion philosophique s'en montra scandalisée. Bien loin pourtant de changer de politique, le cabinet de Versailles n'avait fait qu'adapter à un récent déplacement de l'équilibre européen ses principes traditionnels et presque deux fois séculaires. La morale qui juge la conduite des grands États ne peut-elle pas juger celle aussi des particuliers ?

C'est ce que je me demanderais, Messieurs, si je ne m'étais soigneusement abstenu de toucher à la politique dans cet éloge de mon prédécesseur. Il faut savoir s'accommoder aux temps ! « Le duc de Wellington, a-t-il écrit quelque part, avait combattu toute sa vie l'émancipation des catholiques : quand elle fut devenue inévitable, non seulement il cessa de la combattre, mais il la proposa lui-même. » Les principes n'avaient point changé, mais les faits avaient marché. Je ne sache pas de meilleure excuse aux variations d'un homme d'État, ou plutôt, si ! j'en connais une meilleure ; c'est quand ses variations, eussent-elles été plus graves que celles de M. John Lemoinne, ont toujours été parfaitement désintéressées.

Ce fut encore un trait du caractère de M. John Lemoinne. Nul ne fut plus désintéressé ni ne composa plus dignement sa vie. Journaliste influent,

mêlé, s'il l'eût voulu, aux plus grandes affaires, homme politique, de ceux dont tous les gouvernements, à défaut de l'alliance, eussent recherché la neutralité, M. John Lemoinne, avec autant de sollicitude qu'on en voit d'autres courir après les occasions de fortune, sembla toujours les fuir ; — et il réussit à les éviter. Vous me permettrez de lui en savoir gré. Quelque dédain de la fortune, pourvu qu'il n'ait rien d'emphatique ni de farouche, ne messied pas à l'homme de lettres ; il lui va bien ; et j'aime assez que, dans un journaliste, le pouvoir de l'esprit, pur de tout alliage, ne rayonne que de son propre éclat. Certainement, il n'est pas mauvais, je trouve même bon que, de loin en loin, quelques-uns d'entre nous donnent l'exemple... de la richesse. Je n'oublierai jamais que, du jour où Voltaire a pu rivaliser de luxe avec un fermier général et mettre aux genoux de « sa belle Émilie » quelque chose de plus que M. Turcaret aux pieds de sa baronne, de ce jour, Messieurs, une existence nouvelle a commencé pour l'homme de lettres, émancipé désormais de la protection du traitant ou de la tutelle même du prince. On a compris, ce jour-là, que, s'il faut d'une certaine sorte d'esprit pour faire ses affaires, l'homme de lettres, n'en était pas nécessairement incapable; et c'est depuis lors que le pouvoir de l'intelligence a vraiment balancé dans l'estime

publique celui de la naissance et celui de l'argent. Grâces en soient rendues! comme à Voltaire lui-même, à tous les écrivains qui, pour maintenir parmi nous cet heureux équilibre, si nécessaire à tout le monde, ont imité son ordre et son économie! Mais ne devons-nous pas aussi quelque reconnaissance aux autres, à tous ceux qui ne se sont souciés ni de richesses, ni de places; qui se seraient crus en vérité moins libres, s'ils s'étaient mis dans la dépendance de leur propre fortune; qui n'ont enfin voulu devoir qu'à eux-mêmes, à eux seuls, toute leur considération; et leur exemple n'a-t-il pas bien son prix? Tel fut M. John Lemoinne, et vous, Messieurs, qui l'avez connu, vous savez si je dis vrai quand je loue son désintéressement, mais surtout, vous savez, si je l'en avais moins loué, quel tort j'eusse fait à sa mémoire.

Vous rappellerai-je en terminant, et, — quelque tentation que j'en eusse, — m'appartient-il de vous rappeler l'intérêt qu'il prenait aux travaux de l'Académie? Ce que du moins je puis dire, c'est qu'il aimait passionnément sa langue. Il ne pouvait se consoler, je le cite en propres termes, « que les temps fussent passés où, quand deux hommes de nations différentes se rencontraient, c'était en français qu'ils parlaient pour s'entendre ». Il se plaignait, avec un sentiment de patriotique amertume, que « de plus en plus

l'humanité pensât et parlât en anglais ». Il s'affligeait enfin de voir poindre le jour où la langue française, — c'est toujours lui qui parle, — aurait à jamais perdu « l'empire, la papauté, la monarchie de la parole et de l'écriture ». Retenons, Messieurs, ces fortes expressions, et admirons la sincérité de son inquiétude.

Mais je ne saurais partager ses craintes, et je ne saurais surtout consentir avec lui que « la langue dans laquelle les hommes pourront parler le plus longtemps, le plus souvent, tous les jours, sera celle qui finira par vaincre et monter sur le trône ». Non! la fortune littéraire d'une langue, et de la nôtre en particulier, ne dépend pas du nombre des hommes qui la parlent, quand il y en a d'ailleurs la moitié qui l'écorchent. Elle dépend, elle dépendra, dans l'avenir comme dans le passé, du nombre, de la nature, de l'importance des vérités que ses grands écrivains lui auront confiées. D'autres langues peuvent donc avoir d'autres qualités : l'anglais, si l'on veut, ou l'espagnol, qui n'est guère moins répandu dans le monde; et d'autres langues, d'une autre famille, comme le chinois, peuvent être parlées par plusieurs centaines de millions d'hommes. Mais, depuis plus de quatre cents ans, si nos grands écrivains ont fait du français la langue la plus logique, la plus claire, la plus transparente que les hommes aient jamais

parlée; s'ils ont réussi à mettre en elle, de façon qu'on ne l'en puisse ôter sans déchirure ou mutilation, je ne sais quelle vertu sociale; et si l'on pourrait dire qu'avant d'écrire pour eux-mêmes ou pour leurs compatriotes, ils ont écrit pour l'humanité, nous n'avons pas à craindre qu'ils périssent; ni que notre langue, supplantée par une autre dans les usages du commerce ou de la banque, le soit dans l'échange ou dans la communication des idées; ni que les hommes cessent de l'apprendre, aussi longtemps qu'ils continueront d'avoir quelque conscience de l'œuvre commune, obscure et lointaine à laquelle ils travaillent ensemble. Le vrai Rodrigue, la vraie Chimène, les seuls, seront toujours ceux de Corneille; la vraie Phèdre toujours celle de Racine; et qui voudra prendre une vue perspective de l'histoire de l'humanité. c'est toujours à nous, n'en doutons pas, Messieurs, qu'il la demandera, c'est au *Discours sur l'histoire universelle*, c'est à l'*Esprit des lois*, c'est à l'*Essai sur les mœurs*.

L'unique danger que je redouterais, ce serait donc que notre langue, mal informée de sa propre fortune, en vînt à méconnaître un jour les vraies raisons de son universalité. Oui; si nos écrivains, enragés de *modernité*, prétendaient rompre sans retour avec une tradition plus de quatre fois séculaire et consacrée par tant de chefs-d'œuvre! s'ils

songeaient moins dans leurs écrits aux intérêts de l'humanité qu'à eux-mêmes, et s'ils mettaient les conseils de leur amour-propre au-dessus de la vérité ; s'ils s'évertuaient enfin à poursuivre une originalité décevante, qui ne s'atteint guère en français qu'aux dépens de la clarté, oui, je conviens qu'alors nous serions au hasard de perdre notre ancien empire, et, pour avoir voulu parler allemand ou norvégien dans la langue de Voltaire et de Bossuet, de Lamartine et de Racine, de Chateaubriand et de George Sand, nous aurions compromis en même temps l'influence et l'action nécessaires du génie français dans le monde. Nos jeunes gens le veulent-ils ? et, s'ils ne le veulent pas, comment ne voient-ils pas que c'est le prix dont nous paierons certainement leur funeste dédain du passé ?

Mais vous êtes là, Messieurs, pour défendre et sauver les écrivains d'eux-mêmes. Institués en effet, par ce grand Cardinal, — dont je suis heureux de ramener dans un discours académique l'éloge autrefois obligatoire, — institués et comme patentés, « pour rendre le langage français non seulement élégant, mais capable de traiter tous les arts et toutes les sciences », et le faire ainsi succéder dans la royauté du latin, vous n'avez pas failli, depuis votre première origine, à cette noble tâche. Pour la remplir, vous vous êtes gardés d'imiter

tant d'autres compagnies, — que l'on pourrait nommer, — mortes presque en naissant de n'avoir prétendu former que des sociétés de gens de lettres. Vous avez au contraire libéralement accueilli parmi vous, pour les faire concourir ensemble au perfectionnement de la vie civile, toutes les forces sociales. Les grands seigneurs, dans vos assemblées, ont discuté le sens des mots de *Politesse*... et d'*Indépendance*... avec le fils du notaire Arouet ou celui du greffier Boileau. Vous avez tenu à honneur d'associer à vos travaux des princes même de l'Église. Et ainsi, sans que vous y eussiez songé peut-être, par un effet du cours insensible des choses, l'égalité académique a été la première que la France ait connue! C'est ce qui m'a donné, Messieurs, la hardiesse de solliciter vos suffrages; c'est ce qui me rend presque aussi fier, comme citoyen, que comme homme de lettres, de les avoir obtenus; et c'est en travaillant pour ma modeste part à la grande œuvre qui est la vôtre que je m'efforcerai de justifier l'honneur de votre choix.

II

DISCOURS

POUR LA

DISTRIBUTION DES PRIX

DU LYCÉE LAKANAL

31 juillet 1894

Mes chers amis,

Vous venez d'entendre d'excellents, de généreux et d'éloquents conseils. Ceux d'entre vous qui assistaient hier à la distribution des prix du Concours général n'en ont entendu ni de moins généreux, ni de moins éloquents, — ni de très différents. Si ce sont un peu les mêmes sur lesquels je vais insister à mon tour, je ne m'en excuserai point. Puisque nous faisons tous les mêmes expériences, il faut bien après tout que nous finissions par en tirer les mêmes leçons ; l'humanité ne vit pas de paradoxes ; et la dernière crainte que doivent ressentir ceux qui pensent que la parole est une forme de l'action, c'est la crainte de se répéter.

Vous allez entrer dans la vie, et votre curiosité, provoquée par le nombre et la diversité des objets que lui proposera le spectacle du monde, va vouloir d'abord tout connaître et tout éprouver. Rien de plus naturel ! Mais, en courant ainsi de décou-

verte en découverte, défendez-vous des séductions du dilettantisme ; n'allez pas croire que la vie, que la science, que l'art même nous aient été donnés uniquement pour en jouir ; et tâchez de comprendre le plus de choses que vous pourrez, mais, au plaisir de les comprendre, ne sacrifiez jamais l'obligation de les juger. Car il est bien possible, — et vous l'entendrez assez dire, — que d'un point de vue très élevé, mais d'ailleurs inaccessible à notre infirmité, du point de vue de Saturne ou de Jupiter, de Sirius ou d'Aldébaran, tous nos plaisirs comme toutes nos opinions se valent ; et je consens que toutes nos vérités, destinées à périr avec nous, ne soient que la projection de nos rêves dans l'infini de l'espace et du temps ; mais, ce qui n'est pas moins certain, ce qui l'est même davantage, c'est que nous sommes hommes ; et, pour cette raison, toutes nos œuvres comme tous nos actes ne sauraient être considérés que du point de vue de la Terre et de l'humanité. C'est de ce point de vue, mes amis, que le dilettantisme a quelque chose de dangereux, d'immoral ou de criminel même. Oui, sans doute, on le croirait d'abord inoffensif ; et, en effet, de s'intéresser presque également à tout, d'en cueillir négligemment la fleur, de la respirer, d'en parfumer son existence, qu'y a-t-il de plus élégant ? Beautés de la nature, plaisirs légers du monde, singularités de l'histoire ou

de la psychologie, joies austères de la science, voluptés plus sensuelles de l'art, qu'y a-t-il de plus intelligent ou de plus intellectuel, que de les vouloir goûter tour à tour ou ensemble? Et celui-là ne serait-il pas un barbare, en vérité, qui prétendrait nous l'interdire, un fanatique ou un « bourgeois »? C'est la suprême injure, vous le savez, qu'aujourd'hui comme il y a cinquante ans les dilettantes nous lancent; et, ce que c'est qu'un bourgeois pour eux, vous le savez sans doute aussi? Un bourgeois est un homme qui distingue ses plaisirs.

Quelle n'est pas cependant leur erreur, si cette distinction qu'ils refusent de faire est le fondement inébranlable de toute esthétique et de toute moralité! Je ne vous parle pas des plaisirs grossiers qui nous rappellent, comme ceux du manger ou du boire, à la bassesse de notre origine. Mais, — vos maîtres vous l'ont appris, — vous n'avez pas le droit, pour une foule de raisons, nous n'avons pas le droit de prendre le même plaisir aux inepties qui se hurlent dans nos cafés-concerts et aux chefs-d'œuvre du génie de Lamartine et d'Hugo. S'il y a de prétendues formes de l'art qui n'en soient que la dérision, comme le vaudeville ou comme la caricature, nous nous jugeons nous-mêmes quand nous égalons les Labiche aux Molière. Nous ne nous jugeons pas seulement, nous trahissons le goût, quand nous en prenons la dépra-

vation pour le raffinement. Mais, comme quelques-uns, quand nous nous composons, — avec la faiblesse ou l'ignorance de nos semblables, avec leurs souffrances ou leur corruption, — je ne sais quelles voluptés plus savantes, plus subtiles et plus irritantes, alors, mes amis, faites-y bien attention, ce n'est plus seulement de goût que nous manquons, c'est de cœur! Nous éveillons alors le Lovelace ou le Néron qui sommeille au fond de tout dilettante. Et nous manquons enfin d'humanité, quand, uniquement soucieux de nos plaisirs, — fussent-ils même de l'espèce la plus haute, — nous nous faisons insolemment le tout, ou pour mieux dire le centre et l'ombilic du monde.

Là en effet est le grand danger. Le dilettantisme n'est qu'un nom plus spécieux dont on masque habilement l'égoïsme intellectuel. Vous le verrez bientôt : le monde est plein de gens qui croient que leur intelligence ou leur science leur ont été données pour eux ; pour en user au gré de leurs caprices, quand ce n'est pas dans l'intérêt des plus vulgaires ambitions ; pour s'en servir comme d'une arme offensive dans ce qu'ils appellent le combat de la vie. Je ne sache guère de pire erreur, dont les conséquences menacent d'être plus funestes ; ou plutôt, si vous cherchez les causes du désordre moral dont nous souffrons depuis plus d'un siècle, c'est là que vous les trouverez, dans cette apothéose

de l'individu ; et, si votre fortune veut un jour que vous en triomphiez, je vous le signale, voilà l'ennemi !

Pour le vaincre, vous vous souviendrez, en travaillant à vous perfectionner vous-même, que « l'humanité se compose en tout temps, selon le beau mot du philosophe, de plus de morts que de vivants[1] » ; et que, pour ce motif, à tous ceux qui nous ont précédés, qui nous ont faits ce que nous sommes, dont le sang coule encore dans nos veines, nous devons le pieux hommage de notre reconnaissance... et de notre modestie. O morts illustres ! morts vénérés, morts aimés, qui vous reposez des agitations de la vie dans la paix de la gloire ou dans le calme profond du néant, nous ne vous oublierons pas ! ni vous, morts plus obscurs et et quelquefois plus chéris, dont la tâche, moins éclatante, n'a pas été moins utile, si vous avez d'âge en âge comme renouvelé la continuité de la famille et de la patrie ! Nous respecterons en vous la mémoire du passé ; nous ne croirons pas être les seuls hommes ; nous ne nous moquerons pas imprudemment de vos préjugés ; nous ne nous imaginerons pas que l'originalité consiste à différer de la tradition ; nous comprendrons qu'elle ne s'y ajoute, pour la modifier, qu'à la condition de

1. Auguste Comte.

s'en engendrer; nous ne dilapiderons pas le patrimoine que nous tenons de vous! Mais en vivant avec votre souvenir et en repassant votre longue histoire, nous songerons de quel prix vous avez payé tout ce qui fait l'honneur, la parure et l'orgueil de notre civilisation! Nous songerons aussi que c'est peu de chose qu'un homme en comparaison de l'humanité. Et nos idées alors, mais surtout nos opinions, n'auront plus pour nous l'importance que, dans la joie première de la découverte, nous étions tentés de leur attribuer. Nous ne nous croirons plus la mesure de toutes choses. Nous nous rendrons compte que, personne n'étant exclu de la recherche de la vérité, personne donc aussi ne saurait en revendiquer le monopole ou la propriété.

Mancipio nulli datur, sed omnibus usu.

Nous n'en sommes que les usufruitiers, mais le domaine en appartient à l'humanité tout entière, et nous ne le détenons que pour l'améliorer.

C'est encore pourquoi nous sommes également comptables, à tous ceux qui nous entourent, de l'emploi de nos forces et de notre intelligence. Nous ne sommes pas nés pour nous, mais pour la société; et, avant d'être nos maîtres, nous sommes les serviteurs de la patrie et de l'humanité. L'homme de

la nature n'est vraiment qu'une fiction, c'est l'homme social seul qui existe ; et ce qu'il y a de plus humain en lui, c'est justement ce qui le distingue, ce qui le sépare, ce qui l'isole de la nature. Quand l'égoïsme serait donc la loi de la nature entière, il ne la serait pas pour cela de l'humanité. Si la guerre de tous contre tous était, comme on l'a cru, la condition normale de l'animalité, c'est pour cette raison même qu'elle ne saurait être la nôtre. Et, si la faiblesse est partout ailleurs opprimée par la force, nous n'avons développé l'institution sociale que pour fonder le droit de la faiblesse. Aussi, toutes les fois que nous abusons de notre intelligence, manquons-nous à la loi de notre espèce, et nous en abusons toutes les fois que nous n'en usons que dans notre intérêt. « La société humaine est, en effet, fondée sur le don mutuel ou sur le sacrifice de l'homme à l'homme, ou de chaque homme à tous les hommes, et le dévouement est l'essence de toute vraie société[1]. » A mesure que nous comprenons donc, ou que nous savons plus de choses, et qu'ainsi nous disposons d'un pouvoir plus étendu, ce ne sont pas nos droits qui augmentent, ce sont nos obligations, Bien loin, comme ils le croient, d'être investis d'un privilège qui les dispenserait du devoir commun

1. Lamennais.

des autres hommes, l'artiste ou le savant sont tenus envers la société d'un devoir plus étroit. Dépositaires, ou, si je l'ose ainsi dire, consignataires de la science et de l'art, ils ne peuvent pas les détourner de leur destination naturelle, qui est de libérer l'homme des tyrannies de la nature ou d'étendre et de fortifier les liens de la solidarité qui nous lie. Et quiconque l'ignore ou le méconnaît, il peut bien être un peintre ou un poète habile et savant, un profond philologue ou un chimiste illustre, que sais-je encore? mais croyez, mes amis, qu'il n'est pas un grand esprit, ni une âme généreuse, — ni peut-être seulement un homme.

Si nous nous devons à nos contemporains, ai-je besoin d'ajouter maintenant que nous ne nous devons pas moins à ceux qui viendront après nous? et malheureusement, c'est ce que l'on oublie trop souvent de nos jours. Où en serions-nous cependant si nos pères, uniquement préoccupés de la culture de leur Moi, n'avaient hypothéqué, pour ainsi dire, à l'avenir le meilleur de leur intelligence et de leur activité? « Souviens-toi, écrivait une mère à son fils, que, depuis le commencement du monde, ceux qui n'ont travaillé que pour leur propre renommée ou leur propre ambition sont des hommes qui ont fait un emploi coupable de leurs grandes qualités. Ceux qui n'ont

songé qu'à leurs plaisirs sont des brutes. » Retenons, mes amis, ces fortes paroles, et formons-nous-en comme une règle de la vie. Quel est le père qui ne travaille pas à écarter du chemin de ses enfants les obstacles contre lesquels il a failli se briser lui-même, et dont le rêve ne soit, en leur rendant la tâche plus facile, de la leur rendre en même temps plus noble, plus dégagée de la matière, plus conforme à sa destination ?

Mes arrière-neveux me devront cet ombrage,

disait le vieillard de la fable ; et, en effet, qui sème un gland, il le sait bien, ce n'est pas lui qui verra le chêne s'épanouir un jour dans l'orgueil de sa frondaison ! Ainsi nous faut-il user de l'intelligence et de la science, pour contribuer à leur propre progrès, non à notre fortune, et — sans nous flatter d'espérances qui ne sauraient convenir à la médiocrité de notre nature — pour épargner à ceux qui nous suivront quelques-unes de nos épreuves, de nos erreurs ou de nos fautes. Les générations passent, mais l'humanité demeure, ou plutôt c'est à elle qu'appartient la réalité de l'existence, et nous ne vivons, à vrai dire, que pour en assurer la continuité.

Quand vous l'aurez bien compris, mes amis, vous aurez triomphé de cette indifférence que j'entends

parfois reprocher à la jeunesse contemporaine. Dans le désarroi des doctrines et dans la confusion des idées, vous ne savez, dit-on, où vous prendre, à qui croire, ni à quoi ; — et je suis sûr que l'on vous calomnie ! Ceux-là seuls manquent de foi qui se sont enfermés en eux-mêmes, et le scepticisme n'est en effet que l'aboutissement logique de l'égoïsme intellectuel. On finit inévitablement par ne plus croire à rien, quand on s'est fait un jeu d'abord, puis un vice de ne croire qu'en soi. Vous ne seriez pas de votre âge si vous en étiez déjà là.

Mais que croirez-vous? Car enfin, ni nous ne croyons comme nous le voulons, ni nous ne croyons ce que nous voulons, mais seulement ce que nous pouvons! Je réponds que c'est ce qui n'est pas prouvé : que notre foi ne soit pas dans notre dépendance; et peut-être sommes-nous les maîtres de notre croyance dans la mesure exacte où nous le sommes de notre volonté. Ainsi du moins l'ont pensé un Pascal ou un Kant. Mais, si nous n'avions pas le courage de les suivre, qui donc a décidé qu'en cessant d'exprimer l'adhésion du fidèle aux enseignements de la religion, les mots de croyance et de foi, comme une écorce creuse, se videraient brusquement de toute espèce de sens et de vertu ? Ce qu'à Dieu ne plaise ! Quand nous ne croirions plus ni à la religion, ni à la philosophie, ni même à la science, il reste-

rait encore que, n'ayant en notre puissance ni le commencement, ni le terme de notre existence, nous serions toujours obligés de croire à quelque chose qui nous dépasse. Nous sommes environnés de mystère, et, au-dedans même de nous, rien ne se passe qui s'explique de soi. Qu'est-ce que la vie? qu'est-ce que la mort? Nous ne le savons pas, nous ne le saurons jamais; et c'en est assez pour nous assurer que, notre existence n'ayant pas en elle sa raison d'être, ou son sens, n'y saurait donc avoir ni son objet, ni sa fin, ni sa règle. Cette métaphysique vous paraît-elle cependant trop haute, ou trop douteuse, ou trop arbitraire encore? Contentons-nous donc, en ce cas, des certitudes que nous donne l'histoire, et, si d'autres hommes nous ont précédés, si d'autres hommes nous suivront; si toute une part de nous-mêmes n'est en nous que l'héritage d'un long passé; si nous n'existons que dans la société; si chacun de nous a besoin pour développer sa personnalité du secours ou du concours de tous les autres hommes; si nous sentons confusément l'avenir se préparer en nous, que faut-il davantage? Puisqu'il n'en faut pas plus pour nous révéler en nous autre chose que nous-mêmes, il n'en faut pas plus pour nous arracher au culte de nous-mêmes; *et hæc est victoria, quæ vincit mundum, fides nostra.* La véritable foi, celle qui vaincra l'égoïsme et qui nous com-

muniquera la fièvre généreuse de l'action, c'est la foi de l'individu dans les destinées de l'espèce; et quoi que les sceptiques en disent, n'est-il pas vrai que le passé nous est ici garant de l'avenir?

Car ils n'ont pas eu d'autre foi, les grands peuples qui remplissent l'histoire, ni tant de grands hommes qui demeurent les héros de l'humanité! Ce ne sont pas leurs dieux, ce n'est pas leur Bacchus ou leur Aphrodite, ce n'est point Apollon ni Minerve qui ont instruit les Grecs « à regarder leur famille comme une partie d'un plus grand corps, qui était le corps de l'État », ou « la patrie, comme une mère commune, à qui ils appartenaient plus encore qu'à leurs parents[1]; » et, au contraire, vous le savez, le plus sage de leurs philosophes est celui qu'ils ont fait ou laissé périr comme en étant le plus impie. Ce ne sont pas leurs dieux qui ont guidé les Romains à la conquête du monde, ni qui leur ont dicté leurs codes; mais, du fond de leur Italie, pour étendre invinciblement la domination de leurs armes jusqu'aux extrémités de l'univers connu, ils n'ont pas eu besoin d'une autre foi que celle qu'ils avaient mise dans la grandeur de leurs destinées. Quels autres exemples vous rappellerai-je encore? Celui de la Révolution française, dont on a si bien dit

1. Bossuet.

qu'étant sortie tout entière des doctrines de l'*Encyclopédie* son caractère le moins extraordinaire n'était pas d'avoir agi, de s'être propagée dans le monde à la façon d'une révolution religieuse ? ou l'exemple de Napoléon, le plus agissant de tous les hommes, et assurément le moins curieux qu'il y ait eu de nos fins dernières, le plus dégagé, je ne dis pas de toute croyance, mais de toute préoccupation philosophique ? Croyons donc ce que nous pouvons, mais croyons quelque chose, puisque nous savons, puisque vous voyez qu'il n'en faut pas davantage pour agir. A défaut d'une autre croyance, faisons-nous une foi de ce besoin d'action qui est la loi même de l'humanité, puisqu'à vrai dire l'inaction et la mort ne sont au fond qu'une même chose. N'en obscurcissons pas l'évidence d'une métaphysique inutile,... et je ne sais, après cela, si, comme on vous le promettait, et comme je le souhaiterais, je ne sais

Si le siècle qui vient verra de grandes choses,

mais nous n'aurons du moins démérité ni de nos maîtres, ni de la France, ni de l'humanité.

III

DISCOURS

POUR

L'INAUGURATION DE LA STATUE

DE

JOACHIM DU BELLAY

A ANCENIS

2 septembre 1894

Messieurs,

Si j'ai d'abord accepté, avec empressement et avec reconnaissance, de venir ici, dans son pays natal, célébrer avec vous la mémoire du poète mélancolique et charmant des *Regrets*, j'en ai eu, — sans parler du plaisir de répondre à l'honneur que vous me faisiez, — bien des raisons et de plus d'une sorte, mais aucune de plus décisive ni, dans le temps où nous sommes, de plus pressante que la nécessité de défendre, pour ma modeste part, contre les attaques dont on voit qu'ils sont trop fréquemment l'objet, les érudits, les écrivains et les poètes de la Renaissance. On les a longtemps méconnus ; et peut-être vous souvient-il en quels termes l'honnête Boileau, dans son *Art poétique*, a parlé de Ronsard, qu'au surplus je doute, entre nous, qu'il eût jamais lu. Mais voici maintenant qu'on les accuse, en mettant le génie français à l'école de l'antiquité, de l'avoir détourné de ses voies prétendues nationales. S'ils n'ont pas eux-

mêmes, et pour cause, rédigé les programmes de notre baccalauréat, on leur reproche, avec leur indiscrète admiration de Virgile et d'Homère, d'en avoir inspiré les auteurs. Et il n'est pas enfin jusqu'à leur patriotisme que l'on n'incrimine obliquement, pour avoir osé préférer leurs Olive et leurs Pasithée, leurs Cassandre et leurs Hélène, aux Guibourc de nos *Chansons de Geste* et aux Yseult de nos *Romans de la Table ronde*. Moi qui leur en sais gré, je ne pouvais donc, Messieurs, saisir une meilleure occasion de le dire que celle que vous m'offriez; et vous me pardonnerez, je l'espère, l'entière franchise de cet aveu. Du Bellay n'y perdra rien, si peut-être même il n'y gagne! Notre secret désir à tous n'est-il pas, en effet, d'attacher notre nom, pour l'en rendre inséparable, à quelque œuvre plus grande ou plus durable que nous? Et je ne sache pas dans l'histoire entière de notre littérature, avant le romantisme, de révolution, ou d'évolution plus considérable que celle dont l'auteur de la *Défense et Illustration de la langue française* a été, avec Ronsard, l'initiateur et le guide.

Je ne vous raconterai pas, Messieurs, l'histoire de votre Du Bellay; ce serait presque de l'impertinence; et vous la connaissez assurément mieux que moi. Vous savez que sa destinée fut mélancolique entre toutes, et qu'aucune de ces fées bien-

faisantes qui président à la naissance des élus du bonheur ne s'inclina sur son berceau d'enfant. Non ! en vérité, aucune étoile ce jour-là ne dansait au-dessus du château de Liré ! Orphelin de père et de mère ; durement ou négligemment élevé par un frère ; cousin éloigné, parent pauvre de ces Du Bellay dont on vous disait tout à l'heure qu'ils ont rempli le siècle du bruit de leur nom, le sien ne lui servit qu'à rendre encore plus insupportables, plus humiliantes pour son jeune orgueil, l'étroitesse de sa fortune et la médiocrité de sa condition. C'est un lourd fardeau qu'un grand nom, quand dans l'héritage paternel on n'a pas trouvé de quoi le soutenir ; et Du Bellay l'éprouva. La maladie survint alors, qui le cloua deux années entières sur un lit de douleurs ; et, lorsqu'il se releva, s'il avait pu rêver, lui aussi, comme un bon gentilhomme, de la gloire des armes, c'était fini ! la surdité l'avait condamné pour toujours à se renfermer en lui-même.

C'est sur ces entrefaites qu'il rencontra Ronsard dans une hôtellerie de Poitiers. Éloigné de la diplomatie comme Du Bellay de la guerre, — par la même infirmité, — Ronsard avait à peu près le même âge ; il avait les mêmes goûts ; il nourrissait intérieurement la même ardeur de gloire et d'immortalité. Les deux jeunes gens se plurent. Le plus mondain ou le plus expérimenté des

deux, — c'était Ronsard, — entraîna l'autre; l'enleva presque, pour ainsi dire; lui persuada de l'accompagner à Paris et l'introduisit dans la savante maison de Lazare de Baïf. On y étudiait passionnément le grec; et Dorat en personne, l'illustre Dorat, l'enseignait au fils de ce grand personnage. Puis, quand Dorat fut nommé principal du collège de Coqueret, ses élèves l'y suivirent et s'y internèrent avec lui pour achever leur éducation. La *Pléiade* était constituée; il ne lui restait plus, pour justifier tout à fait son nom, qu'à s'adjoindre encore deux ou trois astres de moindre importance; et ce fut pour les provoquer en quelque sorte à luire dans le ciel de l'art que Ronsard et Du Bellay lancèrent la *Défense et Illustration de la langue française*, — leur « manifeste », leur déclaration de guerre à l'école marotique, leur *Préface de Cromwell*.

On a dit de ce livre qu'il marquait une *époque* dans l'histoire de la littérature française, et on a eu raison. J'en connais les défauts, que je crois même avoir signalés quelque part : c'est un livre du XVIe siècle, et c'est un livre de jeune homme; il est confus et déclamatoire. Mais quoi! la déclamation, qui est un défaut de la vingtième année, n'est-elle pas souvent aussi, je ne dis pas toujours, le naïf témoignage de la sincérité de la conviction? Aucun sceptique ne déclama jamais! Et pour un

peu de confusion qu'on remarque dans la *Défense*, si le bouillonnement des idées, qui voudraient sortir toutes à la fois, y obstrue le passage même qu'elles cherchent à se frayer, le dessein de l'auteur n'en est pas pour cela moins clair, ni sa triple ambition moins évidente — et moins généreuse.

Il a voulu fonder la critique en France ; et, dès 1550, un demi-siècle avant Malherbe, cent ans avant l'auteur des *Satires*, aux admirations de complaisance ou de commande qu'on affectait tout autour de lui pour les « épisseries[1] » des poètes de cour, il a voulu substituer une manière de louange qui ne dépendît plus du goût intéressé d'un prince ou du caprice d'une jolie femme, mais de la connaissance des lois éternelles de l'art. Les générations passent, mais la beauté demeure ; et on le savait peut-être avant Du Bellay, mais on l'avait certainement oublié. Il a voulu autre chose encore. Passionnément épris des modèles antiques, et sentant bien que sa langue maternelle était capable de plus de grâce, et de majesté surtout, que n'en laissaient soupçonner les épigrammes ordurières ou les épîtres prosaïques de Marot, il a voulu qu'on s'efforçât, tous ensemble, d'en égaler la gloire et la réputation dans le monde à celle du latin ou du grec. Il en a même indiqué quelques-uns des

1. C'est sous ce terme de mépris qu'il enveloppe les « rondeaux, ballades, virelais, chants royaux et chansons ».

moyens. Et poète enfin dans l'âme, il a voulu tirer la poésie française de l'ornière où l'on peut dire que depuis cent cinquante ou deux cents ans elle se traînait. Car, en vérité, Messieurs, n'allez pas le dire à Cahors, mais connaissez-vous rien de moins poétique au monde que les chefs-d'œuvre du génie de Marot? S'il y a bien les *Lunettes des Princes*, nous sommes trop près de Nantes pour que je vous parle ici de Meschinot. Notre Du Bellay se formait de la poésie une autre idée, plus haute, plus noble, plus difficile à atteindre aussi, et, — pour cette raison même, pour cette raison seule, — une idée dont il faudrait encore admirer et louer la noblesse quand il n'aurait pas tout à fait réussi à la réaliser.

Mais n'y a-t-il pas réussi? Et dirons-nous, comme on l'a fait, qu'en dépit de son *Olive* et de ses *Poèmes lyriques*, sa *Défense* demeure son titre principal à l'admiration et à la reconnaissance de la postérité? Messieurs, vous savez le contraire! Il a connu ses forces; il a laissé, j'en conviens, l'ode pindarique à son ami Ronsard. Il n'a pas abordé non plus le « long poème français », le poème épique; et je ne puis que le féliciter d'avoir abandonné l'*Alaric* ou la *Pucelle* aux Scudéri et aux Chapelain de l'avenir. Il s'en est remis à l'impatient Jodelle du soin d'adapter la tragédie antique, non pas même à la scène, mais aux

exigences de l'esprit français. Et si peut-être, — car il avait l'esprit fin et subtil, — oui, s'il s'était rendu compte que ni notre langue n'était assez faite encore, assez maîtresse de toutes ses ressources ; ni la personnalité du poète assez riche, assez complexe, assez souple alors ; ni l'expérience et l'analyse morale assez étendues ou assez délicates pour suffire à ces genres plus élevés et vraiment souverains, je n'en serais pas étonné ! Nous devions attendre, vous le savez, jusqu'au siècle où nous sommes pour avoir, en français, nos Pindare, je veux dire nos Hugo, nos Lamartine, nos Vigny. Mais il n'y en a pas moins de beaux sonnets dans son *Olive*, ce poème qu'il écrivait à l'imitation de la *Délie* de Maurice Scève et du *Chansonnier* de Pétrarque. Comme il n'était pas lui-même de complexion très amoureuse, il n'y en a pas de voluptueux ou de sensuels, tels qu'on en trouve, — et de si nombreux, et si hardis, — dans les *Amours* de Ronsard. Si le bon Joachim a vraiment aimé Mlle de Viole, c'est de loin, comme on aime... quand on n'aime guère, et qu'à la beauté de celle que l'on chante on préfère l'agrément des choses que l'on en dit. Mais, toujours élégants, quelques-uns des sonnets de l'*Olive* sont parfaitement nobles :

Si notre vie est moins qu'une journée
En l'éternel ; si l'an qui fait le tour

Chasse nos jours sans espoir de retour ;
Si périssable est toute chose née ;

Qu'espères-tu, mon âme emprisonnée ?
Pourquoi te plaît l'obscur de notre jour,
Si pour voler en un plus clair séjour
Tu as au dos l'aile bien empennée ?

Là est le bien que tout esprit désire,
Là le repos où tout le monde aspire,
Là est l'amour, là le plaisir encore !

Là, ô mon âme, au plus haut ciel guidée,
Tu y pourras reconnaître l'idée
De la beauté qu'en ce monde j'adore.

Il faut bien le savoir, il faut le dire et le redire, depuis que l'on faisait des vers en notre langue, personne encore, Messieurs, n'en avait fait de semblables; et je ne crains pas d'ajouter que, depuis Du Bellay, Lamartine seul, sur le même thème, dans le même sentiment, en a fait de plus beaux[1]. N'y a-t-il pas encore de beaux cris dans les *Odes :*

Qui suivra la divine Muse
Qui tant sut Achille extoller ?
Où est celui qui tant s'abuse
Que de cuider encor voler,

1. Comparer l'*Isolement :*

Là je m'enivrerais à la source où j'aspire,
Là je retrouverais et l'espoir et l'amour,
Et ce bien idéal que toute âme desire,
Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour !

Où par régions inconnues
Le cygne thébain, si souvent,
Dessous lui regarda les nues
Porté sur les ailes du vent ?

Et plus loin :

Quel siècle éteindra ta mémoire,
O Boccace ? et quels durs hivers
Pourront jamais sécher la gloire,
Pétrarque, de tes lauriers verts ?...

Mais déjà, dans cette pièce qui est intitulée : *D'écrire en sa langue*, — et qu'il a écrite pour confirmer l'une des leçons de la *Défense*, — Du Bellay, avec une modestie qui l'honore, s'exhorte lui-même à rabattre quelque chose de ses premières ambitions. S'il a bien le coup d'aile et le premier essor, il a compris qu'il ne saurait planer ni très haut, ni très longtemps. La vigueur et le souffle lui manquent. De délicates impressions, profondément senties, et finement, spirituellement rendues : une mélancolie douce, où parfois se mêle un peu d'amertume et de mépris des hommes et de la vie ; un vif sentiment de la fragilité, de la brièveté, de l'intimité des choses, voilà, Messieurs, ce qui le caractérise, voilà son domaine, et voilà ce qui fait de ses *Regrets* le recueil de vers le plus personnel, — et le plus lyrique en ce

sens — que le XVIe siècle nous ait laissé. C'en est aussi le plus moderne, le plus voisin de nous, et Sainte-Beuve, par exemple, quand il s'appelait encore Joseph Delorme, n'aurait-il pas pu signer cette fin de sonnet?

Je me plains à mes vers, si j'ai quelque regret,
Je me ris avec eux, je leur dis mon secret,
Comme étant de mon cœur les plus sûrs secrétaires.

Aussi ne veux-je tant les peigner et friser
Et de plus braves noms ne les veux déguiser
Que de papiers journaux ou bien de commentaires.

Plus de pindarisme ici, vous le voyez, plus de pétrarquisme! Rien de plus simple et de plus familier. Rien qu'un homme qui se parle à lui-même, et qui ne se soucie plus de nous étonner ou de se faire admirer, mais uniquement d'être sincère :

Ceux qui font tant de plaintes
N'ont pas le quart d'une vraie amitié,
Et n'ont pas tant de peine la moitié,
Comme leurs yeux pour *nous* faire pitié
Jettent de larmes feintes.

Qu'est-ce à dire, Messieurs, et que s'était-il donc passé? Reniait-il sa *Défense?* avait-il abjuré les enthousiasmes de sa jeunesse? Non; mais il avait fallu vivre, et, pour vivre, il avait accepté,

dans la maison de son puissant parent le Cardinal, on ne sait quelles fonctions qui tenaient moins du service d'un cousin que de l'assujettissement d'un premier domestique. La nécessité avait incliné son orgueil. Il avait suivi le Cardinal à Rome; et, sans doute, il était trop artiste, trop érudit aussi, pour n'avoir pas d'abord senti la grandeur de la Ville Éternelle :

Telle que dans son char la Bérécynthienne
Couronnée de tours, et joyeuse d'avoir
Enfanté tant de Dieux, telle se faisait voir
En ses jours plus heureux cette ville ancienne ;

Cette ville qui fut, plus que la Phrygienne,
Foisonnante en enfants, et de qui le pouvoir
Fut le pouvoir du monde, et ne se peut revoir
Pareille à sa grandeur, grandeur sinon la sienne.

Mais il n'y avait trouvé rien de grand que les ruines. Observée de plus près, et comme au jour le jour, l'âme italienne lui avait paru singulièrement inégale à l'idée qu'il s'en était formée jadis, à travers la lecture de Pétrarque et des anciens. L'esprit de satire s'était éveillé ou réveillé chez lui, et, pour railler, ou pour se venger de ses dégoûts, il avait retrouvé la verve qui lui avait naguère inspiré quelques-unes des pages les plus piquantes de sa *Défense*. Vous vous souvenez que ce lyrique est le premier de nos satiriques. Rome,

la Cour pontificale, la vie romaine, et bientôt même l'Italie tout entière lui étaient devenues presque odieuses :

Maudit soit mille fois le borgne de Libye,
Qui le cœur des rochers perçant de part en part
Des Alpes renversa le naturel rempart
Pour ouvrir le chemin de France en Italie !

Mars n'eût empoisonné d'une éternelle envie
Le cœur de l'Espagnol et du Français soldard,
Et tant de gens de bien ne seraient en hasard
De venir ici perdre et l'honneur et la vie !

Ne sont-ce pas là des paroles bien amères! un anathème dont la violence étonne! Et quand Du Bellay, dans ses vers latins, nous dira qu'il a connu la tentation du suicide, ne serons-nous pas disposés à l'en croire ? S'il avait emporté quelques illusions, l'une après l'autre il les avait perdues. Mais qui perd tout, s'il est vraiment poète, il se reste à lui-même, et n'ayant plus le cœur

A suivre d'Apollon la trace non commune,

encore peut-il chanter sa tristesse ; et, puisque, comme le dira le moraliste, « chacun de nous porte en soi la forme de l'humaine condition », pourquoi sa plainte ne trouverait-elle pas en tout homme un écho ?

Ainsi, Messieurs, sont nés les *Regrets* ; ainsi, pendant trois ans, comme d'une source vive, sont-ils sortis du cœur du poète ; ainsi ont-ils créé dans notre langue ce que nous avons appelé depuis lors la poésie intime.

Panjas, veux-tu savoir quels sont mes passe-temps ?
Je songe au lendemain, j'ai soin de la dépense
Qui se fait chacun jour, et si faut que je pense
A rendre, sans argent, cent créditeurs contens.

Je vais, je viens, je cours, je ne perds point de temps,
Je courtise un banquier, je prends argent d'avance,
Quand j'ai dépêché l'un, un autre recommence ;
Et ne fais pas le quart de ce que je prétends.

Qui me présente un compte, une lettre, un mémoire,
Qui me dit que demain est jour de Consistoire,
Qui me rompt le cerveau de cent propos divers,

Qui se plaint, qui se deult, qui murmure, qui crie.
Avecque tout cela, dis, Panjas, je te prie,
Ne t'ébahis-tu pas comment je fais des vers ?

Si tels vers tout à l'heure nous rappelaient Sainte-Beuve ; si je ne serais pas embarrassé de vous en citer que vous croiriez être de Musset ; n'est-ce pas à l'auteur des *Intimités* et des *Humbles* que ceux-ci nous feraient penser maintenant[1] ?

1. Où sont les doux plaisirs qu'au soir, sous la nuit brune,
Les Muses me donnaient, alors qu'en liberté,
Dessus le vert tapis d'un rivage écarté,
Je les menais danser aux rayons de la lune !

Et le prosaïsme apparent n'en est-il pas relevé précisément de la même manière par la justesse pittoresque du trait? par l'ironie légère qui le souligne? par la sincérité de l'émotion, enfin, que l'on sent qui circule dans le sonnet tout entier?

Discrète et contenue dans ceux de ses *Regrets* où Du Bellay ne parle que de lui, cette émotion se déborde quand il sent bien qu'en même temps que de lui, dans ses plus beaux sonnets, c'est de nous tous aussi qu'il parle, et pour nous tous :

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage!
Ou comme celui-là qui conquit la Toison
Et puis est retourné plein d'usage et raison
Vivre entre ses parents le reste de son âge!

Quand reverrai-je, hélas! de mon petit village
Fumer la cheminée, et en quelle saison
Reverrai-je le clos de ma pauvre maison,
Qui m'est une province et beaucoup davantage?

Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux
Que des palais romains le front audacieux;
Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine.

Plus mon Loyre gaulois que le Tibre latin,
Plus mon petit Liré que le mont Palatin,
Et plus que l'air marin la douceur angevine.

Qui ne connaît ces vers célèbres? Et qui de vous, Messieurs, ne les sait assurément par cœur?

Mais comment aurais-je pu m'abstenir de les citer, s'il n'en est pas dans son œuvre entière qui caractérisent mieux la physionomie du poète; si nulle part on n'en saurait mieux éprouver le charme pénétrant que sous ce ciel, en face de ce paysage, sur les bords de ce fleuve de Loire; si vous songez aussi combien sont rares en notre langue les poètes qui n'ont pas rougi, pour ainsi dire, de leur province, et qui n'ont pas cru que la poésie fût, ni dût être uniquement article de Paris!

Et que de réflexions ne suggèrent-ils pas? Hélas! c'est donc la fin de toutes choses, et, après avoir parcouru l'univers pour la satisfaction d'une inutile curiosité, le dernier vœu que nous formions, c'est de revenir mourir au gîte! On avait ouvert, comme Du Bellay, sa voile toute grande au vent de l'espérance, et on était parti pour la fortune et pour la gloire! *Italiam, Italiam!* on avait rêvé d'horizons infinis et de conquêtes sans limites! On s'était flatté d'entrer en vainqueur dans « cette superbe cité romaine »; on devait piller, pour en faire l'ornement de ses propres autels, « les sacrés trésors de ce temple delphique »; et voici que tout se termine à reconnaître qu'on eût mieux fait de ne jamais quitter « le clos de sa pauvre

maison »! On avait affecté le dédain des humbles de ce monde; on s'était bravement écrié :

> Rien ne me plaît, hors ce qui peut déplaire
> Au jugement du rude populaire;

et, maintenant, voici qu'aux sublimités de Pindare et qu'aux raffinements du pétrarquisme on préfère la chanson d'un vanneur de blé dans la plaine! C'est qu'en effet, et heureusement, de quelque indifférence et de quelque détachement que nous osions quelquefois nous vanter, nous tenons à notre sol natal par des liens plus forts que nous ne le croyons; et, pour nous l'apprendre, si nous l'ignorions, il nous suffit d'avoir essayé, comme Du Bellay, de les briser. Dans cette Rome, qu'il s'était représentée si belle, et comme au sein même des splendeurs de l'Italie de la Renaissance, Joachim Du Bellay n'a souffert de rien tant, — ni du contact des Italiens, ni des caprices de son cardinal, ni de la médiocrité de sa fortune, ni de la ruine de ses espérances, — que du mal sacré du pays; et, s'il a d'autres titres de gloire, il n'en a pas de plus français à notre reconnaissance.

Car, permettez-moi de vous le rappeler, ce n'est pas son Anjou seulement, son « petit Liré », son « Loyre gaulois », qu'il a regretté dans Rome; c'est la France, la France tout entière; et, Bretons ou Provençaux, d'une frontière à l'autre de

la patrie commune, son appel désespéré ne retentit-il pas encore dans tous les cœurs :

France, mère des arts, des armes et des lois,
Tu m'as nourri longtemps du lait de ta mamelle,
Ores, comme un enfant que sa nourrice appelle,
Je remplis de ton nom les antres et les bois.

Si tu m'as, pour enfant, avoué quelquefois,
Que ne me réponds-tu, maintenant, ô cruelle !
France, France, réponds à ma triste querelle ;
Mais nul, sinon Écho, ne répond à ma voix !

Entre les loups cruels j'erre parmi les plaines,
Je sens venir l'hiver de qui la froide haleine
D'une tremblante horreur fait hérisser ma peau.

Las ! les autres agneaux n'ont faute de pâture,
Ils ne craignent le vent, le loup, ni la froidure ;
Si ne suis-je pourtant le pire du troupeau !

Dirai-je, Messieurs, qu'on éprouve quelque honte ou quelque remords même à songer que l'appel ne fut pas entendu ? Ni la cour ne fit rien pour Du Bellay, — pour le mettre à l'abri du vent, du loup, de la froidure, — ni personne même, quand son Cardinal, effrayé de la publication des *Regrets*, en exigea comme une espèce de rétractation ou de désaveu, ne défendit le pauvre poète contre la pusillanimité de son puissant patron. En vérité, la fortune s'acharnait contre lui ! On avait fait de

Marot, jadis, une façon de personnage : on laissa Du Bellay se morfondre dans quelque bas emploi d'Église, et les railleries qu'il s'était permises contre Rome lui coûtèrent la sécurité de ses dernières années. Mécontent des hommes, lassé d'espérer contre l'espérance, fatigué de la vie même, il ne lui restait plus qu'à mourir ; et on aime à penser que malade et souffreteux comme il était, il envisagea le terme inévitable avec moins d'angoisse que de soulagement. La mort clémente l'enleva brusquement, le 1er janvier 1560 : il n'avait pas tout à fait trente-cinq ans.

Ses contemporains ne lui firent pas même l'hommage d'une tombe, et nous ignorons où ses cendres reposent. Mais vous lui avez élevé cette statue, pour qu'il ne fût pas dit qu'on ne savait en quel lieu de la France honorer publiquement la mémoire de l'homme qui fit le premier entrer dans l'usage de la langue le beau mot de Patrie ; et je ne doute pas que ce monument ne devienne pour les poètes pieux un but accoutumé de pèlerinage. Il ne leur rappellera que de nobles, que de pures, que de hautes idées, et l'émulation qu'il entretiendra chez eux ne sera pas celle de se singulariser, mais, au contraire, de vivre, comme du Bellay, de la vie de tout le monde, et de ne consacrer leur talent qu'à l'ennoblir dans ce qu'elle a de plus ordinaire et de plus familier. Je connais plus d'un monu-

ment et plus d'une statue dont je n'en saurais dire autant.

Les souvenirs qu'évoquera la contemplation de cette image méditative suffiront alors pour répondre à tous ceux qui s'efforcent de nous persuader que la Renaissance aurait comme étouffé, dans la France de Ronsard et de Du Bellay, la conscience du génie national. Non ! Messieurs, — et tous deux ils en sont un exemple, — nous n'avons pas désappris le français à l'école de la Grèce ou de Rome ; nous n'avons pas renié nos origines ; nous n'avons pas rompu, mais plutôt nous avons renoué la chaîne de la tradition ! On leur reproche d'avoir voulu se faire une âme grecque ou romaine. Mais, à vrai dire, vous venez de le voir, ce n'était là qu'une manière de parler, et non pas un but, ou une fin, mais plutôt un moyen qu'ils proposaient à leur ambition.

Leur tentative, uniquement littéraire, n'a été que de détourner la poésie française d'une tendance à la vulgarité, qui n'est, je pense, essentielle ni au génie français, ni à la notion de la poésie. Si le sentiment ou l'idée même de l'art, si le sens de la forme nous étaient demeurés comme étrangers jusqu'alors, ils ont conçu le noble projet de nous les communiquer, puisqu'ils l'avaient eux-mêmes, et n'en voyant pas de plus sûr chemin ni de plus direct que l'imitation, l'étude, et l'intel-

ligence des modèles antiques, ils l'ont donc pris. Il leur a paru qu'en comparaison de Pindare maître Clément rampait à terre, *serpebat humi tutus*, et, trouvant que la langue de Virgile était plus pure, plus harmonieuse, plus pleine aussi de pensée que celle de Guillaume Crétin [1], ils ont cru que leur français n'était incapable ni de la douceur virgilienne, ni de la sublimité pindarique, et ils ont essayé de surprendre les secrets des maîtres. Le personnage d'amuseur public ou de bouffon de cour que jouaient autour d'eux les poètes, — quand ce n'était pas celui d'entremetteur d'amour, — leur a semblé comme une dérision de la poésie même ; et, sur la foi des anciens, ils ont donc essayé de lui rendre ce qu'elle avait eu jadis parmi les hommes de noblesse et de dignité. Mais vous l'avez vu, par l'exemple de Du Bellay, dès qu'ils ont cru qu'ils possédaient les secrets essentiels de leur art, ils sont redevenus des hommes de leur temps, et c'est à l'expression des idées de leur temps qu'ils ont consacré toutes les ressources de leur expérience. Ronsard n'a rien écrit de plus éloquent que ses *Discours sur les misères de son temps*, et c'est en se faisant lui-même, autant que

1. C'est le « vieil poète françois » que Rabelais a ridiculisé sous le nom de Raminagrobis, et dont il a immortalisé au moins un rondeau :

Prenez-la, ne la prenez pas ;
Si vous la prenez, c'est bien fait, etc.

l'ouvrier, la matière de ses *Regrets*, que Du Bellay a trouvé son chef-d'œuvre.

Disons-le donc hautement, et ne l'oublions pas. Ni l'originalité ne saurait consister dans une ignorance volontaire de ce qui nous a précédés, ni l'esprit national dans le béat contentement de soi-même, ni le patriotisme enfin dans un aveuglement systématique à tout ce qui se fait en dehors de nos propres frontières. C'est ce que nous ont appris les hommes de la Renaissance, en général, et c'est de quoi nous ne les remercierons jamais trop. Mais les poètes ont fait quelque chose de plus : ils ont fixé pour nous la définition même ou la notion de la poésie, de telle sorte, Messieurs, que, si leurs vers tombaient jamais dans l'oubli, le souvenir de leur œuvre ne périrait pas pour cela, ni la mémoire de l'impulsion secrète qu'ils ont comme imprimée à toute notre poésie. Car c'est vraiment eux, à une heure décisive de notre histoire, qui lui ont indiqué son vrai but, sa vraie route, qui ont orienté notre marche dans le sens de nos aptitudes les plus hautes ; et ainsi non seulement nous leur devons une part de notre gloire, — si tous nos classiques, y compris Boileau lui-même, ont plus ou moins été leurs disciples, — mais, en outre, et depuis trois cents ans, toutes les fois qu'en France la poésie s'est approchée de la prose, c'est en s'éloignant de l'idée que s'en étaient for-

mée Ronsard et Du Bellay, comme au contraire, c'est en s'efforçant de l'atteindre que nous l'avons vue réaliser ses chefs-d'œuvre. Il y a quelque chose de Ronsard jusque dans la poésie de nos Leconte de Lisle et de nos Heredia, comme il y a quelque chose de celle de Du Bellay dans les vers de Sully Prudhomme et de François Coppée. Et je ne sais ce que penserait de cet éloge le poète des *Regrets*, mais je suis bien sûr que je n'en saurais adresser de plus mérité ni de plus agréable à l'ombre de celui qui, dans sa *Défense de la langue française*, sonna la charge et le triomphe de la grande poésie sur ce qui n'en avait été jusqu'alors que la caricature.

IV

DISCOURS

POUR

L'INAUGURATION DU MONUMENT

ÉLEVÉ A LA MÉMOIRE

DE

CLAUDE BERNARD

A LYON

28 octobre 1894

Messieurs,

Soucieuse, ou jalouse avant tout, de rendre à Claude Bernard un hommage qui fût également digne de lui, et d'elle, ce n'est pas d'abord à moi que l'Académie française en avait voulu confier le périlleux honneur, et je pense qu'elle ne me reprochera pas de trahir le secret de ses délibérations si je vous apprends que c'était à mon savant et illustre confrère : M. Joseph Bertrand. Personne assurément n'eût mieux loué Claude Bernard que l'auteur de tant de beaux *Éloges*, eux-mêmes devenus classiques ; et, croyez bien, Messieurs, qu'en osant prendre ici la parole à sa place nul ne sait mieux que moi ce que vous y perdrez. Mais, par un scrupule de délicatesse, — où se mêlait sans doute un excès de courtoisie pour un tout nouveau confrère, — M. Bertrand a paru craindre que vous ne vissiez surtout en lui le secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences. Il a donc souhaité qu'avant les discours que vous allez

entendre, — et où il savait bien que les maîtres de la physiologie contemporaine estimeraient à leur prix les travaux scientifiques de Claude Bernard, — une voix moins autorisée, mais non pas moins sincère, essayât de vous dire le rang que ces travaux assignent à leur auteur dans l'histoire des lettres ou de la pensée françaises. Claude Bernard en son temps fut en effet plus qu'un physiologiste, et plus, comme on l'a dit, que « la physiologie même » : il fut vraiment un maître des intelligences. Quelque profit que la science de la vie ait tiré de ses découvertes, l'art de penser n'en a pas tiré peut-être un moindre. Et, si nous commençons à discerner les vrais caractères de la révolution qui, vers le milieu du siècle où nous sommes, a transformé l'esprit moderne, nous savons dès aujourd'hui que Claude Bernard en fut, et qu'il en demeurera dans l'avenir un des principaux ouvriers. Je ne fais ici que répéter ce que me disait, il y a plus de vingt-cinq ans, — quand j'avais l'honneur d'être un de ses élèves, — l'homme éminent à qui je suis heureux de témoigner publiquement toute ma gratitude, et que je serais plus heureux encore, pour lui, pour vous, et pour le pays même, de pouvoir saluer du titre de recteur de l'Université de Lyon.

Vous ne vous attendez pas que je vous parle des essais dramatiques de Claude Bernard ; et, puisqu'il

a voulu lui-même qu'ils fussent ensevelis dans l'ombre, je les y laisserai. Je ne m'attarderai pas davantage à louer les qualités de sa manière d'écrire comme je pourrais faire celles d'un poète ou d'un romancier. Si je ne partage pas à cet égard les idées d'Ernest Renan, et si je ne crois pas du tout avec lui que « la première qualité de l'écrivain soit de ne pas songer à écrire », le mérite littéraire de Claude Bernard n'en est pas moins très différent de celui qu'on admire dans un artiste de mots. Claude Bernard ne s'est point piqué de donner une forme personnelle et originale à des idées communes, ce qui est d'ailleurs l'un des objets de l'art d'écrire ; et, vous le savez bien, qu'ont fait autre chose, dans notre siècle même, les Lamartine, par exemple, les Hugo, les Musset? Mais au contraire, à des idées nouvelles, comme les découvertes elles-mêmes qui en étaient les commencements ou les suites, il a donné la forme qu'il fallait pour nous les rendre intelligibles à tous ; et n'est-ce pas là justement ce que l'on pourrait appeler la fonction supérieure de l'art d'écrire? Oui, mettre le pied le premier sur une terre inexplorée, la reconnaître, s'en emparer, la défricher alors, et, si je l'ose dire, la civiliser ; de la brousse et du steppe, de la plaine inféconde ou du marais stérile faire une grasse province ; l'annexer à l'ancien empire, et de son superflu grossir la commune épargne, ainsi font

les vrais conquérants, et, ainsi, Messieurs, dans l'histoire de notre langue et de notre littérature, ont fait l'un après l'autre, — pour n'en nommer ici que quelques-uns, — les Descartes, les Pascal, les Buffon, les Cuvier, les Claude Bernard. Après avoir eux-mêmes organisé leur science, d'une manière qui plus d'une fois a ressemblé à une création, ils en ont fait entrer jusqu'au vocabulaire dans la circulation quotidienne de l'usage. L'un a ainsi dégagé la philosophie même de l'ombre des écoles et de la poussière des bibliothèques. L'autre a tiré l'histoire naturelle du secret des laboratoires ou du mystère des salles de dissection. Grâce à celui-ci, la langue du calcul des probabilités nous est devenue presque familière. Grâce à celui-là, l'imagination du poète s'est enrichie des métaphores que lui apportait la botanique ou la zoologie. C'est une révélation du même genre que nous devons à Claude Bernard. Pour exposer les résultats des sciences de la vie, son génie d'écrivain a trouvé dans la langue de tout le monde des ressources inconnues, et ce que l'on n'exprimait guère avant lui qu'en termes spéciaux, techniques et rébarbatifs, il a inventé les moyens de le dire en termes non moins précis, non moins scientifiques, et cependant généraux. Rappelons-nous ici, Messieurs, le précepte de Buffon! Les termes généraux, ce ne sont pas, comme on l'a cru souvent, comme on le

répète encore tous les jours, ce ne sont pas les termes vides, inconsistants et décolorés d'une rhétorique banale : ce sont tout simplement les termes du commun usage. Un véritable écrivain n'aura donc garde de les proscrire. Mais par une manière nouvelle, par une manière à lui de les associer, il leur fera dire des choses nouvelles ; il en fera sortir ce qu'ils contenaient de sens et de richesse cachés ; il leur donnera, je ne sais comment, une profondeur, une étendue, une portée dont on ne les savait pas capables. Aucun physiologiste assurément, mais aucun écrivain surtout ne me démentira si je loue Claude Bernard d'y avoir souvent réussi. Dirai-je à ce propos qu'il a « popularisé » la physiologie? Non ; puisque ce mot de « populariser » ne va pas sans quelque nuance de défaveur. Mais il y a intéressé tout ce qu'il y a d'esprits cultivés, d' « honnêtes gens », comme on parlait jadis, — et, s'il n'est permis à personne d'ignorer aujourd'hui les problèmes essentiels de la science de la vie, c'est à ses découvertes qu'on le doit sans doute, mais c'est bien plus encore à la lucidité des expositions qu'il en a lui-même données.

Il était donc trop modeste quand il parlait de son « insuffisance littéraire », et j'en appelle à tous ceux qui l'ont lu ! Je connais, vous connaissez tous, Messieurs, dans son *Introduction à la médecine expérimentale*, ou dans ses *Leçons sur les*

phénomènes de la vie communs aux animaux et aux végétaux, des pages qui sont des modèles de styles scientifique ou philosophique, — je veux dire dont la netteté, la précision, la solidité ne le rèdent point aux pages même les plus vantées des *Époques de la Nature* ou du *Discours de la Méthode*. Si l'on veut qu'elles manquent de cet éclat dont les romantiques, dans le siècle où nous sommes, ont fait arbitrairement la première des conditions de l'art d'écrire, elles sont éclairées du dedans par une lumière toujours égale, uniformément diffuse, qui n'éblouit pas, mais aussi qui n'aveugle point. Et, si l'on s'avisait que le tour n'en a rien d'oratoire, ni de lyrique, c'est apparemment que Claude Bernard n'était ni Michelet ni Bernardin de Saint-Pierre, mais il faut l'en louer encore ; et, puisque les plus éloquentes effusions ne remplacent pas une expérience, il faut justement le féliciter de se les être toujours interdites. On ne trouverait pas une apostrophe ou une exclamation dans les dix-huit volumes de son œuvre ; et, sous ce rapport, la sobriété de son style n'en est égalée que par le caractère de sereine impersonnalité.

Je viens, Messieurs, de nommer les *Époques de la Nature* et le *Discours de la Méthode*. J'ai pensé plus d'une fois en effet que l'*Introduction à la médecine expérimentale* n'avait pas exercé moins

d'influence, à son heure, que ces livres fameux; et je n'ignore pas que c'est beaucoup dire, mais je le dis pourtant, et je ne crois pas trop dire. Quand ses qualités d'écrivain n'auraient pas fait de Claude Bernard l'héritier naturel de la réputation d'un Buffon ou d'un Descartes, il le serait encore à titre de philosophe, ou, si vous le voulez, de penseur. Car il n'a certes créé ni la physiologie ni la science expérimentale, mais il les a transformées, et, de la façon qu'il les a transformées, il a renouvelé non seulement les méthodes, mais en un certain sens la conception même qu'on se formait avant lui de la science. Les plus illustres de ses prédécesseurs en ont à peine fait davantage; et c'est pour ce motif que, depuis plus d'un quart de siècle, ceux qu'on entend peut-être le plus souvent invoquer le nom de Claude Bernard, ce ne sont pas les physiologistes, ce sont les philosophes.

Lorsque ce livre parut, Locke et Bacon régnaient encore sur la science. Comme on appelle Boileau « le législateur du Parnasse », — quand on veut lui être désagréable, — on appelait donc Bacon « le législateur de l'induction », mais c'était une manière d'honorer sa mémoire. On le vengeait ainsi des attaques de Joseph de Maistre; et tout ce que les sciences physiques ou naturelles ont réalisé de progrès depuis trois ou quatre cents ans, on voulait dire qu'elles le devaient à l'impulsion de

son génie. Il avait inventé la méthode! Cependant, quand on essayait de définir cette méthode si féconde, il se trouvait, — chose assez surprenante! — qu'elle consistait précisément à n'en être pas une. L'horreur du syllogisme en formait le premier article. Point de raisonnement, ni de raisons, mais des observations et des faits. On regardait tomber les pommes, et on en concluait qu'à moins sans doute qu'on ne les cueille, toutes les pommes tombent; et c'était une loi. On versait des acides dans de la teinture de tournesol, elle rougissait; et c'était une loi. On injectait à une grenouille du venin de crapaud, elle en mourait; et c'était une loi. Pour se faire d'ailleurs pardonner tant de hardiesse, on admettait qu'un fait est toujours à la merci d'un autre, si je puis ainsi dire; et, sentant bien qu'avec des contingences additionnées il était difficile de faire du nécessaire, toutes ces lois n'étaient vraies que jusqu'à preuve du contraire. Je n'exagère, vous le savez, Messieurs, ni d'un mot ni d'une syllabe, et je ne vous parle pas de temps bien reculés! Si ce n'est pas ainsi que Cousin a défini lui-même l'induction, il ne s'en faut que du prestige de sa rhétorique; et c'est bien de cet empirisme que Stuart Mill, avec ses « résidus » et ses « concomitances », a prétendu donner la théorie dans son *Traité de logique inductive*.

Claude Bernard est venu renverser tout cela. Sans en faire autant de bruit que Bacon, il a nié que le refus de raisonner fût une forme de raisonnement ; et il a montré que, bien loin d'être deux manières de raisonner différentes et inverses, l'induction et la déduction n'en faisaient qu'une au fond. « Toutes les variétés apparentes du raisonnement, — a-t-il dit en propres termes, — ne tiennent qu'à la nature du sujet que l'on traite et à sa plus ou moins grande complexité. Mais, dans tous les cas, l'esprit de l'homme fonctionne toujours de même par syllogisme, et il ne pourrait pas se conduire autrement. » L'avait-on dit peut-être avant lui ? C'est ce que je n'examine point, si personne assurément ne l'avait dit ni n'eût pu le dire avec la même autorité. Le nombre et la grandeur de ses découvertes scientifiques donnaient à sa parole une autorité qui participait de leur valeur et de leur certitude. Le *Discours de la Méthode* aurait passé peut-être inaperçu si Descartes n'avait pas été le créateur de la géométrie analytique ; pareillement, le crédit qu'en semblable matière on eût volontiers refusé à un philosophe, qui donc l'eût osé disputer à l'auteur des immortels travaux sur *la Glycogenèse animale ?*

En même temps que le raisonnement, si les philosophes, et les savants eux-mêmes, avaient chassé l'imagination du domaine de la science,

on ne saurait être trop reconnaissant à Claude Bernard de l'y avoir rétablie dans ses droits. « Un fait n'est rien par lui-même ; — c'est encore lui qui parle, — il ne vaut que par l'idée qui s'y rattache ou par la preuve qu'il fournit. Quand on qualifie un fait nouveau de *découverte*, ce n'est pas le fait lui-même qui constitue la découverte, mais bien l'idée nouvelle qui en dérive, et, quand un fait prouve, ce n'est point le fait lui-même qui donne la preuve, mais seulement le rapport qu'il établit entre le phénomène et sa cause. » Et, plût aux Dieux, Messieurs, que, pour ne rien dire de nos savants, plût aux Dieux que nos philosophes, nos historiens, nos critiques eussent retenu la leçon de ces fortes paroles !

Il est donc vrai, Messieurs, que, sans une *idée directrice*, comme le savant ne saurait instituer aucune expérience, de même ni le critique, ni l'historien, ni le philosophe ne sauraient rien entreprendre, ou seulement rien comprendre. « C'est l'idée, comme le dit Claude Bernard, qui est le principe de tout raisonnement et de toute invention ; c'est à elle que revient toute espèce d'initiative » ; et ailleurs encore : « C'est l'idée qui constitue le point de départ de tout raisonnement scientifique, et c'est elle qui en est également le but dans l'aspiration de l'esprit vers l'inconnu. » Mais, de même qu'autrefois dans les sciences de la nature

une fausse induction, fondée sur le respect du fait et sur le mépris de l'idée, voilà combien d'années qu'une érudition fallacieuse opprime dans les sciences de l'esprit l'essor de l'hypothèse et de l'imagination ! Vous rappelerai-je ici l'étrange abus que, jusque dans l'art même, on a fait du document ! « Gardez-vous des idées, dit-on encore parfois à la jeunesse, ou, si par hasard vous en aviez, cachez-les ! La pensée n'a pas été donnée à l'homme pour s'en servir, mais pour qu'il apprenne d'elle à s'en passer. Un certain Claude Bernard, qui fut d'ailleurs en son temps le maître de la science expérimentale, n'a pas craint d'enseigner que « la méthode n'enfantait rien » ! Mais ne l'en croyez pas ! C'est la méthode qui est tout ! Et, grâce à elle, quand vous aurez accumulé documents sur documents, il est vrai que vous succomberez sous le poids de vos matériaux, mais du moins tomberez-vous avec gloire, et l'on ne vous fera pas ce reproche, le plus cruel qu'on puisse aujourd'hui faire à un critique ou à un historien : c'est d'avoir eu des idées, ou de n'avoir cherché dans les documents qu'à vous en former d'autres, de nouvelles, — et de plus générales. »

De « plus générales » ! Osé-je bien me servir de ce mot ! Oui, je sais qu'on affecte encore aujourd'hui la haine des *idées générales*, et, pour en triompher plus aisément, je sais que la consigne est

de les confondre avec les idées toutes faites. Mais moi qui les aime ! et qui sais pourquoi je les aime ! quand je n'aurais pas vu depuis vingt-cinq ans que les deux grands « penseurs », qui en ont le plus abusé, — je veux dire Taine et Renan, — sont aussi ceux qui les ont le plus vivement attaquées chez les autres, comme, en vérité, s'ils eussent voulu s'en réserver le monopole ! il me suffirait, pour me rassurer, de cette belle page de Claude Bernard : « Ceux qui font des *découvertes* sont les promoteurs d'idées neuves et fécondes. On donne généralement le nom de découverte à la connaissance d'un fait nouveau, mais je pense que c'est l'idée qui se rattache au fait découvert qui constitue en réalité la découverte. Les faits ne sont ni grands ni petits par eux-mêmes. Une grande découverte est un fait qui, en apparaissant dans la science, a donné naissance à des idées lumineuses, dont la clarté a dissipé un grand nombre d'obscurités et montré des voies nouvelles. » Voilà, Messieurs, la meilleure définition qu'on ait jamais donnée des « idées générales » ; et, pour ma part, je n'en demande pas, je n'en propose pas d'autre. Quelle qu'elle soit, l'idée directrice ne devient elle-même féconde que dans la mesure de sa généralité ; — et sa généralité se mesure tour à tour ou en même temps, au nombre, à la diversité, à la complexité des faits

dont elle est le résumé, l'explication et la loi.

Mais Claude Bernard a fait un pas de plus ou, si vous le voulez, il a creusé plus profondément, et sa définition de l'*idée organique* ou *organisatrice* n'est pas moins riche ou, comme on dit, moins suggestive, que celle qu'il a donnée de l'*idée directrice*. « Dans tout germe vivant, — a-t-il dit, — il y a une idée créatrice qui se développe et se manifeste par l'organisme. » Et de cette observation, qui est d'un physiologiste, il en tire ailleurs, il en induit, ou il en déduit celle-ci, qui est d'un philosophe : « Quand un phénomène quelconque nous frappe dans la nature, nous nous faisons une idée sur la cause qui le détermine... Mais cette idée *a priori*, qui surgit en nous à propos d'un fait particulier, renferme toujours implicitement et en quelque sorte à notre insu *un principe* auquel nous voulons ramener le fait particulier. » Ceci, Messieurs, revient à dire que rien au monde n'a d'intérêt ou de sens en soi, mais uniquement dans ou par le rapport qu'il soutient avec un ensemble. Les seules monographies qui soient dignes qu'on les retienne sont celles dont les conclusions subsisteraient toujours, si l'on supposait que l'objet en eût disparu. Croyons donc fermement qu'il ne sert à rien de décrire le lapin ou le chat, si la description n'en

apporte quelque chose de neuf aux conclusions dernières de la physiologie générale ou de l'anatomie comparée. Rappelons-nous bien que « la science ne peut avancer que par révolution, et par absorption des vérités anciennes dans une forme scientifique nouvelle ». N'oublions enfin jamais que, pour avancer dans la connaissance du détail des parties, il faut d'abord avoir quelque idée préconçue du tout. C'est par investissement qu'il faut que l'on procède ; — et, en effet, de tous les moyens de réduire une place, il y en a peut-être de plus rapides, mais je ne pense pas qu'il y en ait de plus sûrs, ni de moins coûteux.

S'il est impossible de méconnaître la grandeur et la simplicité de ces idées, il est impossible de ne pas voir qu'elles tendaient à renouveler la conception même de la science ; et c'est bien aussi ce qu'elles ont opéré. Non seulement elles ont renversé l'idée fausse que l'on se formait de la méthode, et à « l'induction baconienne » elles ont substitué ce que Claude Bernard a lui-même appelé « la critique expérimentale » ; mais, en outre, à l'idée d'une science morte, elles ont substitué celle d'une science vivante, et, pour ainsi parler, d'une science toujours en mouvement. Pas plus en physique ou en chimie qu'en physiologie même, le progrès de la science n'est arithmétique et ne se constitue par une simple addition de vérités nou-

velles à des vérités anciennes, mais il est proprement « organique », et, de chacune de ses acquisitions successives, le corps de la science en est tout entier modifié. Il n'y a qu'un principe immuable et fondamental : c'est celui du *déterminisme absolu* des phénomènes. Et, conformément à la loi de ce déterminisme, les faits sont toujours les faits ; ils sont acquis à la science et à l'humanité dès que l'expérience et la critique les ont déterminés ; on n'en changera point la nature ni les conditions. Je dis seulement que la science est tout autre chose que la somme de ces faits. Elle est l'interprétation qu'on en donne, ou, si vous le voulez, elle est l'édifice que nous démolissons d'âge en âge pour le reconstruire, avec les mêmes matériaux, sur un plan toujours différent. Précisément parce qu'ils ne valent que par « l'idée qui s'y rattache », ou par « la preuve qu'ils fournissent », les mêmes phénomènes changent perpétuellement de signification. Le déterminisme de chacun d'eux n'en soustrait pas l'ensemble à cette loi d'évolution qui, peut-être, c'est une parole encore de Claude Bernard, « est le trait le plus remarquable des êtres vivants et, par conséquent, de la vie ». Et, à la vérité, Messieurs, je le sais bien, j'étends un peu le sens qu'il a donné lui-même à ce mot d'évolution. L'évolution, dans sa pensée, ne se séparait pas de l'idée d'une des-

truction qui en est comme le terme nécessaire et préfix. Mais l'infidélité n'est pas grande, si du sein même de la mort nous voyons la vie renaître tous les jours, et puis, si peut-être, en louant aujourd'hui Claude Bernard, il faut bien faire quelque chose aussi pour Darwin. Lui-même, d'ailleurs, me pardonnerait-il d'oublier que, les grands hommes, ainsi qu'il l'a dit, étant toujours « fonction de leur temps », il y a donc une solidarité qui les lie quand ils ont vécu dans le même temps? Évolution ou révolution, c'est à la même œuvre qu'ils ont travaillé l'un et l'autre, — eux, avec un troisième dont je n'ai même pas besoin de prononcer le nom, — et j'ose croire que la pensée moderne est orientée pour longtemps, pour des siècles peut-être, dans la direction qu'ils lui ont indiquée.

Car j'oublierais sans doute un des titres de Claude Bernard à notre gratitude si je ne disais, avant de terminer, que nul à son heure n'a fait autant ou plus que lui, pas même Auguste Comte, pour renouer, resserrer et consolider l'alliance nécessaire de la science et de la philosophie. Ne nous lassons point de citer l'*Introduction à la Médecine expérimentale*. « La séparation de la science et de la philosophie ne pourrait être que nuisible au progrès des connaissances humaines. La philosophie, tendant sans cesse à s'élever, fait

remonter la science à la cause ou à la source des choses. Elle lui montre qu'en dehors d'elle il y a des questions qui tourmentent l'humanité et qu'on n'a pas encore résolues. Cette union solide de la science et de la philosophie est utile aux deux, elle élève l'une et contient l'autre. Mais si le lien qui unit la philosophie à la science vient à se briser, la philosophie, privée de l'appui ou du contrepoids de la science, monte à perte de vue et s'égare dans les nuages, tandis que la science, restée sans direction et sans aspiration élevée, tombe, s'arrête ou vogue à l'aventure. » C'est en 1865, il y a trente ans, Messieurs, qu'il écrivait ces lignes, à une époque, s'il vous en souvient, où la paisible indifférence des savants pour les philosophes n'était égalée que par l'indulgent mépris des philosophes pour les savants. La publication du *Cours de Philosophie positive* d'Auguste Comte, en 1842, n'y avait rien fait ! Cousin avait continué d'ignorer Magendie, et Magendie d'ignorer Cousin. L'illustre et fougueux rhéteur s'obstinait à se renfermer dans son *Moi*, comme dans une citadelle imprenable ; le célèbre et sceptique physiologiste se refusait à sortir de son laboratoire, comme d'un antre inaccessible. Le plus coupable était sans doute Cousin. Historien de la philosophie, Cousin ne pouvait pas ne pas savoir que, depuis Aristote, aucun philosophe de quelque

valeur n'avait vécu dans cette indifférence ou dans cette incuriosité de la science. Nous avons de l'auteur de la *Critique de la Raison pure* d'excellents travaux astronomiques. Les préoccupations de ses immortelles découvertes n'avaient pas détourné Newton de la théologie même, et l'homme qui lui dispute la gloire de l'invention du calcul infinitésimal, ai-je besoin de le nommer, c'est Leibnitz. Malebranche était géomètre ; Pascal physicien ; et que dirai-je de Descartes ? Science et philosophie, c'est Claude Bernard qui a opéré la réconciliation de ces deux sœurs ennemies ; et c'est depuis la publication de son *Introduction à la Médecine expérimentale* que nous avons vu les philosophes se remettre à l'école pour prendre d'un physiologiste des leçons de « logique » et de « psychologie ». Ils y en trouveraient, ils y en trouveront, quand ils en voudront, de « critique générale », et au besoin de métaphysique.

Je ne finirais pas, Messieurs, si je voulais énumérer les conséquences qui sont sorties de là, mais je ne puis me dispenser de toucher un dernier point. L'une des idées sur lesquelles Claude Bernard a le plus souvent insisté, qui lui tenait évidemment à cœur, et dont on peut dire aussi bien qu'elle est l'idée maîtresse de sa conception de la médecine expérimentale : c'est que les phénomènes de vie ne diffèrent pas des phénomènes de l'ordre

physico-chimique, et qu'ainsi les sciences biologiques « se soudent » aux sciences naturelles et physiques. « La vie n'est rien qu'un mot qui veut dire ignorance, — écrivait-il dans son *Introduction*, — et quand nous qualifions un phénomène de vital, cela équivaut à dire que c'est un phénomène dont nous ignorons la cause prochaine ou les conditions. » Et trois ans plus tard, dans son *Rapport sur les progrès de la Physiologie*, je lis encore « Sous le rapport physico-mécanique, la vie n'est qu'une modalité des phénomènes généraux de la nature, elle n'engendre rien, elle emprunte ses forces au monde extérieur et ne fait qu'en varier les manifestations de mille et mille manières. » Je ne sais, Messieurs, quel est aujourd'hui l'état au vrai de la science ; et, si j'insinuais seulement que l'opinion de Claude Bernard s'est dans la suite un peu modifiée sur ce point, je craindrais de m'avancer beaucoup. Mais a-t-on pu, peut-on s'autoriser de ses idées et de ses découvertes pour « souder » à leur tour les sciences psychologiques ou morales aux sciences biologiques ? et lui-même, qu'a-t-il pensé de ce rattachement ? Je me rappelle à cet égard une curieuse promesse que je regrette qu'il n'ait pas tenue : « Notre esprit, a-t-il dit, quand il le voudrait, ne pourrait pas raisonner autrement que par syllogisme, et, *si c'était ici le lieu, je pourrais essayer de prouver ce que j'avance*

par des arguments physiologiques. » Les phénomènes psychologiques relevaient donc à ses yeux, comme les physiologiques, de son déterminisme, et, — pour en faire en passant la remarque, — toute une science nous est venue de là : c'est la psycho-physiologie. Mais, d'un autre côté, dans ses dernières *Leçons sur les Phénomènes de la vie communs aux animaux et aux végétaux*, il s'est efforcé de distinguer profondément le « déterminisme philosophique » du « déterminisme physiologique », et il a cru devoir dire expressément : « Le déterminisme, loin d'être la négation de la liberté morale, en est au contraire la condition nécessaire, comme de toutes les autres manifestations vitales. » N'y a-t-il pas là, Messieurs, quelque contradiction ? et, si l'universel déterminisme, en conditionnant la liberté morale, la laisse pourtant subsister, le fait seul de son existence, une fois reconnu lui-même, ne la soustrait-il pas à la loi d'un déterminisme ultérieur ? C'est ce que je pense, pour ma part. La liberté morale introduit dans le problème général de la critique ou de l'histoire un élément d'indétermination, disons, si vous le voulez, un élément perturbateur ; et là même est la limite de l'assimilation des sciences morales aux sciences biologiques ou naturelles. Je conviens seulement qu'on ferait mieux de ne pas donner aux premières le nom de « sciences ».

Vous ai-je fait comprendre, Messieurs, les raisons de mon admiration pour Claude Bernard ? Ce que fut le savant, l'expérimentateur, et le maître, de plus compétents que moi vont maintenant vous le redire, et je n'ai voulu vous parler que du philosophe, du critique et de l'écrivain. La tâche en était lourde, et j'ai grand'peur de n'y avoir pas réussi. Mais dans une occasion comme celle qui vous rassemble aux pieds de cette statue, ce que vous attendiez de moi, j'aime à me dire en terminant que c'était surtout une preuve de bonne volonté. Je ne crois pas, Messieurs, qu'il m'arrive souvent d'en donner où je prenne personnellement plus de part, ni de célébrer, en présence d'une plus savante assemblée, un plus grand maître dans l'art d'écrire et de penser.

— —

V

DISCOURS

POUR

LE CENTENAIRE

DE

AUGUSTIN THIERRY

A BLOIS

10 novembre 1895

Messieurs,

« L'esprit souffle où il veut », dit un commun proverbe; et, en effet, ce que nous admirons le plus du talent ou du génie dans la science et dans l'art, n'est-ce pas, quand on y songe, l'impuissance même où nous sommes de les faire naître? Mais, à défaut d'une liaison constante et nécessaire, si nous ne laissons pas de pouvoir quelquefois surprendre entre les hommes et les lieux de secrètes convenances, je ne crois pas me tromper lorsque j'en trouve une entre votre ville de Blois et le grand historien dont nous célébrons aujourd'hui le centenaire. Oui! c'est bien ici qu'il devait voir le jour, en Touraine, dans cette ville de Blois, — où l'on respire l'histoire, pour ainsi parler, comme ailleurs l'éloquence; — à l'ombre de ce château, rendu fameux par tant de tragiques ou d'aimables souvenirs; sur les bords de ce fleuve de Loire, qui mêle dans l'ampleur de son cours tant de

grâce et de force à la fois ; dans cet air privilégié, dont la douceur a fait de votre accent la règle du parler de France. Soyez donc fiers d'Augustin Thierry, si, de tant d'historiens ses émules, n'étant pas lui-même le moins grand ni le moins populaire, nul plus que lui n'est demeuré le fils reconnaissant de sa ville natale ! Soyez-en fiers encore, si le seul reproche un peu grave que l'on ait jamais pu lui faire, c'est d'avoir en histoire toujours pris le parti des vaincus ! Mais soyez-en plus fiers, si cette pitié dont il ne savait pas se défendre pour les victimes des causes perdues ne l'a cependant jamais empêché, quoi qu'on en ait pu dire, d'être, quand il l'a fallu, le juge aussi de ses clients ! Son œuvre entière est comme animée du combat de sa justice contre son émotion, et, à force d'empire sur lui-même et d'effort vers la vérité, le plus passionné peut-être de nos grands historiens en est devenu le plus impartial. Je ne craindrai pas d'ajouter que le plus « pittoresque » ou le plus « artiste » en a été le plus « philosophe » ; et, si l'antiquité même, si le conteur bavard et exquis des guerres Médiques ne nous a rien légué de plus naïvement coloré que les *Récits des temps mérovingiens*, ou l'annaliste Romain de plus énergique en sa concision que l'*Histoire de Jacques Bonhomme*, je ne vois pas que personne, depuis quatre-vingts ans, ait comme

acclimaté dans l'histoire plus d'idées qu'Augustin Thierry.

C'est ce qu'il m'a paru, Messieurs, que l'occasion de son centenaire me faisait un devoir d'essayer de vous montrer, — ou plutôt de vous rappeler. Et, ainsi qu'il convient en ce genre de commémoration, je m'efforcerai d'être bref, mais, si vous me trouviez cependant encore long, vous songerez que je me trouve représenter aujourd'hui, — par une rencontre qui est pour moi comme un quadruple honneur, — l'Académie française, dont vous savez assez pour quelles raisons il n'a point fait partie; l'École normale supérieure, dont il fut l'une des « gloires »; un recueil qui s'honore de l'avoir compté parmi ses premiers et ses plus brillants collaborateurs; et enfin, — puisque c'est le fils de son frère qui m'a demandé le premier de prendre ici la parole, — sa famille, ou un peu de sa famille elle-même.

Je ne vous raconterai point sa naissance modeste, sa jeunesse obscure, ses laborieux débuts... Mais si nos vrais maîtres sont ceux qui nous éclairent sur nos vraies aptitudes, comment omettrais-je de vous rappeler l'influence qu'exercèrent sur Augustin Thierry deux hommes entre tous : le poète inspiré d'*Atala*, de *René*, des *Martyrs;* et le grand romancier d'*Ivanhoe*, de *Rob Roy*, des *Puritains d'Écosse?* On s'est donné de nos jours des

airs de les dédaigner! Mais on n'a point diminué ni seulement entamé leur gloire, et il est possible que l'on ne les lise plus, mais il est certain qu'on a tort. « Pharamond! Pharamond! nous avons combattu avec l'épée!... » Vous connaissez, Messieurs, cette page célèbre! Elle a éveillé l'historien qui sommeillait dans l'élève du collège de Blois; et de là, de cette seule page, pourrait-on dire, nous est venu tout ce qu'en histoire, comme dans le roman, comme dans les arts plastiques et ailleurs, nous avons depuis lors nommé du nom de *couleur locale*. Je doute qu'il y ait eu de nos jours, en France ou hors de France, une influence littéraire plus considérable que celle de Chateaubriand, et, l'ayant subie comme tout le monde en son temps, l'auteur des *Récits mérovingiens* a eu la franchise et le bon goût d'en convenir. Mais, pour Walter Scott, c'est encore lui qui nous l'a dit : « Il y a plus de véritable *histoire* dans ses romans sur l'Écosse et sur l'Angleterre que dans les compilations philosophiquement fausses qui sont encore en possession de ce grand nom »; et, en effet, il lui devait sinon l'origine, du moins la confirmation de l'idée sur laquelle vous savez qu'il a fondé son *Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands*. Ceux-là seuls renient leurs maîtres qui désespèrent de les égaler!

Une autre influence n'a pas moins agi sur notre historien : c'est celle de ce Saint-Simon, — non pas le duc, mais le comte, on pourrait s'y tromper, — dans la fatrasserie duquel, *quum flueret lutulentus*, tant de grandes idées, d'idées singulières, mais d'idées fécondes se mêlaient à l'expression d'un rêve sociologique informe. Deux ans durant, Augustin Thierry lui servit de secrétaire, ou, pour mieux dire, de collaborateur; il se déclara publiquement son élève; et il y a des pages du futur auteur de l'histoire du Tiers État dans les opuscules qui portent les titres caractéristiques de *Mesures à prendre contre la coalition de* 1815 et de *la Réorganisation de la Société européenne*. Ce n'est pas ici le lieu de juger Saint-Simon, et ce le serait, que je devrais me récuser, comme n'ayant pas suffisamment étudié son œuvre. Mais je la connais cependant assez pour être sûr qu'Augustin Thierry n'a pas vécu deux ans dans la familiarité d'un tel homme sans apprendre de lui quelque chose; et pourquoi ne lui devrait-il pas une part de sa conception de l'histoire?

L'histoire de France, telle que nous l'ont faite les écrivains modernes, — écrivait-il en 1820, — n'est point la vraie histoire du pays, l'histoire nationale, l'histoire populaire... La meilleure partie de nos annales, la plus grave, la plus instructive, reste à écrire ; il nous manque l'histoire des citoyens, l'histoire du peuple... Cette his-

toire nous présenterait en même temps des exemples de conduite et cet intérêt de sympathie que nous cherchons vainement dans les aventures de ce petit nombre de personnages privilégiés qui occupent seuls la scène historique... Nos âmes s'attacheraient à la destinée des masses d'hommes qui ont vécu et senti comme nous... Le progrès des masses populaires vers la liberté et le bien-être nous semblerait plus imposant que la marche des faiseurs de conquêtes, et leurs misères plus touchantes que celles des rois dépossédés.

Il y a bien, Messieurs, quelque exagération dans cette page, de l'âpreté, de l'amertume ; et on la sent contemporaine des terribles pamphlets d'un autre Tourangeau, le « vigneron de la Chavonnière ». Mais elle contient une idée généreuse et juste, une idée toute nouvelle en 1820, qui est celle du droit des peuples ou des « collectivités » à avoir une histoire, et c'est ainsi que son éducation saint-simonienne a peut-être fait d'Augustin Thierry non seulement le plus « démocratique » de nos grands historiens, mais le plus « socialiste »... Je me sers tout exprès de ce mot, qu'il serait temps enfin d'enlever à ceux qui en abusent ; qui en corrrompent quotidiennement le sens ; et qui ne savent lui faire signifier que haine et misérable envie, quand au contraire on ne l'a justement créé que pour être l'antithèse d'individualisme et le synonyme de solidarité.

Socialiste ou démocratique, de quelque nom

qu'on l'appelle, c'est vraiment cette idée qui circule dans l'œuvre entière d'Augustin Thierry. Il a voulu être l'historien des foules. Et pour l'être, il a voulu joindre, unir, et confondre ensemble deux choses que l'on sépare trop souvent.

La passion politique, — a-t-il écrit dans ses *Considérations sur l'histoire de France*, qui sont l'ouvrage de sa maturité, — la passion politique peut devenir un aiguillon puissant pour l'esprit de recherches et de découvertes; si elle ferme sur de certains points l'intelligence, elle l'ouvre et l'excite sur d'autres; elle suggère des aperçus, des divinations, parfois même des élans de génie auxquels l'étude désintéressée et le pur zèle de la vérité ne l'auraient pas conduite.

Il a raison, Messieurs, cent fois raison! Ce n'est pas de sa propre lumière, c'est de celle du présent que le passé s'éclaire! Pour devenir, comme on l'a quelquefois et à bon droit nommé, « le siècle de l'histoire », il a fallu que notre siècle eût commencé par être le « siècle de la Révolution ». Avant les Guizot, les Michelet, les Thierry, si la France n'a pas eu de grands historiens, c'est que nos vieux érudits avaient surtout manqué de « l'intelligence et du sentiment des grandes transformations sociales ». L'observation est de Thierry lui-même. Mais combien n'est-elle pas plus vraie, quand, à la « passion politique », c'est-à-dire à la préoccupation du présent, on allie, comme lui,

l'inquiétude et le souci de l'avenir! quand, en même temps que l'on cherche, jusque dans l'histoire des invasions germaniques, « la racine de quelques-uns des maux dont souffrent nos sociétés modernes », on y porte, — c'est toujours lui qui parle, — « l'amour des hommes comme hommes, abstraction faite de leur renommée ou de leur situation sociale! » et quand enfin, Messieurs, en faisant œuvre d'historien ou de philosophe, on aspire à faire œuvre aussi de citoyen? Ce fut l'ambition d'Augustin Thierry; et, bien loin que ce parti pris d'emprunter des « armes » de combat à l'histoire, ou de faire servir à la construction de l'avenir les matériaux du passé, l'ait empêché d'y voir clair, ait offusqué la lucidité de son regard, précisément, s'il y a deux ou trois idées d'historien dont son nom demeure inséparable, c'est à la lueur et comme dans la fièvre de cette préoccupation qu'il les a découvertes.

Telle est, en premier lieu, l'idée si simple, à ce qu'il semble, de la diversité successive des époques et des lents changements que le temps, lui tout seul, opère dans la physionomie des hommes et des peuples. Elle est bien simple, je le répète, si simple même qu'à peine en ose-t-on faire un mérite à l'historien. Lequel de nous est aujourd'hui ce qu'il était hier? Nous n'avons pas besoin non plus de longues observations, ni de beaucoup

réfléchir, pour nous apercevoir en combien de manières nous ne ressemblons pas aux Français du XVIIIe, du XVIIe, du XVIe siècle. On voyageait alors en patache... on portait des culottes... on mangeait du pain d'orge. Et cependant, Messieurs, ces différences, qui sautent aux yeux, je n'affirmerai pas, si vous le voulez, qu'on ne les ait senties que de notre temps, mais elles ne sont toutefois entrées dans l'habitude de l'histoire, et pour n'en plus désormais sortir, que par l'intermédiaire d'Augustin Thierry. Sous l'uniformité mensongère et le vernis de fausse élégance dont on avait recouvert douze ou quinze siècles de nos traditions, retrouver la vraie couleur des temps, caractériser les époques, leur rendre à chacune sa vraie physionomie, et ainsi, de la chronologie, qui n'en avait jusqu'alors été que le support, faire l'âme, ou en un certain sens presque le « tout » de l'histoire, telle fut la tâche que se donna d'abord l'auteur des *Lettres sur l'Histoire de France;* — et, si nous n'avons garde aujourd'hui de confondre la cour de Louis XIV avec celle du roi Dagobert, c'est à lui que nous le devons.

N'a-t-il pas d'ailleurs exagéré cette diversité? Contemporain des romantiques, et, je le crains, un peu romantique lui-même, n'est-il pas allé trop loin quand, par exemple, aux noms consacrés des Clovis et des Mérovée, il a voulu substituer

les appellations évidemment plus « germaniques » de Merowig et de Clodowig? C'est ce qu'il faut bien croire, puisque nous avons continué de dire Clovis et Mérovée! Et si peut-être, après tout, une francisque n'est qu'une hache de guerre et un « skramasax » qu'un poignard, nous dirons donc que l'auteur des *Récits Mérovingiens* est responsable à sa manière des débauches de couleur locale auxquelles s'est livrée la littérature du XIXe siècle. Heureusement pour nous, et pour lui, qu'il ne s'en est pas tenu là! Nul n'a mieux connu l'importance du costume et n'en a tiré plus habilement parti; mais quelque différents que nous soyons d'un bourgeois du XVIIe ou d'un paysan du XVIIIe siècle, Augustin Thierry s'est promptement rendu compte que la différence n'était qu'extérieure ou superficielle, et bien moins considérable en tout cas que celle qui nous sépare aujourd'hui même encore d'un Italien, d'un Anglais, d'un Allemand... Ainsi conduit à se demander d'où pouvait procéder cette différence plus profonde, la question de chronologie s'est transformée pour lui en une question de physiologie ; la question de date en une question d'origine ou de sang ; la race lui est apparue comme la raison dernière de la différence des époques ; et cette idée de génie est la seconde que nous lui devions.

Vous rappellerai-je ici la fortune qu'elle a faite; de quel flot de lumière elle a brusquement illuminé le chaos des anciennes histoires; et les conséquences de toute nature que notre historien lui-même en a tirées? Ouvrez et relisez les *Récits des temps Mérovingiens:* ce qui en fait à la fois l'intérêt scientifique et la valeur d'art, ai-je besoin de vous le dire? c'est la perspicacité singulière avec laquelle l'historien y a démêlé, c'est la vigueur du relief et la justesse de coloris avec lesquelles le peintre y a représenté l'antagonisme des deux races que le torrent des invasions germaniques avait comme superposées l'une à l'autre sur notre sol gaulois. Aimez-vous mieux relire l'*Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands?* « Je me propose de montrer dans ce livre, écrit l'historien, les relations hostiles de deux peuples violemment réunis sur le même sol, de les suivre dans leurs longues guerres et leur séparation obstinée jusqu'à ce que du mélange et du rapport de leurs races... il se soit formé une seule nation. » Même dessein, vous le voyez, — l'un des plus complexes qu'historien eût encore conçus, — et dont l'exécution magistrale donne au chef-d'œuvre d'Augustin Thierry quelque chose de l'air et de l'allure d'une épopée. Nous ne nous en étonnerons pas, et, au contraire, nous y trouverons la confirmation inattendue des théories de la critique moderne, si nous prenons garde qu'en

aucun temps, dans aucune langue, l'épopée n'a jamais jailli, si l'on peut ainsi dire, que de la rencontre et du choc sanglant de deux nationalités. Mais, dans son *Essai sur l'histoire de la formation et des progrès du Tiers État*, que trouvons-nous encore, si ce n'est l'histoire de la société gallo-romaine défendant ses arts et ses mœurs contre ses conquérants germains; leur disputant l'un après l'autre les biens qu'ils lui avaient ravis; et, dans la première ardeur d'une grande révolution, revendiquant, pour s'en armer à son tour contre eux, cette diversité d'origine dont on avait fait pendant douze cents ans la justification, le titre et l'instrument de sa servitude. L'œuvre d'Augustin Thierry est comme pénétrée de l'idée de race, et trente ans durant, son effort scientifique n'a tendu qu'à faire de la race la principale ouvrière des transformations de l'histoire.

A la vérité, si l'importance et la nouveauté de l'idée n'ont pas besoin d'être démontrées, la justesse en est plus contestable, et l'application historique en exige infiniment de tact, de prudence, et de générosité. Car, où commence, où finit la race? et tandis que pour l'historien nous en formons deux avec les Germains, qui ne sait que pour le linguiste, Germains et Gaulois, Grecs et Romains, Celtes et Slaves, nous n'en formons qu'une? et tous ensemble, avec le Juif ou l'Arabe, une seule et la même pour

l'anthropologiste ? A un autre point de vue, qui ne sent, qui ne sait ce qu'il y aurait d'insolence, ou de cruauté même, à diviser l'humanité en races supérieures et en races inférieures ? à chercher la raison de la supériorité des unes, de l'infériorité des autres, dans la fatalité de leurs aptitudes originelles ? à entretenir ainsi parmi les hommes des haines inexpiables ? des haines de sang ? des haines animales ? Que vous dirai-je encore ? que, si jamais la théorie triomphait, d'intrépides logiciens en déduiraient bientôt la justification du régime des castes ? qu'elle engendre en histoire la basse religion du succès ? qu'elle autorise en politique non seulement l'oppression, mais la suppression du plus faible ? Messieurs, je n'en finirais pas si je voulais énumérer tout ce que peut engendrer de conséquences monstrueuses une maladroite interprétation de la théorie des races ; et c'est pourquoi je m'empresse d'ajouter qu'après l'avoir appliquée le premier nul n'en a mieux su qu'Augustin Thierry éviter les dangers.

Il avait, je vous l'ai dit, l'âme ardente et naturellement pitoyable aux opprimés, et c'était une raison pour le détourner de croire légèrement à la supériorité des vainqueurs. Il n'est même pas habituellement éloigné de penser que les vaincus peuvent représenter, et ont souvent représenté, non seulement la cause de la justice et du droit, mais

la cause encore de la civilisation. Mais ce qu'il a surtout bien vu, c'est que, d'une manière générale, si l'action de la race était prépondérante, pour ne pas dire toute-puissante, à l'origine des civilisations, l'objet même de la civilisation était de réduire ou d'annuler l'influence de la race. De même en effet que, pour chacun de nous, le progrès consiste à se dégager des servitudes physiologiques dont nous sommes en naissant les esclaves, de même il a bien vu que la civilisation consistait pour les peuples à s'affranchir en avançant en âge de la fatalité de leurs instincts originels. Il a reconnu que, dès le VIe siècle de notre ère, « le caractère original de la période mérovingienne consistait dans un antagonisme de races non plus complet, saillant et heurté, mais adouci déjà par une foule d'imitations réciproques, nées de l'habitation sur le même sol ». Il s'est rendu compte que, dès le XIIIe siècle, c'est-à-dire cent cinquante ou deux cents ans après l'invasion normande, il n'y avait plus de Saxons ni de Normands en Angleterre, mais des Anglais seulement. C'est comme s'il eût déclaré qu'à dater d'une certaine époque de l'histoire le mot même de « race » devait changer de sens, perdre ce qu'il avait de signification physiologique, ne plus rien vouloir dire que d'historique ou de purement humain. Et, de peur que l'on ne se méprît sur sa vraie pensée, c'est ce qu'il a dit en propres

termes dans le dernier de ses ouvrages, quand il nous a montré dans « l'élévation continue du tiers état » ce qu'il a lui-même nommé « le fait dominant et comme la loi de notre histoire nationale ». Puisqu'il existe une race française et qu'elle n'a pas toujours existé, elle s'est donc faite elle-même; elle est l'œuvre de sa volonté, la créature de son effort, l'enfant de sa persévérance et de sa liberté!

Et en effet, Messieurs, quel a été le rôle du tiers état dans notre histoire, sinon d'effacer ou d'abolir jusqu'aux dernières traces d'antagonisme ou d'opposition entre les différentes races qui ont peuplé notre sol de France; de n'en former qu'une même nation; et d'établir, pour ainsi parler, sur les ruines de ce que l'on appelle aujourd'hui le « régionalisme », l'unité de la patrie commune? Tel est aussi le sens et la portée de cette révolution, dont il est élégant de médire; — et dont je n'ignore assurément pas de quel prix nous avons payé les bienfaits! Mais nous eût-elle coûté plus cher encore, elle n'en serait pas moins l'aboutissement nécessaire de plus de mille ans d'histoire, et il faudrait prendre garde, en la reniant aujourd'hui, qu'en vérité nous renierions toute notre tradition nationale. Oui, ce qu'elle a réalisé, c'est bien ce que nos pères ont voulu : centralisation administrative, afin qu'émancipé des tyrannies locales chacun de nous ne fût sujet que de la loi; égalité civile, pour qu'il ne subsistât entre

nous d'autre différence ou d'autre distinction que celle de nos œuvres; indivisibilité du territoire, afin que la France pût achever de remplir son rôle historique ; unité sociale, pour que chacun de nous, — dans la paix et dans la guerre, dans le malheur et dans la prospérité, dans la gloire et dans l'humiliation, dans la détresse et dans l'espoir, — se sentît solidaire de tous ceux qui sont nés sur le même sol que lui. Et si d'autres l'ont vu comme Augustin Thierry, c'est ce que personne, à ma connaissance, n'a montré plus clairement ni plus élouqemment.

Insisterai-je maintenant, Messieurs, sur l'étroite liaison des vues ou des idées de l'historien avec celles du publiciste ou du politique, du rédacteur du *Courrier Français* et du *Censeur européen ?* Je n'aurais pour cela qu'à feuilleter ses *Lettres sur l'Histoire de France*, ou le recueil qu'il a intitulé *Dix ans d'Études historiques ;* et, dans la polémique passionnée du journaliste de 1820, vous reconnaîtriez aussitôt, sous une forme plus agressive, l'idée maîtresse de l'*Essai sur la formation et les progrès du Tiers État* ou de l'*Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands.* Mais à quoi bon renouveler ou ranimer d'anciennes querelles ? dont on en ferait trop d' « actuelles » ? et puisque aussi bien les idées historiques d'Augustin Thierry, pour entrer dans l'histoire, ont dû

commencer par se dépouiller du caractère d'exagération qu'elles tenaient de leur origine politique, n'en ai-je pas assez ou trop dit peut-être ? J'aime donc mieux, pour terminer, vous parler de l'artiste et, — comme je le crois, — si l'art seul demeure, j'aime mieux placer la fortune de ses idées historiques elles-mêmes sous la protection de son talent de peintre, de conteur et de poète.

On prétend faire aujourd'hui de l'histoire une science, — c'est le grand mot, — et comme au savant, on ne demande donc à l'historien que d'apporter, de discuter et d'établir des « faits », entre lesquels même on le dispense d'essayer de saisir aucune espèce de liaison ou d'enchaînement. Que dis-je ! on le lui interdit ; et le plus cruel reproche que nous voyons qu'on lui adresse, c'est celui d'avoir des idées ! Importunes à ceux qui en ont d'autres, les idées sont toujours suspectes à ceux qui n'en ont pas ! On exige encore de l'historien qu'il se désintéresse de ses personnages, et, sous le nom d'impartialité, qu'il nous parle de Louis XVI ou de la Révolution française avec autant de sang-froid, ou plutôt d'indifférence, je ne dis pas que de Nabuchodonosor ou de Sésostris, mais de l'ours des cavernes ou des poissons ganoïdes. Et en effet, Messieurs, est-ce que le naturaliste se fâche contre l'animal qu'il décrit ? Il ne s'attendrit pas non plus quand il nous conte leurs

mœurs, et nous le trouverions ridicule de s'apitoyer sur la destinée des victimes de la lutte pour la vie. Que l'historien imite l'exemple du naturaliste! Et alors, et enfin, pour le récompenser de sa docilité, ce qu'on lui défendra plus expressément que tout le reste, ce sera de recourir au prestige trompeur de l'art ; il ne s'avisera pas d'écrire pour tout le monde, mais seulement pour quelques initiés ; et quand enfin le « divorce sera complet entre le travail de collection des documents et la faculté de les comprendre ou d'en exprimer le sens intime », c'est alors qu'étant devenue tout à fait une science l'histoire, devenue tout à fait illisible, sera devenue tout à fait l'histoire.

Telle n'était pas, Messieurs, l'opinion d'Augustin Thierry : il pensait d'une manière plus large ; il sentait d'une manière plus vive ; il estimait que « la recherche et la discussion des faits, sans autre dessein que l'exactitude, n'ont jamais été, selon sa propre expression, qu'une des faces du problème historique », et je ne veux pas dire la moindre, mais en tout cas la moins intéressante. Ce qu'il savait également, c'est que l'érudition n'est pas son objet, son but ou sa fin à elle-même; qu'il en faut prendre et qu'il en faut laisser ; que son triomphe serait de se rendre inutile, puisque assurément, Messieurs, je vous demande pardon pour ma naïveté ; mais, si nous connaissions l'en-

tière vérité des faits, il m'a toujours paru qu'alors nous n'aurions plus besoin de la chercher. Et ce n'était pas qu'il méconnût le pouvoir ou le prix de l'érudition ! Il a rendu justice à nos Bénédictins. Il a lui-même rivalisé de patience et de conscience avec eux. Après avoir fondé son *Histoire de la Conquête de l'Angleterre* sur l'enquête la plus étendue, la plus longue, la plus scrupuleuse, vous vous rappelez tous, pour l'avoir entendu vingt fois raconter que, jusqu'à son dernier jour, cet aveugle et ce paralytique n'a cessé de reprendre, de revoir, de corriger, de compléter, de remanier, de remettre sur le métier son principal ouvrage. L'*Histoire de la Conquête* avait paru pour la première fois en 1825, et trente ans plus tard, en 1856, la mort le surprenait au milieu d'une quatrième ou cinquième revision de son œuvre. De combien d'érudits en pourrais-je dire autant ! Mais, de plus qu'eux, ou contre quelques-uns d'entre eux, — ce qu'Augustin Thierry a toujours cru, c'est que « toute composition historique était un travail d'art autant que d'érudition » ; et je le crois, et je crois qu'il faut le croire comme lui, si nous ne voulons pas qu'avec l'art ce soit non seulement le charme ou l'intérêt, mais la vie même qui se retire un jour de l'histoire. « Nous ne voulons servir l'histoire, a dit un philosophe, qu'autant qu'elle-même l'histoire servira la vie. »

C'est justement « pour servir la vie », et non pas du tout par fantaisie de dilettante amoureux du costume qu'Augustin Thierry s'est rendu le contemporain des temps dont il voulait écrire l'histoire. Où tant d'autres n'ont vu depuis lui qu'un prétexte à décor, c'est l'accent même de la vie qu'il s'est proposé de ressaisir, l'empreinte et comme l'air de personnalité qu'un vêtement ou un ustensile conserve de son possesseur. Il a vécu, vraiment vécu, les romans et les drames, — la tragique aventure de la reine Galeswinthe, le chaste roman de sainte Radegonde et du poète Fortunat — dont les anciens chroniqueurs qui lui servaient de guides, s'ils en avaient éprouvé toute l'horreur ou goûté peut-être le charme, n'avaient pas su pourtant nous les communiquer. Il a vu, de ses yeux vu, qu'on pourrait dire qu'il a usés dans l'intensité de cette contemplation, se dresser devant lui la figure entière de ses personnages,

... les uns chantant sur la harpe celtique l'éternelle attente du retour d'Arthur ; les autres naviguant dans la tempête avec aussi peu de souci d'eux-mêmes que le cygne qui se joue sur un lac ; d'autres, dans l'ivresse de la victoire, amoncelant les dépouilles des vaincus, mesurant la terre au cordeau pour en faire le partage ; comptant et recomptant par tête les familles comme le bétail ; d'autres enfin privés par une seule défaite de tout ce qui fait que la vie vaut quelque chose, se résignant à voir l'étranger assis en maître à leur propre

foyer, ou, frénétiques de désespoir, courant à la forêt pour y vivre, comme vivent les loups, de rapine, de meurtre et d'indépendance.

On ne saurait sans doute mieux montrer que dans cette belle page, souvent citée, ce que l'art en histoire a de relations avec la vie, et le montrer par son propre exemple. Cinquante ans ont passé sur elle, mais l'émotion en a quelque chose de communicatif ou de contagieux même. L'homme s'y laisse voir, tel qu'il était, sensible et comme ouvert à toutes les impressions. Il a peut-être partagé le brutal enthousiasme des vainqueurs, mais il a certainement éprouvé « toutes les misères nationales, toutes les souffrances individuelles et jusqu'aux simples avanies des vaincus ». Cela se sent dans le souvenir ému qu'il en garde, treize ans après la publication de son livre. S'il l'a vécu avant de l'écrire, il le revit en le relisant. Et parce qu'on n'a pas trouvé de meilleur ni d'autre moyen d'émouvoir les hommes que d'être ému soi-même, c'est pour cela que dans l'œuvre d'Augustin Thierry nous ne saurions séparer l'historien du peintre et du poète.

Et nous ne le séparerons pas non plus du philosophe ou du penseur, si l'un de ses mérites encore, l'une des plus rares parties de son talent est d'avoir su nous faire voir, sous la différence pittoresque des mœurs, ou en s'aidant de cette différence

même, ce qu'il y a toujours d'éternelle humanité dans l'âme — plus subtile et plus compliquée qu'on ne la croit — d'un baron féodal ou d'une reine barbare. « Au milieu du monde qui n'est plus, a-t-il dit lui-même de Walter Scott, son instinct d'artiste l'a averti de placer le monde qui est et qui sera toujours » ; et c'est ce qu'il a fait, avec autant ou plus d'art que le grand romancier. Aussi nous retrouvons-nous dans ses narrations les plus « anglo-saxonnes », dans ses récits les plus « mérovingiens ». Vivants de la vie de leur siècle, sa Frédégonde ou son Thomas Becket vivent de la vie aussi de tous les temps; et, Messieurs, n'est-ce pas comme si je disais que la finesse de sa psychologie égale dans son œuvre l'éclat plus apparent de son coloris ? On y apprend l'histoire; mais on y avance presque du même pas dans la connaissance de l'homme; et, vous ne l'ignorez pas, c'est ici, de tous les caractères qui distinguent les œuvres qu'on appelle « classiques », le plus rare et le plus éminent...

C'est ce qui assure l'immortalité de son nom. Car enfin, la politique peut bien demander à l'histoire des enseignements ou des leçons, et plus souvent des arguments; le moraliste y trouve des exemples; l'artiste y puise des inspirations; et le simple lecteur, les enfants et les femmes, y goûtent un plaisir anologue à celui que leur pro-

curent le drame ou le roman.. Mais, tous ensemble, que nous le sachions ou non, si nous l'aimons, et, de quelque façon qu'elle soit écrite, si nous la lisons, c'est que nous nous y sentons vivre d'une autre vie que la nôtre, moins étroite, qui n'est pas limitée à la durée de notre existence, moins personnelle, plus largement humaine; c'est qu'étant pour nous-mêmes une indéchiffrable énigme, nous sommes avides de révélations qui nous aident à l'épeler; c'est que nous nous doutons que l'histoire du plus lointain passé renferme quelque chose du secret de notre destinée, je veux dire de la destinée de l'espèce. Et, pour en approcher, de ce secret qui nous fuit toujours, mais dont la fuite éternelle fait l'invincible attrait, tous ceux qui ont cru, comme Augustin Thierry, que, si le cœur fait les grands orateurs, — *pectus est quod disertos facit*, — il fait également les grands historiens, nous leur devons un pieux et reconnaissant hommage. Il se pourrait, quand on y pense, qu'un peu de cœur fît aussi les grands, les vrais, les seuls vrais et les seuls grands savants.

VI

DISCOURS

EN

RÉPONSE

AU DISCOURS DE RÉCEPTION

DE

M. HENRY HOUSSAYE

12 décembre 1895

Monsieur,

Vous venez de faire un si bel éloge de votre illustre prédécesseur, un éloge à la fois si juste et si complet, qu'en vérité je ne vois guère ce que j'y pourrais ajouter ; — et même vous m'avez enlevé jusqu'à la ressource de vous contredire.

Ne croyez pas au moins que je m'en plaigne, ni surtout que l'aveu m'en coûte ! Avec vous et comme vous, je suis en effet persuadé que, si notre siècle a connu d'autres grands poètes, — et de plus abondants, ou de plus tumultueux, ou de plus passionnés, — que l'auteur des *Poèmes antiques* et des *Poèmes barbares*, il n'en saurait nommer pas un qui se soit formé de son art une plus noble, je dirais presque une plus religieuse idée, ni dont l'œuvre, dès aujourd'hui, soit marquée plus évidemment au caractère de l'éternité. J'estime également avec vous, et je répète après vous, que, s'il n'a jamais voulu mettre la foule dans la confidence des secrets de son cœur, ni, selon sa forte

expression, lui « prostituer son âme », le dernier reproche que l'on puisse pourtant adresser à l'auteur du *Manchy*, de l'*Illusion suprême*, de *la Fin de l'homme*, de *Caïn*, c'est d'avoir manqué de sympathie pour la souffrance humaine...

Éden, ô le plus cher et le plus doux des songes,
Toi vers qui j'ai poussé d'inutiles sanglots,
Loin de tes murs sacrés éternellement clos,
La malédiction me balaye ; et tu plonges

Comme un soleil perdu dans l'abîme des flots !
Les flancs et les pieds nus, ma mère Héva s'enfonce
Dans l'âpre solitude où se dresse la faim.
Mourante, échevelée, elle succombe enfin,

Et dans un cri d'horreur enfante sur la ronce,
Ta victime, Iaveh ! celui qui fut Caïn !
O nuit ! déchirements enflammés de la nue,
Cèdres déracinés, torrents, souffles hurleurs,

O lamentations de mon père, ô douleurs !
O remords ! vous avez accueilli ma venue,
Et ma mère a brûlé ma lèvre de ses pleurs.
Buvant avec son lait la terreur qui l'enivre,

A son côté gisant livide et sans abri,
La foudre a répondu seule à mon premier cri !
Celui qui m'engendra m'a reproché de vivre,
Celle qui m'a conçu ne m'a jamais souri !...

Non, certainement, il n'a pas été l'impassible

ou l' « Olympien » que l'on a dit, le poète qui a écrit ces vers désespérés ! Il a cru seulement qu'il y avait d'autres souffrances, plus dignes d'être chantées, que celles de nos amours trompées, de nos vanités blessées, ou de nos vulgaires ambitions déçues? Et c'est pourquoi, si les *Méditations*, si les *Nuits*, si les *Contemplations* ont, les unes après les autres, inauguré comme autant d'époques de l'histoire de notre poésie contemporaine, j'affirme comme vous, et avec vous, Monsieur, que les *Poèmes antiques* et les *Poèmes barbares* n'en ont pas ouvert, eux aussi, voilà plus de quarante ans, une moins nouvelle et une moins glorieuse.

C'est même ici que, si je l'osais après vous, je développerais volontiers ce qu'il vous a suffi d'indiquer d'un trait vif et rapide. Encore une fois, je ne saurais ni mieux louer le poète, ni le mieux admirer, pour de meilleures raisons; je ne saurais mieux parler de l'homme, avec plus d'affection ni plus d'émotion. Mais avez-vous bien assez dit toute l'importance de la révolution dont le succès de son œuvre a donné le signal ? Vous nous racontiez tout à l'heure que, dans ces réunions du boulevard des Invalides, où M. Leconte de Lisle aimait à s'entourer des jeunes admirateurs de son talent déjà mûr, on avait encore « le sentiment du respect » ; et n'ajoutiez-vous pas que l'ardeur même d'une conviction un peu farouche n'empê-

chait pas cette impatiente jeunesse « de témoigner quelque déférence aux grands écrivains qui l'avaient précédée ». En êtes-vous bien sûr? ce qui s'appelle sûr? et vos souvenirs sont-ils aussi précis qu'ils sont sincères? « Le sentiment du respect »! hélas! Monsieur, souffrez que je vous dise à ce propos toute ma pensée, nous ne l'éprouvons guère, que pour l'exiger des autres! Nous ne devenons vraiment respectueux qu'en nous sentant devenir nous-mêmes respectables. Et comment, aussi bien, respecterions-nous, en littérature ou en art, ceux dont nous ne nous proposons que de défaire l'œuvre, pour la refaire? Malherbe a-t-il « respecté » Ronsard? Racine a-t-il « respecté » Corneille? Voltaire a-t-il « respecté » Pascal? et lequel de ses prédécesseurs dirons-nous que Victor Hugo ait « respecté »? Jean-Baptiste Rousseau peut-être;... et plus tard, le prophète Isaïe! Quelle que fût en tout cas l'admiration de M. Leconte de Lisle pour les grands poètes qui l'avaient précédé, je me la suis toujours imaginée plus voisine de l'émulation que du respect; et vous me trouverez sans doute bien téméraire! mais vous m'excuserez; et j'aime à croire que M. Leconte de Lisle m'aurait lui-même pardonné si ma témérité n'est après tout qu'une manière de rendre hommage à son originalité.

Il a voulu faire autre chose que les « roman-

tiques »; et là même est sa gloire, comme celle des « romantiques » est d'avoir, en leur temps, voulu faire autre chose que n'avaient fait les « classiques ». Il l'a voulu expressément; il l'a dit en propres termes; et il y a réussi! A cet étalage d'eux-mêmes dont les romantiques avaient tant abusé, — dans leurs *Méditations*, dans leurs *Contemplations*, dans la description enflammée de leurs *Nuits*; — à leur indiscrète manie de faire leur confession, et aussi celle des autres, sans en être priés, les *Poèmes barbares* et les *Poèmes antiques* ont donc prétendu substituer, et ils ont en effet substitué une autre conception de la poésie, moins égoïste, moins personnelle, et non pas tout à fait nouvelle, mais renouvelée d'assez loin, et dérivée d'une source moins accessible à tout le monde, et moins trouble, et plus haute. Pareillement, si les romantiques, en général, — et à l'exception d'un ou deux... mettons trois! — avaient affecté de dédaigner la correction, la pureté, la beauté de la forme, ou si même ils n'avaient pas craint de célébrer le prix de la laideur dans l'art, les *Poèmes antiques* et les *Poèmes barbares* leur sont venus rappeler, à eux et à toute une école issue d'eux, qu'on n'exprime rien d'immortel que par le moyen de la perfection de la forme, et que l'art, dès qu'il ne tend pas à la réalisation de la beauté comme à sa fin suprême,

n'est qu'un « baladinage ». Et puisqu'enfin les romantiques n'avaient accrédité cette rhétorique étrange que pour en tirer le droit de suivre en tout la liberté de leur caprice ou l'irrégularité de leur fantaisie, les *Poèmes Barbares* et les *Poèmes antiques* ont témoigné par leur exemple que la beauté n'était pas une illusion de nos sens, mais de toutes les réalités la plus substantielle, comme étant ici-bas la seule qui nous console du mal inguérissable d'exister et de « l'horreur d'être hommes » :

Elle seule survit, immuable, éternelle !
La mort peut disperser les univers tremblants,
Mais la beauté flamboie et tout renaît en elle,
Et les mondes encor roulent sous ses pieds blancs.

C'est à la belle pièce d'*Hypatie* que j'emprunte ces beaux vers. Mais vous rappelez-vous encore l'hymne triomphal du poète à la *Vénus de Milo ?*

Du bonheur impassible ô symbole adorable,
Calme, comme la mer en sa sérénité,
Nul sanglot n'a brisé ton sein inaltérable,
Jamais les pleurs humains n'ont terni ta beauté !

Et dans vingt autres pièces de M. Leconte de Lisle, ni vous ni moi, Monsieur, ne serions embarrassés de retrouver la même idée. Il n'y en

a pas de moins romantique, s'il n'y en a pas de plus classique, ou de plus grecque ; et c'est justement où j'en voulais venir.

A Dieu ne plaise que je méconnaisse le service que le romantisme a rendu jadis à nos lettres françaises en leur ouvrant du côté du Nord des horizons ignorés ! et, si j'en éprouvais la regrettable tentation, le poète de *l'Épée d'Angantyr* et du *Cœur de Hialmar* m'avertirait de n'y point céder ! Je lui ferais tort d'une moitié de son œuvre. J'oublierais que, si la splendeur des étés des tropiques rayonne, pour ainsi dire, de quelques-uns de ses vers, il a su, dans quelques autres, qui ont le dur et froid éclat de la glace, trouver le secret de condenser toute la tristesse des brumes du pôle. Mais pour admirer les *Nibelungen* ou l'*Edda* scandinave, il n'a pas pensé qu'il fût nécessaire de leur sacrifier l'*Iliade* ou le *Ramayana*. En s'inspirant à des sources nouvelles, il ne s'est pas détourné pour cela des anciennes. Au contraire, il en a résolument appelé de la condamnation que le romantisme avait prononcée contre la tradition gréco-latine. Homère et Hésiode, Pindare, Eschyle et Sophocle, Euripide, Lucrèce, Virgile, Horace, il les a lus et relus ; il les a aimés ; il les a imités ; il les a même traduits. Et je ne répondrais pas qu'il en ait toujours ressaisi le vrai caractère, mais, en les remettant en honneur, il nous a

comme rattachés à nos vraies origines. La chaîne, un moment brisée ou interrompue, s'est renouée. Nous avons vu clair dans notre propre génie. Et nous n'avons pas renoncé aux acquisitions dont le romantisme avait fait pour notre poésie française un durable enrichissement, mais plutôt, c'est depuis lors que nous nous les sommes véritablement appropriées, ou qu'elles sont devenues tout à fait nôtres, en acceptant la discipline et le joug plus étroits de la forme classique. Et, si ce retour à la tradition n'aura peut-être pas moins d'importance un jour que le mouvement violent par lequel, au début de ce siècle, nous nous étions écartés de nos anciens maîtres, le principal mérite en revient à M. Leconte de Lisle.

Dirai-je, Monsieur, qu'à cet égard vous avez continué son œuvre? Oui; si je ne craignais d'effaroucher votre modestie... Mais je puis bien supposer, et j'ai toutes sortes de raisons de croire que cette commune admiration de l'antiquité n'a pas été, entre vous et notre illustre confrère, le moindre lien d'une commune amitié. Vous étiez bien jeune, en 1867, quand vous lui fûtes présenté pour la première fois! Mais vous étiez déjà l'auteur d'une élégante *Histoire d'Apelles!* Mais vous reveniez déjà d'Athènes! Mais vous aviez formé le projet d'écrire votre savante *Histoire d'Alcibiade!* La guerre de 1870 vous arrachait à vos travaux; et,

comme nous tous, pendant une année presque entière, vous cessiez de vous appartenir. Mais à peine les événements vous remettaient-ils en possession de vous-même que vous repreniez l'œuvre un moment suspendue. « La plus riche vie, — a dit Montaigne, — qui ait été vécue entre les vivants et étoffée de plus de riches parties, et désirables, c'est, tout considéré, celle d'Alcibiade. » Du moins n'en voit-on guère dont les contrastes soient mieux faits pour séduire une imagination d'historien : je suis de ceux, vous le savez, qui ne conçoivent pas qu'il y ait d'historien sans un peu d'imagination. Votre livre justifiait l'opinion de Montaigne ; et l'Académie française vous couronnait. Animé par ce premier succès, vous méditiez un sujet plus vaste ; vous rêviez d'écrire l'*Histoire de la Conquête de la Grèce par les Romains ;* vous en amassiez lentement les matériaux ; et, à la vérité, vous ne les mettiez pas, vous ne les avez pas mis encore en œuvre... Tant de choses, dans la vie que nous menons aujourd'hui, nous font, sans le vouloir, infidèles à nos premiers rêves ! Mais vous ne l'étiez pas à votre amour du grec, et je me permets de vous en féliciter.

Je ne me le permettrais pas si vous n'étiez qu'un simple « professeur ». Nous autres professeurs, — j'essaierais en vain de me le dissimuler, — on nous accuse couramment d'avoir inventé l'antiquité...

pour en vivre; et au fait, nous en vivons, d'une manière frugale, il est vrai, mais nous en vivons. Nous sommes donc un peu suspects lorsque nous disons que l'Europe sans les Grecs ne serait pas l'Europe; que, des cinq parties du monde, si la plus petite a tenu dans l'histoire le rôle qu'elle y joue depuis trois mille ans, c'est à eux qu'elle le doit; que, dans les journées immortelles de Salamine et de Marathon, il nous ont sauvés, nous, — et nos descendants, je l'espère, — nos arts, nos sciences, notre civilisation tout entière, de la ruine honteuse dont nous menaçait la barbarie de l'Orient. « Du côté de l'Asie était Vénus, c'est-à-dire les plaisirs, les folles amours et la mollesse; du côté de la Grèce était Junon, c'est-à-dire la gravité avec l'amour conjugal, Mercure avec l'éloquence, Jupiter et la sagesse politique. Du côté de l'Asie était Mars impétueux et brutal, c'est-à-dire la guerre faite avec fureur; du côté de la Grèce était Pallas, c'est-à-dire l'art militaire et la valeur conduite par l'esprit. La Grèce, depuis ce temps-là..., ne pouvait souffrir que l'Asie pensât à la subjuguer, et, en subissant ce joug, elle eût cru assujettir la vertu à la volupté, l'esprit au corps, et le véritable courage à une force insensée qui consistait seulement dans la multitude. » Nous sommes suspects, je le sais bien, quand nous répétons ces paroles, qui ne sont cependant pas d'un « profes-

seur » mais d'un évêque[1]! Et nous le sommes encore quand nous saluons dans les Grecs les ouvriers de la Renaissance; quand nous voyons en eux les maîtres de nos Ronsard, de nos Racine, de nos Fénelon, de nos Chénier; quand nous insinuons enfin que, s'il y a d'honnêtes gens partout, il n'y a pas « d'honnête homme » sans un peu de grec. Nous sommes dans le pays de Molière! et cette opinion a contre elle d'avoir été partagée par Vadius! Mais, au lieu de venir de nous, quand de pareilles affirmations tombent des lèvres d'un grand poète comme M. Leconte de Lisle, ou quand elles viennent de vous, Monsieur, le monde s'avise à ce coup que, pour préférer les dialogues de Platon ou les discours de Démosthène... à d'autres, on n'est point forcément un pédant, et que l'on peut même en être le contraire. Ce que le public ne comprenait pas, que l'on fît du grec pour rien, pour le plaisir, — sans un commandement exprès du roi, — je veux dire sans une espèce d'obligation alimentaire, il commence à l'entendre. Votre exemple lui sert d'une leçon, ou tout au moins d'un avertissement, et en même temps qu'il ne cache pas sa surprise, son étonnement joyeux, de retrouver sous l'helléniste un parfait Parisien, les philologues, les archéologues, les épigraphistes,

1. Bossuet, *Discours sur l'Histoire universelle.*

les numismates vous en sont reconnaissants comme de la plus gracieuse des flatteries.

Avouez, Monsieur, que vous y avez mis quelque coquetterie. J'ai lu de vous un *Mémoire sur un vase antique du musée du Barbakion ;* et j'en sais un autre sur : *le Nombre des citoyens d'Athènes au* v^e^ *siècle avant l'ère chrétienne ;* ce sont là, convenez-en, des sujets bien austères. J'ai souvenance encore d'un article retentissant où vous protestiez, — non sans éloquence ni sans quelque apparence de raison, — contre les libertés un peu vives que se sont permises quelques hommes d'infiniment d'esprit avec les plus poétiques fictions de la mythologie et de l'épopée grecques. Vous ne consentiez point que l'on s'égayât aux dépens du roi Ménélas et, dans l'éloignement du temps, il vous semblait que ses infortunes eussent revêtu quelque chose d'auguste. Mais, Monsieur, et Aristophane? Vous rappellerai-je le mot de ce vieil helléniste qui ne se lassait pas de faire expliquer à ses élèves, — de grands élèves, — *les Nuées* ou *les Grenouilles?* A la vingtième explication, raconte Sainte-Beuve, il en riait comme au premier jour, plus qu'au premier jour; il en trépignait d'aise; et il en rougissait, car il était pudique; et il s'écriait : « Ah! Messieurs, quelles canailles que ces Grecs, mais qu'ils avaient donc de l'esprit! » Oui ! et de cette sorte d'esprit qui consiste à savoir au besoin se

moquer de soi-même ! Mais n'est-ce pas aussi pourquoi nous ne sommes point tenus d'avoir pour leurs dieux plus de vénération ou de piété qu'ils n'en avaient? Si nous voulons un jour nous indigner contre *la Belle Hélène*, je vous propose, Monsieur, d'attendre qu'Aristophane ait corrigé ses *Grenouilles*. Je n'insiste pas, après cela, sur la très ingénieuse, mais un peu paradoxale réhabilitation que vous avez tentée de Byzance! « A voir dans l'hippodrome le peuple abandonné à lui-même, criant, riant, acclamant, murmurant, sans s'inquiéter de la présence de l'Empereur, on croirait un peuple heureux et libre », écriviez-vous un jour à ce propos!

C'est ainsi qu'un amant dont l'ardeur est extrême
Aime jusqu'aux défauts des personnes qu'il aime!

Vous avez aimé la Grèce et l'hellénisme jusque dans leur décadence ; — et moi, j'avais tort, Monsieur, quand je vous accusais tout à l'heure de coquetterie, car j'entrevois maintenant le vrai motif de vos prédilections.

C'est que Byzance nous a conservé « le trésor des lettres grecques » et, — n'est-ce pas vous qui en faites quelque part l'observation ? — « il n'y a pas longtemps encore que l'on attribuait à Anacréon des odes exquises, composées durant les premiers siècles de l'Empire par quelque obscur

poète byzantin ». Vous êtes reconnaissant aux artistes byzantins de nous avoir transmis « les traditions du style idéal et la pratique de l'art ». Vous vous souvenez qu'à Venise, tout le long du Grand Canal, si quelque palais d'un style à la fois plus étrange et plus original attire et enchante nos yeux, il est d'architecture byzantine. Vous ne pouvez pas oublier que les fresques du mont Athos ont inspiré Cimabué. Et les noms des Chrysoloras et des Théodore de Gaza, ceux des Chalcondyle et des Lascaris sont inséparables pour vous de ce grand mouvement d'idées que l'on a si justement nommé du nom de Renaissance. Vous êtes artiste ! et je dois convenir que, si Byzance n'a rien qui puisse fixer la méditation du philosophe, en revanche, pendant plus de mille ans, rien ne lui a manqué de ce qui peut, de ce qui doit intéresser, retenir et charmer une âme d'artiste. Vous l'avez bien prouvé, dans votre vivante étude sur *l'Impératrice Théodora*, cette courtisane couronnée, dont la figure a également séduit l'un de nos plus érudits et de nos plus brillants confrères. Féconde en drames sombres, où la corruption luxueuse et demi-barbare de l'Orient se mêle aux raffinements de la civilisation gréco-latine expirante, l'histoire du Bas-Empire n'est pas moins riche en impressions d'art. Et qui pouvait y être plus sensible que vous, l'historien du peintre Apelles? vous, que les arts de la Grèce avaient déjà conquis

à l'âge où l'on est encore sur les bancs du collège? et vous, qui ne vous délassiez de vos autres travaux qu'en étudiant *l'Antiquité au salon de* 1868?

Je ne saurais omettre, en effet, de rappeler la trace que vous aurez laissée dans l'histoire de la critique d'art. J'avais bien lu vos *Salons*, mais j'ai voulu profiter de l'occasion qui s'offrait à moi de les relire, et, — rassurez-vous, — je n'aurai garde, pour les louer, de les comparer à ceux de Diderot. Ce Diderot, qui passe pour avoir créé la critique d'art en France, l'y a peut-être pervertie! Pour moi, j'aime justement vos *Salons* de ne pas ressembler aux siens. Si je regrette que vous n'ayez pas cru devoir persévérer dans cette voie, c'est pour la même raison. Et, pour la même raison, je me plais à songer qu'un jour ou l'autre nous vous y verrons revenir.

Car je n'ai point, je vous l'avoue, la prétention d'être un grand connaisseur d'art, et, au *Salon de peinture* comme à l'Opéra, je me contente d'aimer ce qui me fait plaisir. Mais c'est un tort! c'est un grand tort! et je m'empresse de confesser qu'il n'y a pas de plus fâcheuse erreur: il n'y en a pas de plus grave, de plus préjudiciable aux intérêts des artistes eux-mêmes et de l'art. Où irions-nous, si nous érigions notre goût personnel en mesure, et surtout en règle de nos jugements? Aimer ce qui nous fait plaisir! Mais, en matière d'art comme de

littérature et comme aussi bien dans la vie, toute une part de notre probité ne consiste qu'à réagir contre nos impressions. Et, si nous n'y réussissons pas, qu'arrive-t-il de nous ? Vous le savez, Monsieur, c'est alors que, comme Diderot, nous mêlons, nous confondons, nous brouillons tout ensemble. Nous louons comme lui les qualités littéraires d'un tableau. Nous admirons d'une statue les intentions morales. On nous entend parler d'un peintre comme nous ferions d'un romancier. Que vous dirai-je de plus? Nous nous engageons sur la pente glissante qui mène à l'admiration de la lithographie sentimentale : *le Départ de l'Émigrant* ou *le Curé conciliateur*, et la pente est de celles que l'on ne remonte point.

C'est que nous manquons ici de guides, et dès qu'il en surgit quelqu'un, il meurt, — comme Eugène Fromentin, — à moins encore qu'à peine nous mettions-nous en chemin pour le suivre il nous abandonne, — comme vous. Non que l'art et la littérature soient étrangers ou excentriques l'un à l'autre; et, pour peu qu'il les prenne assez superficiellement, un homme d'esprit ne tarde pas à découvrir entre eux des rapports qui l'étonnent lui-même. Mais c'est au point précis où ces rapports s'évanouissent que commence la vraie critique d'art. Si donc deux peintres ou deux sculpteurs traitent le même sujet, s'ils nous

montrent la même *Madone* avec le même enfant, ou la même *Jeanne d'Arc*, je voudrais que l'on me dît en quoi ces *Jeanne d'Arc* ou ces *Madones* diffèrent ; et que l'on me l'expliquât par des raisons techniques, par des raisons tirées de l'art ou du métier même du sculpteur ou du peintre. Il doit y avoir de ces raisons. Ou plutôt, il y en a, j'en suis sûr, puisque Eugène Fromentin, dans ses *Maîtres d'autrefois*, nous en a donné quelques-unes ; et tels encore de nos confrères, M. Eugène Guillaume, dans ses savantes leçons du Collège de France, ou M. Jules Breton, dans sa toute récente autobiographie d'*Un Peintre paysan*. D'une manière de dessiner ou de peindre à une autre manière, il y a autant de différence que du style de Corneille à celui de Racine ; et cette différence est « technique » ; et je voudrais qu'on me la fît entendre. « Après cela, dit Benvenuto Cellini dans un passage souvent cité, tu dessineras l'os qu'on appelle *sacrum* : il est très beau ! » Je voudrais savoir ce qu'il y a de si beau dans l'os qu'on appelle sacrum ! Et quand je le saurais, quand nous le saurions, si l'on persistait à faire de la littérature à propos d'une toile ou d'un marbre, on le pourrait, on en ferait ! Mais nous, en attendant, nous aurions appris quelque chose ! Nos opinions ne seraient plus la naïve et mobile expression de notre incompétence ! Il y aurait enfin une critique d'art, et

non plus seulement, à propos d'art, de la critique encore et toujours purement littéraire.

Vous étiez digne, Monsieur, de poursuivre cette entreprise. Vous aviez tout ce qu'elle exigerait, pour être conduite à bonne fin, de connaissances exactes, de sûreté de goût, d'intelligence du métier. Vous nous eussiez donné, sans affectation de pédantisme, cette langue nouvelle, ce vocabulaire encore à naître, dont la vraie critique d'art aurait besoin avant tout. Vous n'auriez certes pas versé dans notre vieux *Dictionnaire* l'argot des ateliers, mais vous l'eussiez comme filtré, traduit en clair, transposé dans la langue de l'usage. Et ce que d'autres ont ainsi fait pour la théologie, pour la philosophie, pour la science, vous l'auriez fait pour l'art, — si vous l'aviez voulu ! Mais d'autres études vous appelaient. Érudit et artiste, l'histoire vous tentait, sinon la politique, l'histoire contemporaine, l'histoire d'hier, celle qui se continue toujours sous nos yeux. Vous n'en disiez rien à personne ; vous dissertiez très congrûment sur la *Loi agraire à Sparte ;* vous nous racontiez le *Premier Siège de Paris*, par Labiénus, en l'an 52 avant l'ère chrétienne; vous discutiez les théories du « naturalisme » et les procédés de « l'impressionnisme » dans l'art. Mais, tandis que l'on vous croyait tout occupé de peinture moderne ou de poliorcétique antique, vous relisiez la *Correspondance* et les

Mémoires de Napoléon ; vous compulsiez les archives du ministère de la Guerre ; vous parcouriez les champs de bataille de la Champagne et de la Belgique ; — et vous écriviez vos belles histoires de 1814 et de 1815.

Nous assistons, depuis quelques années, à un réveil inattendu de la légende napoléonienne ; et si je dis que, de ce réveil, votre 1814 a été le premier signal, je ne pense pas, Monsieur, que la remarque en soit pour vous déplaire. Les *Mémoires* de Marbot, — qui nous ont révélé dans ce colonel de hussards un si remarquable émule de l'auteur des *Trois Mousquetaires*, — n'avaient pas encore commencé de paraître ; et la dernière image que nous eussions de Napoléon, la plus récente, c'était celle que Taine en avait si profondément gravée dans ses *Origines de la France contemporaine*. On s'accorde communément à la trouver aujourd'hui plus vigoureuse que ressemblante. L'image que vous nous avez donnée de cet homme extraordinaire est-elle plus fidèle ? Ce que je crois du moins que l'on peut dire, c'est qu'elle est différente ! Mais elle a surtout quelque chose de plus héroïque ; et, sachant bien que l'adversité sera toujours l'épreuve de la véritable grandeur, vous n'êtes pas allé choisir, pour essayer de ramener à lui nos sympathies hésitantes, le négociateur de Léoben et de Campo-Formio, ni le vainqueur d'Austerlitz et

d'Iéna, ni le triomphateur de Tilsit et d'Erfurt, mais le glorieux vaincu de la campagne de France.

Les meilleurs juges, les plus autorisés, ont rendu pleine justice à la générosité de votre inspiration, à la précision de votre méthode et à la lucidité de votre récit. « Je ne crois pas que nulle part, a écrit un de nos confrères, cette merveilleuse et lamentable campagne de France ait été exposée plus clairement et mieux mise à la portée des lecteurs les moins familiers avec les notions techniques. On voit nettement que dans aucune des phases de son incomparable carrière Napoléon n'a déployé plus de ressources de génie que dans cette lutte désespérée. Jamais soleil couchant n'a jeté plus de feux. Aucun spectacle n'est plus saisissant que celui de cet homme seul, n'ayant pour se défendre qu'une armée déjà décimée et des conscrits recrutés d'hier, qui fait tête aux légions de l'Europe entière et à tous leurs souverains accourus pour se repaître de ses dépouilles. Rien de plus dramatique que de le voir enfermé dans le cercle de fer qu'il brise à plusieurs reprises par un coup de force et d'éclat, mais qui se reforme impitoyablement et le serre de plus près d'heure en heure, jusqu'à ce que l'hallali final de cette chasse humaine sonne sous les murs mêmes de la capitale[1]. »

1. Duc de Broglie (*Correspondant* du 25 juillet 1893).

Et, pour obtenir cet effet d'émotion, comment vous y êtes-vous pris? Vous avez laissé parler les faits. Ce que tant de vos prédécesseurs avaient cru devoir arranger ou dramatiser, vous avez compris, Monsieur, qu'il suffisait de l'exposer nûment. Vous avez, jour par jour, — et presque heure par heure, — avec une abondance, et en même temps une exactitude dont je ne connais que bien peu d'exemples, reconstitué toute une année d'histoire. C'est pourquoi, s'il n'y a rien de plus « dramatique », il n'y a rien aussi de plus simple, de plus uni, de plus savant d'ailleurs en sa simplicité que votre *1814*. Et il n'y a rien de plus vivant, parce que tant de menus faits, sous le nombre et le poids desquels un moins habile eût sans doute plié, ne vous ont servi qu'à nous montrer l'âme même de la France engagée dans cette lutte suprême et qu'à mêler ainsi, dans le cours entraînant de votre narration, au désespoir d'un seul homme, les angoisses de toute une grande nation.

C'est ce qui m'empêche, Monsieur, d'opposer à mon tour mon Napoléon au vôtre, ou plutôt, et plus modestement, si je ne saurais partager tout ce que Napoléon excite en vous d'admiration, c'est ce qui m'empêche de le dire trop haut. Je songe au mot du moraliste : « Orgueil, contrepesant de toutes les misères! » et quand j'évoque

après vous tant de noms éclatants de victoires, vous ne pensez pas que j'ose disputer ma reconnaissance à l'homme qui les a pour jamais inscrits dans les annales de la patrie. Si grande que fût notre ancienne France entre les nations, Napoléon l'a faite plus grande encore. Vous ne croirez pas davantage que, si je me renferme dans nos propres frontières, j'admire médiocrement cette organisation intérieure dont il a jeté, voilà tantôt cent ans ou consolidé, de sa main toute-puissante, l'une après l'autre, toutes les bases. Mais, parmi tant de splendeurs, si je ne puis fermer l'oreille à tant de plaintes ou de malédictions dont les mères, dont les peuples, dont quelques-uns de ses serviteurs ont chargé sa mémoire, ne le comprendrez-vous pas ? J'entends la voix de Chateaubriand, et celle de Mme Staël ! J'entends la voix du plus généreux de nos poètes, — c'est Lamartine, à qui vous ne refuserez pas ce titre ! — je l'entends nous rappeler ce temps « où il n'y avait pas une idée en Europe qui ne fût foulée sous le talon, pas une bouche qui fût bâillonnée par la main de plomb d'un seul homme[1] » ; j'entends Augustin Thierry professer « de toute la conviction de son âme son aversion du régime militaire[2] » ; j'entends Auguste Comte « flétrir de toute son

1. Lamartine, *Des destinées de la poésie.*
2. Augustin Thierry, *Dix ans d'études historiques.*

énergie l'usage profondément pernicieux que fit de sa toute-puissance l'homme investi par la fortune d'un pouvoir matériel et d'une confiance morale qu'aucun autre législateur moderne n'a réunis au même degré[1] ». Et je veux bien qu'ils exagèrent ! Poètes et philosophes, ils parlent de Napoléon comme ils feraient de l'un d'eux, en politiques autant qu'en historiens. Ce qui n'empêche que, s'il fallait opter, c'est avec eux, c'est à leur suite que je me rangerais, — non sans quelque tristesse, et peut-être quelques remords, — mais avec la conscience de défendre contre les retours de popularité d'une grande mémoire les deux libertés qui nous importent d'abord à nous qui écrivons, et qui contiennent peut-être toutes les autres : celle de penser comme nous voulons et celle de parler comme nous pensons : *sentire quæ velis et dicere quæ sentias.*

Vous m'avez épargné la difficulté de ce choix, et je vous en remercie. Vous avez bien pu, dans votre *1814* et dans la première partie de votre *1815*, vous faire quelque illusion, à mon avis du moins, sur la profondeur et l'universalité des sentiments que l'abdication de l'Empereur et son retour de l'île d'Elbe avaient remués dans l'âme populaire. Mais votre instinct patriotique, supé-

1. Auguste Comte, *Cours de philosophie positive.*

rieur à toutes les discussions, ne vous a pas trompé. Car c'est alors, oui, c'est alors, en cette année 1814, que s'est comme achevée l'union de la France avec l'Empereur; et ce que tant de prospérités n'avaient pu faire, c'est le malheur qui l'a consommé. De l'homme d'Arcole et de Rivoli, vous l'avez bien vu, Monsieur, c'est Montmirail et Champaubert qui ont fait l'homme de la France. En ces jours d'épreuve, si rien d'humain « n'avait battu jusqu'alors sous son épaisse armure », il s'est senti lié, par des fibres plus intimes, plus résistantes qu'il ne le savait lui-même, à son peuple fidèle; et ce peuple a compris qu'il n'y allait plus, dans cette héroïque agonie, de la fortune ou des ambitions d'un seul homme, mais des destinées et de l'existence de la patrie commune.

Ce que vous avez si bien montré dans votre *1814*, réussirez-vous à nous le montrer également dans la seconde partie de votre *1815?* et quand il vous faudra juger la désastreuse aventure des Cent Jours, comment la jugerez-vous? C'est ce que je ne veux pas examiner, mais vous pourrez toujours dire que, si Napoléon n'était que le vainqueur d'Austerlitz et d'Iéna, il n'y aurait pas de « légende napoléonienne », et qu'en réalité c'est Waterloo qui l'a comme sacré pour nous. Sa légende est née du sein de la défaite, comme

presque toutes nos légendes nationales, qu'il semble que l'on ait inventées, ou qui se soient formées d'elles-mêmes, pour protester au nom de l'idée vaincue contre la basse religion du succès. Et c'est pourquoi, Monsieur, si je ne puis former de vœux qu'il apparaisse un nouveau Napoléon parmi nous, si j'en forme même de contraires, je n'ai cependant pas peur de voir se propager la légende. Le premier devoir de la solidarité nationale est de nous ranger, dans la détresse, autour de ceux dont la gloire, en des temps plus heureux, a rejailli sur nous; et, regardons-y bien, n'est-ce pas là tout ce que nous verrons dans cette évocation ou plutôt cette multiplication de l'épopée napoléonienne par le livre, le journal et l'image?

J'aurais terminé, Monsieur, si je n'avais négligé jusqu'ici toute une partie de votre œuvre, qui n'est peut-être pas celle où vous attachez vous-même le plus de prix, mais dont j'ai quelques motifs de faire une estime particulière. Au milieu de tant de travaux, — si divers, et si sévères, — que vous meniez de front avec une élégante aisance, vous ne vous désintéressiez de rien de contemporain, et, collaborateur assidu du *Journal des Débats*, vous trouviez, entre une lecture de Thucydide et une séance aux archives de la guerre, le temps de feuilleter tout ce qui se publiait de romans, de

voir tout ce qui se jouait de drames, de lire tout ce qui se rimait de vers. Vous ne vous contentiez pas de le voir ou de l'entendre; vous en disiez votre sentiment, avec votre franchise, avec votre vivacité de plume, avec votre courage habituels. Ni les grands mots ne vous en imposaient, ni les clameurs des coteries ne vous intimidaient, ni le tapage croissant de « la réclame » ne vous décourageait. Vous aviez la conscience de combattre le bon combat, et vous ne doutiez pas que la victoire ne dût finir par vous demeurer. Je dirai qu'en effet c'est ce qui est arrivé si, dans le même temps, non loin de vous, je n'avais un peu livré la même bataille, et qu'ainsi je n'eusse l'air, en vous complimentant, de me complaire moi-même dans mes propres souvenirs.

Ne le disons donc pas; — mais, sans nous flatter d'y avoir aucunement contribué, ne pouvons-nous du moins constater, au nom d'un intérêt d'art qui nous dépasse l'un et l'autre, que, presque tout ce que nous demandions, nous l'avons obtenu? L'imitation de la nature, qui est le commencement de l'art, n'en saurait être ni l'objet ni surtout le terme. Convaincus de la vérité de ce principe, nous demandions que l'artiste, s'il devait se résigner à n'être désormais que le miroir de la réalité, la reflétât

du moins tout entière, et que l'on retrouvât, dans l'image qu'il en donnerait, quelque chose de la variété, de la diversité, de la complexité de la nature. Faisant un pas de plus, nous demandions qu'il ne s'arrêtât pas à la superficie des choses, mais qu'il essayât d'en saisir et d'en exprimer le sens intérieur, la signification ultérieure et cachée. Nous demandions encore qu'il ne se fît pas un jeu cruel des misères de l'humanité, mais qu'il mît un peu de son cœur dans son œuvre, et qu'il comprît, qu'il sentît, qu'il aimât « la majesté des souffrances humaines ». Et nous demandions enfin, nous lui demandions de se souvenir que ce n'est pas l'homme qui a été inventé pour l'art, mais l'art qui a été créé pour l'homme, et par l'homme, pour nous être une consolation de la vulgarité de l'existence, une invitation quotidienne à nous élever au-dessus de nous-mêmes, et quelque explication du mystère de notre destinée. C'est le changement que nous avons vu, Monsieur, s'accomplir depuis quinze ans, et nous avons au moins le droit de nous en réjouir ensemble?

Aussi bien,

Est-ce un droit qu'à la porte on *acquiert* en entrant;

et ces idées, vous ne l'ignorez pas, forment la substance de tout ce que l'on s'honore ici de con-

server sous le nom de tradition. « Ce qu'en tout temps il y a de plus vivant dans le présent, aimait à dire un de nos confrères, c'est peut-être le passé » ; et il entendait par là que, sous la fluidité continuelle des apparences, il y a pourtant quelque chose qui dure et qui demeure. Nos morts ne retournent pas tout entiers au néant ; et nous ne vivons généralement que de l'héritage qu'ils nous ont transmis. N'est-ce pas ce que nous croyons, ce que nous avons toujours cru, vous et moi, comme lui ? Si je cherche la raison de cette vivacité que vous avez quelquefois portée dans la critique des œuvres contemporaines, n'est-ce pas là que je la trouverai ? comme aussi la raison de la fidélité que, sans en être moins parisien, vous garderez toujours à l'hellénisme et à la Grèce ? Vous ne voulez pas que la religion de la beauté soit donnée en proie à de nouveaux barbares. Et, puisque là encore est la raison de l'admiration, de l'affection que vous éprouviez pour votre illustre prédécesseur, je ne sais si c'est l'une des raisons du choix que l'Académie a fait de vous pour lui succéder, mais elle n'en pouvait faire un qui fût, je l'ose dire, plus agréable à une grande ombre ; et je souhaiterais, Monsieur, que vous eussiez retrouvé quelque chose de cette intention dans ce compliment de cordiale bienvenue.

VII

DISCOURS

POUR

LA DISTRIBUTION DES PRIX

DU COLLÈGE STANISLAS

31 juillet 1896

Mes chers amis,

Vous me permettrez, avant tout, de remercier en mon nom personnel, sans aucune affectation de fausse modestie, l'éloquent orateur que nous venons d'entendre. S'il y a en effet des compliments que l'usage exige que l'on repousse, ou que l'on feigne au moins de repousser, il y en a d'autres, tout au contraire, que l'on serait non seulement incivil, mais ingrat, maladroit, coupable même de ne pas accepter; et, notamment, ce sont ceux qui nous louent, nous autres professeurs, de nous être toujours efforcés d'unir, dans notre enseignement, aux leçons qui font les esprits cultivés, celles qui font les volontés droites. *Éducation* et *Instruction*, ah! gardons-nous de séparer ces deux mots l'un de l'autre! N'isolons jamais ces deux choses! Ne nous lassons pas de le redire : que la pénétration, que l'étendue, que la force, que l'agilité de l'intelligence ne tirent leur vrai prix que de l'emploi qu'on en fait; et cet emploi, répétons-le, ce n'est

pas à la science, ni à quelque puissance que ce soit, mais à la morale seule qu'il appartient de le reconnaître, de le régler et de le diriger. Je suis heureux qu'on vous l'ait rappelé tout à l'heure avec tant d'éloquence ; et, en vous le rappelant, puisque l'auteur de ce beau discours a bien voulu s'y souvenir de moi, j'en suis très fier ; je le lui dis ; et je vous l'avoue, — sans embarras. Il a failli me faire croire un moment que ce n'était pas lui, ni M. François, mais moi, qui avais remporté hier, au Concours général, le prix d'honneur de philosophie !

Mais cette probité de l'intelligence, dont il a si bien parlé, comment pourrons-nous l'assurer ? par quels moyens ? à quelles conditions ? Mes chers amis, je ne vous le dirai pas. Non, je ne vous le dirai pas ! premièrement, parce qu'il s'agit ici de l'un des problèmes les plus obscurs de l'heure présente ; et puis, et surtout, parce que je n'ignore pas que le plus impérieux de mes devoirs est aujourd'hui d'être court. Quoique vous ayez eu déjà, cette année, beaucoup de vacances, vous êtes impatients, je le sais, d'en avoir d'autres, de plus longues encore ; et à Dieu ne plaise que j'aie la cruauté d'en retarder le moment ! Mais parmi les moyens qu'il y a d'entretenir la probité de l'intelligence, de la fortifier, de s'en faire une vertu d'habitude, si j'estime qu'il y en ait un de plus efficace

que les autres, n'est-ce pas mon devoir aussi de vous le signaler? C'est ce qu'il faut au moins que j'essaie de faire, et je ne vous demande pour cela qu'un quart d'heure d'attention.

Car il n'est ni mien, ni nouveau, mon moyen! et, si je l'ose dire, il s'en vante, puisqu'il ne consiste en deux mots que dans le respect de la tradition. Vous êtes-vous quelquefois interrogés sur le pouvoir de la tradition? et vous êtes-vous quelquefois demandé pourquoi nous vous en recommandions le respect? Vous avez peut-être cru que nous n'en savions rien nous-mêmes; et je connais dans Paris plus d'un « grenier », je veux dire plus d'un cénacle, où l'on se l'imagine. Défendez-vous de cette illusion. Nous savons, quand nous vous enseignons le respect de la tradition, que, par exemple, il n'y a pas de poète, de grand poète, — il n'y en a jamais eu, depuis Homère jusqu'à Victor Hugo, — qui n'ait tenu ses regards obstinément tournés vers le passé, comme si le respect de la tradition était la source intarissable de toute poésie; et n'est-ce pas déjà là quelque chose? Nous savons également que nul de nous n'atteint lui-même la perfection de ce qu'il invente. *Nihil est simul et inventum et perfectum*[1], Ce qu'un illustre moderne a traduit de la manière

1 Cicéron.

suivante : « Ni la nature, ni Dieu même ne font tout d'un coup tous leurs grands ouvrages ; on crayonne avant que de peindre ; on dessine avant que de bâtir[1]. » Et nous savons encore que le respect de la tradition, fondement et lien de cette solidarité qui rattache l'homme à l'homme dans l'infini des temps, ne forme ainsi de toute l'humanité, de ceux qui vivent et de ceux qui ne sont plus, qu'une seule et même famille. Otez la tradition ! « Ceux qui sont morts sont morts. » Mais posez la tradition ! Ils revivent ; leur poussière de nouveau s'anime ; ils nous rappellent que nous ne sommes pas nés uniquement pour nous ! Ils nous rappellent aussi que, tous tant que nous sommes, quand nous les aurons rejoints, c'est alors seulement que l'on saura ceux d'entre nous qui ont vraiment vécu.

Ce sont là des services ! et en voici d'autres encore. Le respect de la tradition, mes enfants, c'est la condition même de la vraie *liberté de l'esprit*. Car enfin qu'est-ce qu'un esprit libre ? Serait-ce, par hasard, — comme on l'a dit au siècle dernier de la célèbre Mme Geoffrin, — un esprit « qui respecterait dans son ignorance le principe actif et fécond de son originalité[2] » ? C'est quelquefois ainsi qu'on l'entend de nos jours.

1. Bossuet.
2. Garat, *Mémoires sur M. Suard*, I, 303.

Et, au fait, voulez-vous découvrir la Méditerranée? Il sera bon, évidemment, de commencer par en ignorer l'existence. Mais, à vrai dire, un esprit libre, c'est un esprit qui, s'il n'est pas esclave des « préjugés » du passé, ne l'est pas davantage des « nouveautés » de son temps, parce qu'il se doute bien qu'elles deviendront un jour des vieilleries ; — c'est un esprit qui ne croit pas que la vérité l'ait attendu lui-même pour se communiquer au monde ; — c'est un esprit qui sait combien il y a peu de chose en lui qui lui appartienne, qui n'y soit l'héritage de sa race, la continuation de l'histoire, et le legs de ses pères : — c'est un esprit enfin qui s'est formé dans le commerce et dans la fréquentation des autres, ouvert à toutes les idées, assoupli par l'exercice, élargi par la comparaison, enrichi par l'expérience ; et qu'est-ce que la tradition, sinon le trésor héréditaire de l'expérience de l'humanité? Les connaissances qu'une vie tout entière, que plusieurs vies de labeur et d'application ne suffiraient pas à nous permettre d'acquérir, la tradition les met presque d'un seul coup à notre disposition, pour y puiser selon nos besoins ; et voilà pourquoi, mes amis, si la liberté de l'esprit se mesure à l'étendue de l'expérience et à sa diversité, l'une au moins des conditions nécessaires s'en trouve dans le respect de la tradition.

Il fait également l'une des conditions du *désin-*

téressement intellectuel ; puisque, hélas! il n'y a rien qui nous soit plus difficile au monde, vous l'éprouverez à votre tour, que de nous détacher de nous-mêmes, et je ne dis pas d'agir, mais de penser ou de rêver seulement, en dehors de toute préoccupation d'intérêt ou d'utilité. C'est justement à quoi nous aide le respect de la tradition! C'est lui qui nous enlève à ce genre de préoccupations égoïstes ; et, grâce à lui, voici que nous ne redoutons plus les conséquences de nos jugements. Nous ne trouvons plus en nous de raisons qui s'opposent à l'évidence de la vérité ni qui lui disputent l'autorité de son empire. Nous nous habituons à voir les choses en elles-mêmes, telles qu'elles sont ; et nous ne leur devenons pas étrangers ou indifférents pour cela, mais nous leur devenons en quelque sorte supérieurs. Si nous lisons par exemple *l'Iliade* ou *l'Odyssée*, nous ne mêlons dans notre lecture aucune de ces arrière-pensées, aucun de ces partis pris qui nous empêchent trop souvent de rendre justice à nos contemporains. Nous ne craignons pas, si nous nous rangeons du côté de César, que les Pompéiens nous accusent de trahir la cause de la république. Et, si nous mettons la morale de Marc-Aurèle au-dessus de celle d'Épicure, nous sentons bien que ce ne sont pas nos préférences personnelles qui ont décidé de notre choix, ni notre intérêt, ou nos préventions,

mais la seule force de la vérité. C'est ainsi que, dans le commerce de la tradition, nous faisons l'apprentissage du désintéressement de l'esprit. Nous nous y dépouillons et, comme on dit, nous nous y déprenons de nous-mêmes. A la lumière du passé, moins crue, plus douce, et surtout moins changeante, plus égale, nous apprenons à distinguer en nous ce qu'il y a d'égoïste et de personnel, pour n'en retenir que ce que nous y trouvons d'éternellement humain. C'est ce qu'on appelle « faire ses humanités ». La conversation des « plus honnêtes gens des siècles passés », — vous reconnaissez l'expression de Descartes, — nous restitue nous-mêmes à nous-mêmes, entendez à ce qu'il y a de plus noble dans notre nature ; et, en nous faisant concitoyens de tout homme qui pense, la tradition triomphe en nous de ce que le temps et les circonstances mêlent toujours à nos propres idées d'accidentel, de relatif et de périssable.

Il s'ensuit de là que, bien loin d'être hostile ou contraire au *Progrès*, le respect de la tradition en devient la condition même. « La science n'avance, a dit un illustre savant, que par absorption des vérités anciennes dans une forme scientifique nouvelle[1] » ; et j'arrange un peu sa pensée, mais je

1. Claude Bernard, *Introduction à la médecine expérimentale*, p. 72.

ne crois pas que l'on puisse mieux dire. On ne saurait concevoir de progrès sans une tradition qui lui serve de point de départ ou de base, de raison d'être ou de matière, et, s'il est vrai que rien ne se perde, ce qui est encore presque plus vrai, c'est que rien ne se crée, mais tout se développe. Représentez-vous là-dessus qu'au lieu de profiter d'âge en âge de l'expérience entière de l'humanité chaque génération des hommes ne voulût rien devoir qu'à elle-même. Entrant ainsi toute neuve dans le monde, elle en sortirait comme elle y serait entrée ! La connaissance de la tradition, qui seule nous permet d'éviter les erreurs où nos prédécesseurs sont autrefois tombés, nous permet seule aussi de continuer utilement leur tâche en reprenant les questions au point précis où leurs efforts les ont avant nous amenées. Mais, si l'observation est vraie, même en physique, combien ne l'est-elle pas davantage dans l'histoire de la littérature ou de l'art ! Le respect de la tradition, condition du progrès jusque dans la science expérimentale, est le principe même de l'originalité dans la littérature ou dans l'art. C'est la grande loi de la solidarité des contraires : *Labor voluptasque, dissimillima natura, societate quadam inter se naturali sunt juncta*[1]. Ce que l'historien disait

1. Tite-Live.

ainsi du plaisir et de la peine, il faut le dire du progrès et de la tradition. Ils ne se conditionnent pas seulement l'un l'autre ; ils se définissent l'un par l'autre ; et l'histoire le prouve sans doute assez, qui nous montre à toute époque, dans l'abandon de la tradition, le commencement de toutes les décadences.

Mais d'où vient donc, en ce cas, me demanderez-vous alors, d'où vient l'espèce de mépris que les « hommes de progrès », — ce sont eux qui s'attribuent le monopole de ce nom, — affectent de nos jours pour la tradition? Je vous le dirai très brièvement. C'est qu'ils ne savent pas ce que c'est que la tradition. Savent-ils seulement ce que c'est que ce progrès dont ils parlent ? et n'en prennent-ils pas la contrefaçon ou la caricature pour la réalité? Je suis parfois tenté de le croire. Mais, assurément, ils ne savent pas ce que c'est que la tradition. Donnez-vous, en effet, mes amis, la peine d'y songer ; et, pour un grand poète ou un grand savant dont nous avons retenu le nom, qui sont entrés dans la tradition, et qui la constituent, donnez-vous la peine de compter tous ceux de leurs contemporains qui sont retombés dans l'oubli. La chaîne d'or de la tradition n'a jamais été formée que d'un petit nombre d'anneaux. La tradition, vous le savez, c'est Homère, ce n'est pas, ce n'a jamais été Zoïle ; la tradition, c'est Virgile,

ce n'est pas Bavius ni Mœvius ; la tradition, c'est Racine, ce n'est ni Benserade, ni Quinault, ni Pradon ; et, si vous l'aimez mieux, la tradition, c'est la *sélection*, ce n'est pas la *superstition*...

Que de choses encore n'aurais-je pas à vous dire sur ce sujet de la tradition, si je ne sentais ce discours s'allonger insensiblement, et que je ne vous eusse promis d'être bref ! Gardienne et inspiratrice de l'art et de la poésie, dont on pourrait montrer que les nouveautés mêmes ne durent qu'autant que la tradition se les approprie, se les incorpore, et les change pour ainsi dire en elle, ses adversaires ont-ils quelquefois réfléchi qu'elle était aussi le support, la substance, et comme le fort inexpugnable de l'idée de patrie ? Qu'est-ce en effet qu'une patrie ? Ni l'unité du territoire, ni la communauté des intérêts, ni la société de la langue ne suffisent à la définir, bien moins encore à la fonder ; et, quand on interroge l'histoire, une patrie c'est, avant tout, l'ensemble des traditions que nous avons reçues de nos pères pour les transmettre à nos descendants. Dans le désastre de la tradition, — si jamais elle devait succomber sous les attaques de ses ennemis, — ce ne sont donc pas seulement l'art ou la littérature, c'est la patrie qui sombrerait. Ce serait aussi la morale, si la morale ne « change » point, quoiqu'on en ait pu dire, et si les vérités fondamentales en ont

toujours été placées sous la sauvegarde de la tradition. *Quod ubique, quod semper, quod ab omnibus*[1]. Elle ne varie ni avec les lieux, ni avec les temps, ni avec les hommes ; et, si la clarté s'en obscurcit parfois, tous ses progrès, dès qu'on les examine, n'ont jamais consisté qu'à tirer de ses principes les applications qui s'y trouvaient mystérieusement déposées et contenues, — comme l'effet dans sa cause ; comme le fruit dans son germe ; comme l'homme dans l'enfant ; et comme l'avenir enfin de notre espèce dans le respect de ses traditions.

C'est ce respect, mes amis, qui a fait dans le passé, qui fait encore aujourd'hui l'illustration et la force de cette maison. Vous le démontriez, pas plus tard qu'hier, au Concours général, et cela même est pour vous une tradition. Quoique l'on n'éprouve point ici la peur de ne point paraître assez modernes, vous ne remportiez pas moins de succès en physique ou en chimie qu'en littérature et en philosophie. Pour ne pas faire de la science la maîtresse de la vie, vous ne montriez pas moins d'empressement et d'aptitude à l'acquérir. Et c'est pourquoi, si jamais la tradition était bannie de nos collèges et de nos programmes, c'est ici, j'en suis bien sûr, qu'elle se retrouverait. C'est ici, à cette

1. Saint Vincent de Lérins.

même place où je parle, qu'un autre orateur en revendiquerait les droits. Et, naturellement, si je l'entendais alors, je l'approuverais. Car la tradition a bien pu jadis être oppressive; — je le crois du moins, je consens à le croire; — mais nous vivons aujourd'hui dans un temps où l'on ne saurait, pour une infinité de raisons, trop courageusement la défendre et la soutenir. Et, puisqu'à la fin d'un discours il est sans doute permis d'élever un peu la voix, j'ose dire qu'il y va non seulement des « Grecs et des Romains », mais de nos arts aussi, de notre civilisation nationale, et de la fortune même de la France.

VIII

DISCOURS

POUR

LE CINQUANTENAIRE DES FUNÉRAILLES

DE

CHATEAUBRIAND

7 août 1898

Messieurs, — et aussi Mesdames, car enfin, dans cette journée consacrée tout entière à Chateaubriand ne nous adresserons-nous pas un peu aux femmes, s'il les a beaucoup aimées, et que, peut-être, il leur ait dû, avec certaines qualités de race, ce que son christianisme a dans la forme ou dans le tour, dans la nuance, qui le distingue du christianisme identique sans doute au fond, mais plus austère pourtant, de Pascal ou de Bossuet, — Messieurs donc et Mesdames, j'éprouverais quelque inquiétude, et je me sentirais intérieurement troublé, d'ajouter un discours encore à tant d'éloquents discours que vous avez entendus[1] si, d'abord, votre

1. Je faisais allusion par ces mots au vigoureux sermon du P. Ollivier, sur *Chateaubriand chrétien et patriote*, prononcé le matin même dans la cathédrale ; à l'éloquent discours de M. E.-M. de Vogüé, parlant sur la tombe de Chateaubriand, au nom de l'Académie française ; et à la spirituelle allocution de M. A. de la Borderie, parlant à la fois au nom de la *Société des Bibliophiles*, dont il est le président, et de la Bretagne entière, dont il s'est fait l'érudit, l'exact, l'éloquent historien. Les deux volumes

affluence ne me rassurait ; et puis, si je n'avais mon excuse toute prête, ou ma justification, dans le lieu où je parle de Chateaubriand, dans la complexité de son génie, et dans les circonstances qui m'ont permis d'accepter d'en parler. Les circonstances, — si jamais, et je crois que je vous le montrerai, son œuvre n'a été, je ne dis pas plus « vivante » seulement, mais plus « actuelle » que de nos jours, et depuis une quinzaine d'années ; — son génie, si nous pouvons être sûr que nos éloges ne l'accableront point ; — et le lieu enfin où je parle, à deux pas de son berceau et à quatre pas de sa tombe.

*
* *

Il est vrai que, comme je devais m'y attendre, toutes les raisons, ou presque toutes que vous pouvez avoir d'être fiers de Chateaubriand, ici, à Saint-Malo, et dans votre Bretagne entière, on vous les a données. M. de la Borderie, le patient, le savant, l'exact historien de votre grande province vous les rappelait encore il n'y a qu'un instant. Qu'y pourrais-je bien ajouter ? Et, — avec une autorité d'expérience que je n'ai pas, n'étant pas

actuellement parus de son *Histoire de Bretagne*, que nous avons en leur temps signalés à nos lecteurs, annoncent, ou plutôt sont déjà l'un des plus solides monuments que l'érudition contemporaine et locale ait élevés à la gloire d'une grande province.

Breton moi-même, — quand on vous a dit que Chateaubriand avait fait passer dans son œuvre tout ce que la terre de Bretagne, ses grèves et ses landes ont de charme doux, mélancolique et prenant, que reste-t-il encore à dire, ou à faire ? Il reste, si je puis, à préciser ce que M. de la Borderie, et avant lui M. de Vogüé, et ce matin le P. Ollivier n'ont voulu qu'indiquer d'un trait ; il reste à parler en critique ou en historien de la littérature ; et, par exemple, il reste à montrer ce qu'il y a eu d'original, de hardi, d'absolument neuf en son temps, à faire entrer, comme Chateaubriand, toute une grande province, avec sa physionomie particulière et locale, dans le domaine déjà si riche alors de la littérature française.

Essayons de nous en rendre compte. Lorsqu'il y a de cela quelque cent cinquante ou deux cents ans, un Lesage, l'auteur de *Gil Blas*, qui était de Sarzeau, ou un Duclos, l'auteur des *Considérations*, qui était de Dinan, débarquaient à Paris par le coche, quel était en effet leur premier soin, et le plus pressant ? sinon de dépouiller en quelque sorte leur province ; de prendre, autant qu'ils le pouvaient, l'air de la grande ville, le ton du beau monde, ses ridicules au besoin ; et d'étonner finalement par l'excès de leur « parisianisme » les Parisiens de Paris eux-mêmes. Rougissaient-ils donc de leur origine? ou pensaient-ils que ce fût

une infériorité que de n'être pas né sous les piliers des Halles? Je ne le crois pas; mais, en ce temps-là, la mode était de ressembler à tout le monde. Corneille était Normand et Racine était Champenois: nous en douterions-nous, si nous ne le savions? et que trouvez-vous de si « champenois », dans *Andromaque*, ou de « si normand » dans *Polyeucte?* C'est différent, quand on est prévenu. Quand on sait que Bossuet était de Dijon, on discerne aisément des traits de ressemblance, des rapports intimes, des analogies profondes entre le caractère de son éloquence, et « les airs, les eaux, et les lieux » de Bourgogne. On a peut-être plus de peine à reconnaître un Gascon dans l'auteur du *Télémaque*, mais, dès qu'on est averti qu'il était de Sarlat, on cherche « le cadet », et on finit par le découvrir. Mais, encore une fois, il faut être averti! Et, généralement, ce que chacun de ces grands écrivains a de particulier, de personnel, d'unique en son genre, n'est rien de « local », de provincial, de caractérisé géographiquement. Chateaubriand, tout au contraire! Il est Breton, d'abord, et entièrement Breton. Et je veux bien qu'en le disant nous songions comme involontairement aux *Mémoires d'Outre-tombe*. Mais, voyez pourtant, qu'apercevez-vous de « suisse » ou de « genevois » dans les *Confessions* de Rousseau? Et, s'il y a certainement de jolies descriptions du

Valais dans l'*Héloïse*, ce n'est pas dans les descriptions ou dans les souvenirs d'enfance de Chateaubriand que je reconnais sa Bretagne, mais plutôt dans la poésie pénétrante et subtile dont toute son œuvre est imprégnée, mais dans le « vague » de cette poésie même, et quand je remonte jusqu'à l'origine d'où elle est dérivée.

Un Allemand, — illustre d'ailleurs, et justement illustre, — a quelque part écrit « qu'il n'avait été donné qu'aux Grecs et aux Germains de s'abreuver aux sources jaillissantes des vers et à la coupe d'or des Muses ». Je ne dirai de mal aujourd'hui ni des Germains, ni des Grecs ; et je ne parlerai pas des Italiens, si ce n'est pour faire observer en passant que Pétrarque et Dante sont peut-être d'assez grands poètes, et de taille ou d'envergure à ne redouter aucune comparaison : l'épopée grecque elle-même a-t-elle rien qui soit au-dessus de *la Divine Comédie?* Quand il laissait échapper cette boutade, le savant Mommsen, — car c'était lui, — oubliait en tout cas la poésie celtique ; et nous, alors, il y a trente ans, ignorance ou modestie, nous n'en osions pas revendiquer les titres. Mais un autre Allemand, plus illustre encore, puisque c'est Richard Wagner, nous en a rendu le courage ; et, s'il y a d'autres sources de poésie, le monde entier convient présentement qu'il n'y en a ni de plus abondante, ni de plus originale que celle où

l'Allemagne, lassée de ses *Nibelungen* a elle-même puisé *Tristan* et *Parsifal*. C'est qu'il n'y en a pas dont la mélancolie douloureuse et passionnée, dont le caractère voluptueux et tragique, dont la tristesse enivrante réponde mieux à ce qu'il y a de plus profond dans les aspirations de l'âme contemporaine[1]. Et, Messieurs, n'est-ce pas ce que voulait dire Théophile Gautier quand il louait Chateaubriand d'avoir « inventé la mélancolie et la passion moderne »? Non, Chateaubriand n'avait

1. Je ne crois pas que personne ait mieux caractérisé que Renan, dans des pages célèbres, ce qui fait le charme de cette poésie « celtique ». On me permettra donc d'en détacher quelques lignes dont la vérité d'application à la personne même de Chateaubriand est saisissante : « Comparée, dit-il, à l'imagination classique, l'imagination celtique est vraiment l'infini comparé au fini. Dans le beau *Mabinogi* du *Songe de Maxen Wledig*, l'empereur Maxime voit en rêve une jeune fille si belle qu'à son réveil il déclare ne pouvoir vivre sans elle. (Cf. dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* la « sylphide » de Chateaubriand.) Pendant plusieurs années ses envoyés courent le monde pour la lui trouver : on la rencontre enfin en Bretagne. Ainsi fit la race celtique : elle s'est fatiguée à prendre ses songes pour des réalités et à courir après ses splendides visions. L'élément essentiel de la vie poétique du Celte, c'est l'*aventure*, c'est-à-dire la poursuite de l'inconnu, une course sans fin après l'objet toujours fuyant du désir. Voilà ce que saint Brandan rêvait au-delà des mers, voilà ce que Pérédur cherchait dans sa chevalerie mystique, voilà ce que le chevalier Owen demandait à ses pérégrinations souterraines... »

Il eût pu ajouter : « Voilà ce que demandait à l'Amérique du XVIIIe siècle le chevalier de Chateaubriand » ; et nous dirons à notre tour : « Voilà ce qu'applaudit aujourd'hui dans ces fictions multipliées et universalisées par le pouvoir de la musique une humanité que le progrès matériel et celui de la science n'ont pas encore guérie de la soif de l'infini. »

pas inventé la mélancolie moderne ; il l'avait « retrouvée » ; et, pour la retrouver, il n'avait eu qu'à écouter en lui les voix de la terre natale.

Vous souvient-il quel nom, dans sa jeunesse, et déjà, dans sa maturité commençante, lui donnaient ses amis littéraires, les Fontanes et les Joubert ? Ils l'appelaient « l'enchanteur » ; et ce nom n'est-il pas bien caractéristique ? Assurément, en le lui donnant, les Fontanes et les Joubert ne songeaient ni de Merlin ni de Viviane ! Avaient-ils seulement entendu parler de la forêt de Brocéliande ? ou connaissaient-ils cette parenté que l'âme bretonne a de tout temps aimé entretenir avec les mystères de la nature ? Mais, dans la qualité du génie de leur ami, ne réussissant pas à s'en expliquer le prestige, ils trouvaient, et ils avaient raison, je ne sais quoi de « magique ». Ils se rendaient compte, à une syllabe près, de ce qu'ils admiraient dans *Andromaque* et dans *Iphigénie*, dans leur *Télémaque* à plus forte raison : ils pouvaient le dire ; ils le disaient. Mais d'*Atala*, de *René*, du *Génie du Christianisme*, de l'*Itinéraire* ou des *Martyrs*, le charme qui se dégageait mettait leur critique en défaut. Séduits d'abord, ils se reprenaient, ils essayaient de rompre le cercle ; mais l'enchanteur était le plus fort ; et il fallait se rendre ; et on était heureux de s'être rendu. N'est-ce pas ainsi qu'agissent vos légendes ? On en

sourit d'abord, comme de toutes les légendes, et la raison, la « froide raison » y résiste, mais insensiblement elles nous prennent, et nous ne voyons pas, nous ne saurions pas définir, mais nous sentons en elles quelque chose qui n'est pas dans les autres, — par exemple, dans les légendes des pays de lumière. Elles sont filles de la terre de Bretagne, dont la séduction n'opère pas tout de suite, ni sur tout le monde, ni par des moyens ordinaires, de ceux qui sont énumérés dans les *Guides*; et les amis de Chateaubriand ont bien pu s'en étonner; mais vous, Messieurs, et vous, Mesdames, dans la nuance de sa mélancolie, vous avez reconnu le Breton, et qu'importe que les autres ne l'aient « pas reconnu », s'ils en ont subi le charme impérieux?

Ajoutons encore un trait. Dans une page souvent citée de son *Génie du Christianisme*, Chateaubriand a chanté les printemps de la Bretagne; mais, vous le savez, quand vos landes se hérissent de la verdure de vos genêts, ou s'étoilent de l'or de vos ajoncs, le granit perce, affleure et reparaît toujours. C'est ainsi que le génie de Chateaubriand, de quelque douceur qu'il s'enveloppe, n'en a pas moins toujours gardé quelque chose de l'âpreté du sol natal. Quand on a voulu toucher à ce qu'il aimait, l'enchanteur a fait place au polémiste le plus redoutable; et, sans vouloir parler

ici de politique, vous rappellerai-je tant de portraits vengeurs dont il a rempli la galerie de ses *Mémoires d'Outre-Tombe?* Mais plutôt, nous le louerons ensemble de sa fidélité à lui-même, de son obstination, de son « entêtement » dans ses convictions. Nous y verrons la marque de son origine, si ce manque de souplesse, si cette rare et heureuse incapacité de plier se retrouve chez tous vos Bretons, dans un Lamennais comme dans un Lesage, dans un Duclos, puisque je les ai déjà nommés. Et nous dirons que ce trait qui unit entre eux tous vos grands hommes, — et même de moindres, — s'il fait donc l'un des caractères de la race, vous est, à vous, une raison de plus de vous reconnaître dans Chateaubriand, et à nous, de saluer en lui le génie de sa province. Il n'en a pas été seulement la plus glorieuse, mais peut-être aussi la plus complète et la plus noble expression.

*
* *

Est-ce de cela qu'on lui en a voulu? je veux dire de cette fierté dont ses amis eux-mêmes ont quelquefois éprouvé la rudesse? Toujours est-il qu'au lendemain de sa mort on lui a fait chèrement payer sa gloire; et, au signal donné par Sainte-Beuve, dans un livre fameux, peu s'en est

fallu que toute une jeune génération, formée à l'école de Voltaire, n'attaquât dans l'auteur des *Martyrs* jusqu'à l'artiste et jusqu'au poète. Cinquante ans ont passé depuis lors, et nous sommes redevenus plus justes. Il n'est personne aujourd'hui qui ne reconnaisse dans Chateaubriand le père du romantisme, — le Sachem, a dit spirituellement Théophile Gauthier, — et en effet toutes les conquêtes du romantisme, j'entends les conquêtes durables, c'est lui qui les a réalisées. Il a « rouvert la grande nature fermée » ; il a étendu jusqu'aux proportions de la fresque les descriptions en « miniature » de Bernardin de Saint-Pierre ; il a revêtu de la splendeur de son coloris les descriptions « monochromes » de Rousseau ; il a mêlé son âme aux choses, et elles en ont été comme renouvelées; il a noté le premier, je ne dis pas seulement les harmonies, mais les affinités ou les correspondances qui relient l'homme à la nature ; et, Messieurs, si je n'y insiste pas, c'est que, de toutes les parties de son œuvre, il n'en est aucune qu'on ait loué davantage, ni mieux, en termes plus heureux, à commencer par Sainte-Beuve, et dans le camp même de ses ennemis les plus acharnés.

C'est également lui qui, en émancipant le *Moi* d'une contrainte deux fois séculaire, et en lui rendant la liberté de s'épancher continûment dans

l'œuvre du poète, a rouvert aussi les sources du lyrisme. Le débordement de la personnalité, si dangereux dans tous les autres genres, si déplaisant surtout, est la condition du lyrisme moderne. Et, à ce propos, puisque, non content de louer et d'admirer dans Chateaubriand ce que je blâme, ce que j'ai blâmé si souvent en tant d'autres, je l'y aime, permettez-moi de vous en dire la raison. Il faut l'avouer, Messieurs, rien n'est plus déplaisant ou plus agaçant que cet étalage de soi-même. Nous nous y intéressons d'abord ; nous y prenons plaisir ; nous nous ingénions à en tirer profit. Mais bientôt nous perdons patience ! Nous nous fâchons ! Ils nous ennuient. Nous jetons là le livre. Poètes ou romanciers, quelle rage est la leur de nous prendre à témoin de leurs espérances déçues, de leurs ambitions inassouvies, de leurs rêves trompés? Est-ce que par hasard ils croient être les premiers ou les seuls qui aient souffert? qu'on ait trahis ? qui aient pleuré ? Et nous aussi, qui n'en disons rien, nous avons eu nos malheurs et nos déceptions, et nous n'en sommes pas plus fiers et nous n'en faisons pas de la « littérature » ! Mais c'est précisément l'endroit où je distingue.

Notre impatience a quelquefois raison, et quelquefois elle a tort. Elle a tort quand il s'agit d'un Chateaubriand, qui d'ailleurs et au fond, dans ses *Mémoires*, n'a pas été très prodigue de renseigne-

ments sur lui-même ; elle a raison quand il s'agit, de qui dirai-je ? d'un Baudelaire ou d'un Sainte-Beuve. Eh oui ! quand on n'est, comme Sainte-Beuve, — je parle du poète, — qu'un étudiant en médecine qui s'est mis à écrire, à disséquer en écrivant, ou à écrire en disséquant, on aura peut-être un jour tous les droits, si l'on réussit (et à l'exception du droit de confesser les autres) ; mais, en attendant, on ne les a pas, et les *Confessions de Joseph Delorme* n'ont effectivement d'intérêt, même aujourd'hui, que pour leur auteur. On n'a pas non plus le droit de nous entretenir de soi, quand, comme un Baudelaire, on n'a usé sa vie de bohème de lettres qu'à promener, au pays latin, de café en café, ses plaisanteries de mystificateur. Mais, au lieu d'être Baudelaire ou Sainte-Beuve, quand on est Chateaubriand, je veux dire quand on a vécu, vraiment vécu ; quand on a vu les dernières années du règne de Louis XVI et les commencements de la Révolution ; quand on a parcouru, comme René, les solitudes vierges encore du Nouveau Monde ; quand on a été soldat de l'armée de Condé ; quand on a travaillé pour ainsi dire avec Bonaparte à la restauration du catholicisme en France, quand on est l'auteur du *Génie du Christianisme* ; quand on est l'écrivain dont une brochure a fait autant de mal qu'une défaite à la cause impériale ; quand on a été l'un des

ministres de la monarchie restaurée, l'un aussi de ses ambassadeurs, et, par une contradiction douloureuse, l'un de ses pires adversaires en même temps que l'un de ses plus passionnés partisans; quand on a connu, fréquenté, traité d'égal tout ce qu'une grande époque a compté d'hommes éminents ; quand on a soi-même le droit de s'égaler à eux ; enfin, quand on a épuisé tout ce que la vie semble réserver de satisfaction et de joies à ses privilégiés, alors, Messieurs, c'est alors qu'il devient intéressant pour nous de savoir ce qu'un homme a pensé de la vie et des hommes, c'est alors qu'il a le droit d'écrire ses *Mémoires*.

Vous voyez le principe de la distinction. Pour avoir le droit de nous entretenir de sa personne, en prose et même en vers, il faut être assuré de l'étendue, de la diversité, de la singularité de son expérience; et justement c'est ce qui fait défaut à la plupart des disciples de Chateaubriand : pas l'assurance, mais l'expérience. Leur vie a ressemblé à celle de tout le monde, et tout le monde n'est pas René. Mais, vraiment, est-ce au maître qu'il convient d'en faire le reproche? s'ils ont voulu l'imiter, est-ce lui qui doit porter la peine de leur insuffisance? et confondrons-nous les grimaces de l'impuissance, ou les contorsions de la vanité littéraire, avec les allures de l'orgueil et le geste du désespoir.

Et ajoutons enfin l'éclat ou la force du style, ajoutons ce sentiment de l'art dont les écrivains du siècle précédent nous avaient, vous ne l'ignorez pas, légué si peu d'exemples. On a montré, tout récemment encore, combien il y avait de ses premiers maîtres dans les premiers écrits de Chateaubriand, et, par endroits, de ressouvenirs de l'abbé Barthélemy jusque dans les *Martyrs*. Mais tout ce qui leur avait manqué, tout ce que l'abus du rationalisme leur avait enlevé de sensibilité, d'émotion, d'élan, de charme et de poésie, les « nombres » même de la prose, Chateaubriand nous l'a rendu, et pour nous le rendre il n'a eu qu'à se laisser, en quelque sorte, être lui-même. Quel a d'ailleurs été le résultat de cette expérience, vous le savez, Messieurs!

Au fond des vains plaisirs que j'appelle à mon aide
Je trouve un tel dégoût que je me sens mourir,

a dit de nos jours un autre poète. Ainsi de Chateaubriand! La disproportion du rêve et des moyens de le réaliser, de l'illusion toujours renaissante et de l'incapacité de la fixer, l'incurable médiocrité de la nature humaine, voilà ce qu'il a trouvé, je ne dis pas dans l'apparente satisfaction des ambitions les plus hautes, ni dans les « vains plaisirs », mais « au fond désolé du gouffre intérieur », en se trouvant lui-même; et, vous m'y

attendez sans doute, c'est le moment de le dire, voilà de quel fond de lassitude, de désespoir et de scepticisme, — « nul homme, a-t-il dit de lui-même, n'est plus croyant et plus incrédule que moi », — sa religion l'a seul retiré.

*
* *

Je ne veux point faire la critique du *Génie du Christianisme* ; elle nous entraînerait trop loin : et, aussi bien, je suis prêt à reconnaître la justesse de la plupart des critiques que l'on en a faites. J'en voudrais retrancher, pour ma part, plus d'une page, et j'en voudrais fortifier plus d'un argument. Chateaubriand n'est pas un théologien, un raisonneur, un dialecticien. Mais on ne saurait trop le redire : qu'importe le détail quand l'idée principale est juste, quand elle est profonde, quand elle est féconde ? Je me rappelle un passage de Bossuet, dans son *Discours sur l'Histoire universelle*. Il vient de discuter les objections que l'exégèse de son temps, celle de Richard Simon, commençait alors à former contre l'Écriture, et tout d'un coup, se dégageant du milieu des subtilités où l'on voulait l'embarrasser, il s'écrie : « Mais laissons les vaines disputes, et tranchons en un mot la difficulté par le fond. Qu'on me dise s'il n'est pas constant que de toutes les ver-

sions et de tout le texte, quel qu'il soit, il en reviendra toujours les mêmes lois, les mêmes miracles, les mêmes prédictions, la même suite d'histoire, le même corps de doctrine et enfin la même substance. » C'est ce qu'il faut dire, Messieurs, de toutes les grandes questions, et de tous les grands livres. Une seule chose est nécessaire, et, selon l'expression de Bossuet, elle se tranche toujours par le fond. Laissons donc les « vaines disputes » ; il y a plus d'une manière de composer un livre ; et la forme en fût-elle moins didactique encore ou plus libre que celle du *Génie du Christianisme*, c'est à l'idée principale qu'il nous faut nous en rapporter. Or, l'idée principale, l'idée maîtresse de Chateaubriand peut se résumer en ces termes : il y a plus de choses dans le monde que notre philosophie n'en saurait expliquer ; d'autres puissances que la raison raisonnante atteignent ce qui échappe éternellement à ses prises ; et ce qu'elles atteignent est sans doute ce qu'il y a de plus précieux pour l'homme, à savoir l'idéal, le surnaturel et le mystère. Je n'en connais pas de plus « actuelle » ni de plus digne d'être méditée.

J'entends bien que l'on nous répond ici dédaigneusement : « Oui, les raisons du cœur, que la raison ne connaît pas ! la philosophie du sentiment, le *Traité de l'existence de Dieu* et la *Profession de foi*

du Vicaire savoyard! Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, les *Harmonies de la nature!* le melon, qui a des côtes afin qu'on le mange en famille; et les marées qu'on a instituées pour favoriser l'entrée des grands bateaux dans les ports! Voilà beau temps que la science a dissipé cette enfantine fantasmagorie! » On continue et on redouble. On nous demande : « Mais qu'est-ce donc, après tout, que le sentiment? et, à moins de ne rien mettre sous ce mot que de vague et d'indéterminé, qu'y verrons-nous, qu'y voyez-vous vous-même, si ce n'est un raisonnement ou une pensée qui s'ignorent, qui n'ont pas encore la force ou la capacité de créer leur expression, qui s'y évertuent comme au hasard? Or tel est justement l'objet de la science, et telle est la fonction de la raison. Elles épurent, elles clarifient ce qu'il y a de trouble et de confus dans le sentiment; elles en éliminent ce que la sensibilité y mêle de tumultueux; elles en précisent la nature, elles en mesurent la portée, elles le transforment; et enfin, d'un mouvement qui ne se rendait pas compte à lui-même de sa direction, elles en font une vérité rationnelle. »

Eh bien! Messieurs, puisque nous raisonnons, c'est là ce que n'a pas admis Chateaubriand, non plus qu'avant lui Pascal, et c'est, ce qu'il me semble, comme à eux, impossible d'admettre. Chateaubriand l'a bien vu, qu'on ne réduirait jamais une tragédie

de Racine ou un tableau de Raphaël à un théorème artistique ; et que jamais on n'expliquerait « rationnellement » la nature des émotions qu'éveillent en nous les chefs-d'œuvre de l'art ! Il l'a bien vu, que l'art tout seul, sous toutes ses formes, suffisait à nous démontrer l'existence d'un autre domaine, plus étendu que celui de l'expérience ou de la raison même, et là, vous le savez, s'est trouvé le principe de la nouveauté de sa critique. Ce n'est pas la raison qui nous fait monter aux yeux les « larmes vaines » dont a parlé de nos jours un autre poète : elle les sécherait plutôt. Ce n'est pas elle qui fait de Mozart un musicien ou de Raphaël un peintre ! Ce n'est pas elle non plus qui a inspiré à Chateaubriand son *Génie du Christianisme !* Si l'idéal n'est pas un mot vain, — et il ne saurait l'être puisque enfin quelques-uns d'entre nous l'ont préféré à la réalité, — l'honneur de Chateaubriand est de l'avoir rétabli dans ses droits ; d'avoir, selon son expression, interposé l'idéal entre notre néant et Dieu ; et je le sais bien, c'est aussi ce qu'on ne lui pardonne pas ; sans oser le dire, c'est ce qu'on attaque dans son œuvre apologétique ; et quand on n'en voit plus d'autres moyens, on change alors l'état de la question, et, du terrain de l'idéal, si je puis ainsi dire, on la transporte sur celui du surnaturel.

Acceptons la feinte, — ce n'en est pas tout à fait

une, — et, avec l'idéal, contre le rationalisme étroit et mesquin des idéologues de son temps, oui, convenons que Chateaubriand a rendu à ses contemporains le sens du surnaturel. Il n'a pas méconnu les titres de la raison, ni ceux de la science. Mais il a parfaitement reconnu, cinquante ou soixante ans avant nous, que, de tous les côtés, les prétentions de la raison et les ambitions de la science se heurtaient à l'inconnaissable. Il a répondu à l'argument un peu niais, et si peu philosophique, de ceux qui nient le surnaturel parce qu'en effet l'Académie des sciences ne l'a constaté nulle part. L'immutabilité des lois de la nature, ils n'ont que ce mot à la bouche! Et ils ne réfléchissent pas que, dans un univers dont la forme actuelle ne s'explique pour eux qu'à coups de centaines de millions d'années, c'est peu de chose, et c'est une faible garantie qu'une immutabilité de trente ou quarante siècles, l'âge de la Chine! Ils ne songent pas que leurs lois, portant en elles-mêmes le principe de leurs changements ou de leur contingence, y portent donc aussi celui de leur caducité. « Le ciel et la terre passeront! » Et ils ne voient pas enfin que, l'expérience étant d'un autre ordre que le surnaturel, ne peut rien prouver ni pour ni contre lui. C'est encore ce que l'auteur du *Génie du Christianisme* a compris. Quand l'expérience et la raison s'uniraient pour nous contredire, — la raison qui

raisonne, la raison qui chicane, — nous avons un sentiment en nous qui nous crie qu'elles se trompent en niant le surnaturel. C'est ce qu'il est venu rappeler à ses contemporains, nourris, comme il l'avait lui-même été, dans la plus pure tradition du « philosophisme »; et la preuve qu'encore ici il avait touché juste, c'est qu'après un siècle écoulé, qui sans doute peut compter parmi les plus féconds de l'histoire de la science, nous n'avons rien inventé de plus, ni de mieux, pour nous consoler de la profondeur de notre ignorance.

Il n'a pas moins bien parlé du mystère, ni moins à propos; et quand il a dit, le premier, je crois, « qu'il n'est rien de beau, de doux, de grand dans la vie que les choses mystérieuses », ce n'est pas en poète seulement, mais en philosophe qu'il s'est exprimé. Aucun sentiment n'avait manqué davantage à nos encyclopédistes, ni ne fait défaut, de nos jours même, à plus de nos savants. Que voulait dire celui d'entre eux qui écrivait naguère « qu'il n'y a plus de mystères »? Comme si le mystère, en admettant que la science pût un jour l'expulser de la nature ambiante, ne se retrouverait pas au dedans de nous, dans l'énigme indéchiffrable que nous sommes pour nous-mêmes, et dont il faut bien convenir que l'obscurité ne s'éclaire qu'à la lueur incertaine d'une vérité plus haute! Le mystère, qui est la condition de toute

poésie, l'est aussi du peu de connaissance que nous pouvons acquérir de nous-mêmes, de notre nature. Et Pascal l'avait dit avant Chateaubriand ; — j'aime, et j'en ai mes motifs, à rapprocher ainsi Chateaubriand de Pascal, — mais Chateaubriand l'a dit d'une manière nouvelle, et de la manière qu'il fallait le dire pour émouvoir, pour persuader, pour convaincre ses contemporains. Et c'est pourquoi, Messieurs, si l'influence de Chateaubriand a été grande sur les romantiques, elle ne l'a pas moins été sur un Bonald, sur un Joseph de Maistre, sur un Lamennais, et généralement sur tous les ouvriers qui, dans les premières années de notre siècle, ont travaillé à venger le christianisme des sottes plaisanteries ou des calomnies de Voltaire et de sa séquelle. Il a, Messieurs, donné le signal ; son œuvre a été l'étincelle ; et jusque de nos jours, voulez-vous ressaisir les traces de son action ? C'est ici le moment de le laisser parler lui-même, pour confirmer l'idée que j'ai tâché de vous en donner ; pour suivre, de son *Génie du Christianisme* à la conclusion de ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, la continuité de son dessein ; et pour en prendre enfin l'occasion d'ajouter un dernier trait à son caractère.

Il disait donc en 1838 :

« L'état matériel s'améliore ; le progrès intellectuel s'accroît ; cependant les nations, au lieu de

profiter, s'amoindrissent (et la société n'est pas moins menacée par l'expansion de l'intelligence que par le développement de la nature brute) : d'où vient cette contradiction?

« C'est que nous avons perdu dans l'ordre moral. En tout temps, il y a eu des crimes, mais ils n'étaient point commis de sang-froid, comme ils le sont de nos jours, en raison de la perte du sentiment religieux. A cette heure, ils ne révoltent plus, ils paraissent une conséquence de la marche du temps ; si on les jugeait autrefois d'une manière différente, c'est qu'on n'était pas encore, ainsi qu'on l'a affirmé, assez avancé dans la connaissance de l'homme; on les analyse actuellement; on les éprouve au creuset, afin de voir ce qu'on en peut tirer d'utile, comme la chimie trouve des ingrédients dans les voiries. Les corruptions de l'esprit, bien autrement destructives que celles des sens, sont acceptées comme des résultats nécessaires ; elles n'appartiennent plus à quelques individus pervers; elles sont tombées dans le domaine public. »

Il cherchait alors le remède à ce mal; il examinait ceux que d'autres proposaient; il souscrivait à quelques-uns de ceux qu'imaginait Lamennais, un autre de vos compatriotes; et finalement, n'en voyant pas d'efficaces qui ne fussent une « laïcisation » de l'idée chrétienne, il disait encore :

« Mes investigations m'amènent à conclure... qu'il est impossible à quiconque n'est pas chrétien de comprendre la société future poursuivant son cours et satisfaisant à la fois ou l'idée purement républicaine, ou l'idée monarchique modifiée.

« Au fond des combinaisons des sectaires actuels, c'est toujours le plagiat, la parodie de l'Évangile, toujours le principe apostolique qu'on retrouve : ce principe est tellement entré en nous que nous en usons comme nous appartenant, nous nous le présumons naturel, quoiqu'il ne nous le soit pas; il nous est venu de notre ancienne foi... Tel esprit indépendant qui s'occupe du perfectionnement de ses semblables n'y aurait jamais pensé si le droit des peuples n'avait été posé par le Fils de l'homme. Tout acte de philanthropie auquel nous nous livrons, tout système que nous rêvons dans l'intérêt de l'humanité n'est que l'idée chrétienne retournée, changée de nom, et trop souvent défigurée : c'est toujours le Verbe qui se fait chair. »

Et il terminait enfin, par cette « confession » en même temps que par cette « espérance » qui ne sont pas seulement les siennes, mais celles aussi de plus d'un de ses contemporains et des nôtres :

« Des personnes éclairées ne comprennent pas *qu'un catholique tel que moi* — et il voulait dire, je pense, un catholique dont la vie avait été tra-

versée de tant d'aventures et de tant d'orages, un catholique si différent de ceux qu'on aime à se représenter sous le nom de « cléricaux », peut-être même un catholique dont la foi avait subi tant de vicissisudes, — des personnes éclairées ne comprennent pas qu'un catholique tel que moi s'entête à s'asseoir à l'ombre de ce qu'elles appellent des ruines : selon ces personnes, c'est une gageure, un parti pris.

« *Non, je n'ai point fait une gageure avec moi-même ; je suis sincère ; voici ce qui m'est arrivé ; de mes projets, de mes études, de mes expériences, il ne m'est resté qu'un détromper complet de toutes les choses que poursuit le monde. Ma conviction religieuse, en grandissant, a dévoré mes autres convictions ; il n'est ici-bas chrétien plus croyant et homme plus incrédule que moi.* Loin d'être à son terme, la religion du Libérateur entre à peine dans sa troisième période, la période politique : *Liberté*, *Égalité*, *Fraternité*... Le christianisme, stable dans ses dogmes, est mobile dans ses lumières; sa transformation enveloppe la transformation universelle[1]... »

J'arrête ici la citation, et je ne me permets plus d'y rien ajouter, aucune explication, aucun commentaire, qui ne pourrait qu'en affaiblir la portée.

1. Voyez les *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. VI, 365, 370, 376 et toute la « conclusion ».

Je ne fais non plus aucun rapprochement. Je vous renvoie au texte, et il faut le lire tout entier. Mais si ces quelques lignes suffisent à vous en montrer toute l'*actualité*, ne conviendrons-nous pas que ce poète l'a été dans toute la force du terme : *Vates*, prophète autant que poète, et que ce trait achève sa physionomie? Tant il est vrai, Messieurs, que les pires ennemis du présent ne sont pas toujours ceux qu'on accuse de l'être, et que la vraie manière d'aimer son temps, ce n'est pas d'en jouir comme en en jouissant, mais d'en user, ainsi que Chateaubriand, pour adapter en quelque sorte à la préparation de l'avenir toutes les traditions du passé!

IX

DISCOURS

POUR LA CLOTURE ANNUELLE

DE LA

CONFÉRENCE SAINT-PAUL

16 juin 1899

Messieurs,

Quand le R. P. Plazenet m'a fait l'honneur de m'inviter à présider la séance solennelle de clôture de vos Conférences, je n'ai point hésité, mais, comme je ne vous connaissais pas : — et j'en avais un peu le droit, si vous n'avez encore que quatre ans d'existence ; — je l'ai donc prié de me procurer quelques renseignements, qu'il m'a donnés, et qu'il a complétés, deux ou trois jours plus tard, en m'envoyant les comptes rendus de vos travaux et de vos séances. Je les ai lus avec le plus grand intérêt. Mais (admirez le singulier hasard qui nous ramène toujours à nous-même, quelque effort que nous fassions pour nous en dépouiller ou nous en déprendre), ne suis-je pas tombé d'abord sur deux ou trois endroits de ces comptes rendus où j'étais pris moi-même à partie, personnellement et par mon nom, de la manière d'ailleurs la plus courtoise et la plus obligeante? Voilà, me suis-je dit, un sujet, un motif de discours tout trouvé ; je

m'expliquerai devant ces jeunes gens; et, puisqu'ils m'ont reproché d'avoir dit que « nos journalistes en général manquaient d'idées », je leur demanderai d'abord s'ils sont bien sûrs que j'aie vraiment dit cela? Oh! ce n'est pas que j'en sois incapable, ni, si je l'ai dit, que je le regrette! Je crois même, en y songeant, que je partage à cet égard l'opinion de mon ami, M. Émile Faguet, dans sa récente *Oraison funèbre d'Henry Becque et de Francisque Sarcey*. « Le journaliste, y disait-il, est un vulgarisateur. Il lui faut des qualités médiocres, éminentes dans leur médiocrité. Il ne faut pas qu'il soit un penseur... Il ne faut pas qu'il soit original... Il ne faut pas qu'il soit trop savant... et il ne faut pas qu'il soit trop bon écrivain... Francisque Sarcey répondait si exactement à cette définition qu'il faut convenir que même il la dépassait un peu. » Voilà le bon M. Sarcey, — je l'appelle bon parce qu'il est mort, — galamment arrangé! Mais je ferai même, si vous le voulez, un pas de plus que M. Faguet, et je dirai que, si les journalistes manquent en effet quelquefois d'idées, c'est qu'ils n'ont pas besoin d'en avoir; et même cela les gènerait : ils en seraient alourdis ou embarrassés. Car d'abord, une idée, Messieurs, cela se concentre dans une *maxime* ou se démontre dans un livre ; mais on ne développe pas une idée en une ou deux colonnes de journal, ce journal eût-il

les dimensions du *Temps*. Et puis, est-ce que ce sont des idées que vous demandez vous-mêmes aux journalistes ? Non, ce ne sont que des informations, des nouvelles, nouvelles du dedans, nouvelles du dehors ; ce sont des « faits divers », du « reportage », des médisances quelquefois, mais de l'actualité toujours ; et l'actualité, c'est ce qui rentrera demain dans le néant. Une « actualité » chasse l'autre ; et déjà, vous rappelez-vous ce qu'il y avait dans le journal d'hier ? Permettez-moi d'ajouter que, s'il y avait eu par hasard une *idée* dans le journal d'hier, vous ne vous en seriez pas aperçus, ni moi non plus, lisant, comme nous faisons, notre journal en nous promenant, en avalant notre potage, en prenant notre café. Ce ne sont point là des manières de lire, ou, si vous le voulez, ce ne sont point des « attitudes » favorables à la méditation ou à la critique des idées. Et c'est pourquoi, Messieurs, si nos journalistes avaient trop d'idées, ils n'en trouveraient pas, comme on dit, l'emploi ou le placement dans leur métier ; nous ne leur saurions, nous, aucun gré d'en avoir, puisque nous ne leur en demandons pas ; et comme ils s'en doutent bien, ils n'ont donc pas l'air d'en avoir, ils affectent même de n'en pas avoir ; ils les cachent ; et à la vérité, je ne veux point dire par là qu'ils n'en aient point au fond, je consens même qu'ils en soient tout pleins, mais ils ne les mettent

point dans leurs articles ; — et tout considéré, je pense qu'ils font bien.

Un autre de vos orateurs m'a fait un reproche plus grave : c'est celui qui m'a reproché d'avoir dit quelque part, — et en effet je l'ai dit, — que, par rapport au protestantisme, l'une des supériorités du catholicisme était « d'être un gouvernement ». Avons-nous donc perdu, Messieurs, jusqu'au sens de ce mot de « gouvernement » ? et comment, dans un temps où l'un des maux dont nous souffrons sans doute le plus est l'absence de « gouvernement », comment se peut-il qu'on nous reproche de concevoir le catholicisme d'une façon étroite et tyrannique, si nous disons qu'il est un « gouvernement » ? Car j'y persiste et j'y insiste. Oui, Messieurs, la force et la grandeur du catholicisme, c'est que l'ensemble des vérités religieuses et morales qui le constituent y dépend constamment d'une autorité suprême, à laquelle seule il appartient d'éclaircir ce que ces vérités peuvent avoir quelquefois d'obscur ou d'indéterminé dans leur forme. Défendre donc ces vérités contre les assauts du dehors ou contre les fausses interprétations du dedans ; en fixer la formule, obliger ceux qui les méconnaissent à en recevoir le véritable sens, ou, s'ils s'y refusent, à se séparer du corps de la catholicité ; les maintenir intégralement contre ceux qui essaient de les adoucir, ou, comme on dit aujourd'hui, de les

« minimiser » : les faire, d'un bout du monde à l'autre bout, régner, briller, rayonner du même tranquille et pur éclat ; les animer de cette force intérieure qui en étend la propagation et les conséquences au-delà de tout ce que les fidèles en pouvaient espérer, c'est encore ce qui appartient à cette autorité suprême, gardienne vigilante et indéfectible de l'unité catholique. Et, s'il lui appartient enfin de décider dans quelle mesure ces vérités, éternellement immuables, peuvent cependant s'adapter à des circonstances changeantes, par quel côté d'elles-mêmes, inaperçu jusqu'alors ou demeuré dans l'ombre, Messieurs, n'est-ce pas là « gouverner » dans le vrai sens, dans le sens le plus noble du mot? et me suis-je trompé en admirant le catholicisme d'être un « gouvernement » ? Ici, Messieurs, vous le voyez, la querelle, si c'en est une, dépasse de beaucoup ce que l'on appelle une question « personnelle », et ma défense ou mon apologie me conduirait promptement, si je voulais la poursuivre, à l'examen des plus graves problèmes. Trouvez bon, cependant, que j'y arrive par un autre chemin; et, pour y entrer, que je commence par vous féliciter, et aussi par vous remercier, — non plus seulement en mon nom, mais, je crois pouvoir le dire, au nom de tous ceux qui vous ont entendus, — des choses excellentes, intéressantes, et amusantes que vous venez de nous dire.

Oui, en vous écoutant, Messieurs, j'étais émerveillé de ce que vous avez touché de questions dans vos *Conférences;* et j'admirais la curiosité d'esprit, l'étendue d'informations, l'ardeur de passion aussi que vous y apportez. Il faut avoir des opinions et il faut savoir les soutenir. Nul exercice n'est aujourd'hui plus utile ni ne vous prépare mieux à la vie qui sera la vôtre. Mais m'en voudrez-vous de mêler à l'éloge une légère critique, une critique de vieux professeur, ami de l'ordre et de la discipline, mais une critique utile, à mon avis, et d'où résulterait plus d'une conséquence? Est-ce que vous ne touchez pas à beaucoup de questions à la fois, dont le lien entre elles vous échappe, si même il existe toujours? Et quelques-unes de ces questions, toujours intéressantes, ne sont-elles pas peut-être moins « actuelles », moins vivantes qu'historiques, je ne veux pas dire que scolastiques? Je me demandais si vous n'en pourriez pas traiter d'autres? Et, en y songeant, il m'en venait à l'esprit quatre ou cinq dont je voudrais essayer, oh! très sommairement, de vous indiquer l'importance et surtout les liaisons. Il y a, Messieurs, pour parler comme les philosophes, quatre ou cinq *concepts* qui sont, à mon avis, comme le support ou l'aliment de la vie de l'esprit en notre temps. Les mots qui les désignent sont pour ainsi dire le fond de notre langue. Il n'est

personne de nous qui ne les emploie tous les jours, à toute heure, dans presque toutes les discussions qui s'élèvent. Mais ce qu'ils enveloppent, c'est ce qui est moins clair; ce qu'ils contiennent exactement, c'est ce que l'on n'a pas encore déterminé; et combien de questions en dépendent, si c'est ce que l'on ne sait pas encore très bien, c'est pour vous, Messieurs, et pour nous tous, ce que je voudrais vous voir examiner.

Tel est, par exemple, le concept de *Race*. Vous savez certainement que, depuis Augustin Thierry, s'il en est d'autres, il n'en est guère que l'on ait mis de notre temps à plus d'usages et fait servir à l'édification de plus de théories. De quelle question, en ce siècle, n'a-t-on pas fait une question de « Race » ! et quel abus n'en ont pas fait, je ne dis pas seulement la critique générale, mais l'histoire même et la politique ! L'idée de Race représente la réaction du *réalisme* historique contre la philosophie *idéaliste* du siècle dernier; et peut-être vous rappelez-vous la forme que lui a donnée J. de Maistre, quand il a dit dans ses *Considérations :* « J'ai vu des Français, des Anglais, des Chinois, des Russes, des Persans, mais je n'ai jamais rencontré l'homme. » Eh bien, Messieurs, qu'est-ce donc qu'une « Race », et croirons-nous ou non qu'il y ait vraiment diverses « Races » d'hommes ? Si nous l'admettons, quelle est la nature des différences qui les dis-

tinguent ou qui les séparent ? Sont-elles irréductibles ou incommunicables ? « On ne blanchira jamais un nègre », dit un commun proverbe : cela signifie-t-il que le nègre nous est inférieur ? Existe-t-il des « Races » destinées à la servitude et des « Races » destinées à la domination ? Quel enseignement l'histoire nous donne-t-elle à cet égard ? Quoi qu'il en soit de l'origine des « Races » et de leur première formation, les différences qui les séparaient se sont-elles, au cours de l'histoire, aggravées ou atténuées, accusées ou effacées, consolidées ou dissipées ? L'humanité semble-t-elle tendre vers une différenciation croissante ? Son développement va-t-il de l'homogène à l'hétérogène ? ou au contraire le mouvement s'opère-t-il vers l'unité ? Mais au point de vue de la morale, à quoi devons-nous nous efforcer ? Lorsque nous nous nous trouvons en contact avec d'autres races, devons-nous nous mélanger à elles, — comme aussi bien nous l'avons fait, dans presque tous nos essais de colonisation, — ou au contraire, à la manière anglaise, devons-nous les tenir à l'écart de nous ? Leur imposerons-nous nos lois, nos préjugés au besoin ; ou nous soumettrons-nous aux leurs ; ou tâcherons-nous de fondre ces diversités dans une unité d'autant moins caractérisée qu'elle sera plus complexe ? Si toutes ces questions ne sont pas ce qu'il est permis d'appeler des questions

vivantes, ou même palpitantes, convenez, Messieurs, qu'alors il n'y en a pas; et certes, celui-là ne nous rendrait pas à l'heure actuelle un médiocre service ni ne serait une intelligence ordinaire, je ne dis pas qui les résoudrait, non! mais seulement qui en verrait, qui en déterminerait, qui en préciserait les rapports et les liaisons.

En voici d'autres, et d'une plus grande importance encore. Si nous en voulions croire les conclusions d'une certaine ethnographie, rien ne serait plus caractéristique des grandes « Races » d'hommes qui se sont partagé jusqu'ici l'histoire et le monde que leur façon d'entendre et de pratiquer la Religion. C'est la théorie qui résume une parole célèbre de Renan : « Le désert est monothéiste. » Que pensons-nous, Messieurs, de cette parole ? Qu'en penserons-nous? Que croirons-nous qu'il y ait de contenu dans ce concept de *Religion?*

Quis primus?... La « Religion » est-elle une invention des hommes? ou la révélation de Dieu même? Est-il vrai qu'elle n'ait répondu dans l'histoire qu'à un besoin passager de notre nature? ou fait-elle au contraire partie de la définition même de notre espèce? pouvons-nous, quand nous le voudrions, anéantir en nous le besoin de croire? et, si nous y réussissions, quel avantage en résulterait-il? C'est ici la question du rapport de la reli-

gion avec la civilisation : et, conformément à l'étymologie du mot, « la Religion » n'est-elle pas le lien de la société des hommes? Les sociétés humaines dans l'histoire sont plus unies par leurs croyances même que par leurs intérêts ; et quelle n'est pas, Messieurs, la signification de ce phénomène ! Mais, si cela nous explique l'universalité du phénomène religieux, pourquoi les manifestations en sont-elles si diverses? Pourquoi tant d'idoles, et d'où sont venues tant d'erreurs ? Du milieu de ces contradictions une vérité ne se dégage-t-elle pas, qui s'impose ? Et ceux-là mêmes qui n'avouent pas la « divinité » du christianisme, ne sont-ils pas obligés d'en reconnaître non seulement la supériorité, mais encore l'*unicité ?* Toutes les comparaisons qu'on en a voulu faire avec d'autres « Religions », comme le bouddhisme, n'ont-elles pas tourné à la confusion de ceux qui les tentaient ? et contre la vertu sociale du christianisme, je veux dire contre l'espèce de rénovation perpétuelle, que lui a dû, que lui doit tous les jours l'humanité, à quoi ont finalement abouti même les subtilités de l'exégèse et les raisonnements de l'encyclopédisme ? Revenant alors à notre point de départ, existe-t-il, peut-on citer une morale qui ne soit une laïcisation du plus pur d'une « Religion » ? ou, de quelque nom qu'on les nomme, peut-on concevoir une force, un principe, un « facteur »

qui ait rivalisé dans l'histoire avec l'action sociale de la « Religion » ? ou qui puisse la remplacer un jour ? Si l'on ôtait la « Religion », quel serait l'avenir de la société ? quel serait le sens de la vie ? ou comment nous empêcherions-nous de tomber d'une chute inévitable au plus profond du pessimisme le plus désespéré ? Sont-ce encore là, Messieurs, des questions de cabinet, si je puis ainsi dire, sont-ce là des question mortes, ou si ce sont des questions vivantes ? et en quel temps, je vous le demande, se sont-elles trouvées posées d'une manière plus tragique ou plus inquiétante qu'aujourd'hui ?

La Science, a-t-on prétendu, suppléera la Religion chancelante ! Autre question, qui vaut sans doute, elle aussi, la peine d'être examinée. Mais avant tout, et pour y répondre, ne nous demanderons-nous pas ce que c'est que la Science ? S'il n'y a pas, en effet, de mot dont on fasse plus d'emploi, j'ose bien dire, Messieurs, qu'il n'y en a pas de plus mal, de plus imparfaitement défini, dont les acceptions soient plus diverses, presque contradictoires, dépendent davantage de celui qui s'en sert, et du genre de discussion dans laquelle il en use. Qu'est-ce que donc que la *Science?* et de la question posée en ces termes, ne voyez-vous pas, Messieurs, combien et aussitôt il s'en engendre d'autres ?

Oui, qu'est-ce que la *Science?* et comment le concept en a-t-il lui même évolué? A quels caractères se reconnaît la vérité scientifique, et l'histoire, par exemple, est-elle une « Science? » Ne connaissons-nous pas beaucoup de choses, qui ne sont pas de la « Science » et que nous connaissons cependant d'une certitude entière et d'une certitude absolue? Nous savons que Condé a gagné la bataille de Rocroy : cela est-il de la « Science »? Nous savons que Charles X a succédé à Louis XVIII : cela en est-il davantage? Connaissance n'est pas « Science ». « Il n'y a de science que du général », a dit autrefois Aristote : cette formule n'est-elle pas trop générale et trop vague? Mais, si nous disions qu'il n'y a de « Science » que de ce qui s'est vu plusieurs fois », de ce qui se répète ou de ce qui se reproduit, cette distinction ne serait-elle pas à son tour trop étroite? Car, à ce compte, m'a-t-on fait observer, la géologie, par exemple, ne serait donc pas une science? Supposé maintenant que l'on s'accorde un jour sur la définition de la « Science », il s'agira de délimiter l'étendue de son domaine, et nous aurons à nous demander s'il n'y a pas des problèmes qui échapperont toujours à la prise de ces méthodes? Sommes-nous, ou ne sommes-nous pas, nous autres hommes, selon la forte expression de Spinoza, « comme un Empire dans un Empire »? Spinoza, lui, ne l'a pas cru,

mais Pascal l'a pensé, et, des deux, le vrai *savant* c'était Pascal. Mais, si quelque chose de nous échappe aux prises de la « Science », où doivent donc en ce cas s'arrêter ses revendications ? La « Science » a-t-elle le droit de s'ériger en maîtresse de la vie humanie, en institutrice de la morale, en règle ou en loi de la conduite ? Elle est une force, mais d'autres forces ne sont-elles pas aussi indispensables qu'elle à l'équilibre de l'individu et des sociétés ? Existe-t-il une commune mesure entre elles et ces autres forces ? La religion, par exemple, ou l'art doivent-ils s'en remettre à elle de la direction, de l'orientation, du gouvernement d'eux-mêmes ? Autant de questions, Messieurs, dont il serait aussi difficile de nier l'*actualité* que l'étroite liaison avec toutes les autres questions que je vous ai déjà indiquées, questions vivantes, elles aussi, questions capitales, et questions, me direz-vous peut-être, que nous ne résoudrons pas ? Je n'en sais rien ! Mais questions en tout cas qu'il faut s'être posées, questions dont on pourrait dire que chacun de nos actes implique une solution ; et — n'importe que d'autres l'acceptent toute faite ! — nous avons le droit d'y regarder de plus près, et, si nous en avons le droit, j'ajouterai que quiconque s'efforce de penser en a vraiment le devoir.

Faisons un pas de plus. Voilà tantôt deux cent cinquante ou trois cents ans que, par l'intermé-

diaire de la Science, une idée nouvelle est entrée dans le monde : c'est l'idée de Progrès. Les Anciens, vous le savez, n'en avaient pas même le pressentiment ; et leur « âge d'or » était dans le passé :

Ætas parentum, pejor avis, tulit
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitiosiorem.....

C'est la Science, Messieurs, et la Science presque seule, — avec son accroissement de vérités nouvelles s'ajoutant aux vérités anciennes, — qui a triomphé de ce genre de pessimisme ; et c'est donc d'elle qu'est sortie l'idée de Progrès. Vous savez le prestige que cette idée a exercé, qu'elle exerce encore sur les imaginations.

En quoi consiste le *Progrès ?* Valons-nous vraiment mieux que ceux qui nous ont précédés dans la vie ? et nos fils vaudront-ils mieux que nous ? C'est, Messieurs, une grande et redoutable question. Nous nous agitons et tout change d'âge en âge, mais ce changement s'opère-t-il en mieux ; toujours en mieux, jamais en pis ? et notre agitation nous porte-t-elle toujours et nécessairement en avant ? Ne reculons-nous pas quelquefois ? ce qui est aussi une manière de se mouvoir ; et les histoires ne sont-elles pas, pour ainsi dire, pleines de ruines ? Vous vous rappelez en quels termes Bossuet nous a représenté ce fracas des

anciens empires s'écroulant les uns sur les autres ! et les apologistes eux-mêmes de l'idée de « Progrès » ne sont-ils pas ceux qui nous ont peint le plus vivement la civilisation gréco-romaine s'abîmant et sombrant dans l'obscurantisme du moyen âge ? Si l'on admet qu'il soit continu dans sa ligne — après la torche la chandelle, et après la chandelle la bougie, et après la bougie le quinquet, et après le quinquet la lampe, et après l'huile le gaz, et après le gaz l'électricité ou l'acétylène, — le « Progrès » est-il total ? Si tout progresse ensemble, et du même pas, les positions respectives des choses en sont-elles changées ; et alors n'est-ce pas comme si rien ne progressait ? Quant on ne voyagera plus qu'en chemins de fer et en bateaux à vapeur, de plus grands espaces en seront assurément parcourus dans un moindre temps, mais la mesure du temps, elle aussi, n'aura-t-elle pas changé ? et à quoi cela nous avancera-t-il ? Est-ce un « Progrès » que d'avoir besoin, pour éprouver la même somme de plaisir, d'un *quantum* d'excitation de plus en plus considérable ? Les inconvénients du « Progrès » n'en compensent-ils pas les bienfaits ? Les blés de l'Amérique ou de l'Inde apportés dans nos ports d'Europe, ou des vêtements dont le bon marché a déjà pour contre-coup la rapidité de leur usure, est-ce une rançon de la misère physiologique et de la corruption morale engendrées

par le régime manufacturier? Le seul « Progrès » digne de ce nom ne serait-il pas le progrès moral, et où en sommes-nous de ce genre de Progrès? Vous le voyez, Messieurs, c'est au cœur même du problème économique et social que ces questions nous font pénétrer! Elles sont d'autant plus *vivantes*, et, — je répète le mot avec plus de confiance encore que tout à l'heure, — elles sont d'autant plus *palpitantes* qu'elles sont plus douloureuses; et nous ne manquerions qu'à un devoir envers nous-mêmes si nous ne nous interrogions pas sur le contenu du concept de *Science*, mais si nous ne nous posions pas la question de savoir quel est le contenu de celui de *Progrès*, nous manquerions vraiment à un devoir envers l'humanité.

C'est ce qui m'amène à vous indiquer une autre et dernière série de problèmes ou de questions, qui sont les problèmes relatifs au concept de « Démocratie ». Et en effet, Messieurs, si le caractère le plus certain de la « Démocratie » est de tendre à la croissante égalité des conditions humaines, ai-je besoin d'en dire davantage pour vous en montrer le rapport avec les questions relatives au *Progrès*, à la *Science*, à la *Religion* et à la *Race?* Tout cela se tient ou se commande; toutes ces idées s'impliquent, s'enchevêtrent les unes dans les autres; et qui de nous en débrouillera l'inextricable écheveau? Il nous y faut travailler,

cependant ; nous essaierions en vain de nous soustraire à cette obligation : elle nous « tient à la gorge » ; et, sans doute, c'est une de nos grandes misères, mais c'est une nécessité de la nature et de vie, que, n'ayant pas en nous de quoi résoudre ces problèmes, il nous faut pourtant les trancher, si nous voulons agir. Tâchons du moins de le faire en connaissance de cause.

On a dit de la *Démocratie*, — c'est Tocqueville, je crois, — que son progrès à travers les âges était le fait le plus caractéristique et le plus *continu* de l'histoire du monde. L'observation est-elle fondée? Et, en ce cas, si la « démocratie » n'est pas, comme la Monarchie ou l'Aristocratie, une forme de Gouvernement, mais quelque chose de plus profond, de situé plus profondément, de lié plus intimement à la structure même de la Société, les questions qui s'y rapportent ne relèvent-elles pas moins de la politique proprement dite que la sociologie ? L'observation de Tocqueville a de bien autres conséquences, qui n'intéressent pas seulement la méthode, mais la vie quotidienne des peuples. Car, par quel moyen ce progrès continu de la « Démocratie » s'opère-t-il? et quelle en est la vraie nature ? Est-ce que, si la « Démocratie » tend constamment à égaliser les conditions des hommes, l'inégalité n'a pas cependant une fonction sociale? Est-ce que, si les

Meilleurs sont toujours et nécessairement les moins nombreux, le progrès de la « Démocratie » ne risque pas d'aboutir à la ruine de toutes les parties supérieures de la civilisation? A moins peut-être que nous ne nous trompions sur ce que nous appelons « les parties supérieures de la civilisation »? et qu'elles ne soient que le nom pompeux sous lequel des minorités déguisent leur avidité de jouissances? Quelle est encore la voie la plus sûre de contribuer au progrès de la « Démocratie »? Et devons-nous y contribuer, ou au contraire nous efforcer de le ralentir et de l'enrayer? Au nom de quel principe, dans l'intérêt de qui? C'est ce que personne encore n'a su nous dire avec exactitude, ni si ce progrès était décidément favorable ou nuisible au progrès de l'idée de liberté, ni si le terme en était le déchaînement de l'individualisme ou l'asservissement de l'individu sous la loi du collectivisme, ni quel en est le rapport avec les idées de *Science* ou de *Religion*. Avouons-le, Messieurs, qu'il n'y a pas aujourd'hui de questions plus pressantes, à l'occasion desquelles, sur lesquelles il nous soit à tous plus nécessaire de prendre parti! Et croirons-nous qu'un seul homme y puisse réussir à lui seul? Non! mais il faut tous à la fois nous y mettre; et, s'il est une œuvre qui demande le concours de toutes les bonnes volontés, c'est celle-ci...

Mais je m'arrête, et ce programme est sans doute assez vaste. J'ai tâché de vous montrer ce qu'il avait d'*actuel*, et j'espère que vous l'avez vu. Si vous ne mettiez à l'étude qu'une seule de ces questions, vous y trouveriez de quoi remplir des années entières de vos *Conférences* et de quoi satisfaire toute votre ardeur de curiosité. Vous y trouveriez surtout, Messieurs, de quoi rétablir avec les *Idées Générales* ce commerce et cette familiarité qui, depuis vingt-cinq ou trente ans, ne sont pas ce qui nous manque le moins, dans la France telle qu'on nous l'a faite. La spécialisation prématurée des études, la division du travail, les préoccupations de la « lutte pour l'existence », ont élevé entre les hommes des barrières plus hautes et plus infranchissables, des cloisons plus impénétrables et, si je l'ose dire, plus « étanches » qu'aucunes de celles qui aient jamais séparé les esprits. Nous nous servons des mêmes mots, mais nous y attachons des idées différentes. On ne s'entend qu'à la condition de ne pas s'expliquer. Et tout cela, Messieurs, se résume au dédain des idées générales, lequel ne serait rien de moins, si vous ne réagissiez, que l'affaiblissement général de la faculté de penser, et j'ajoute : la diminution de l'influence de la France dans le monde. Notre littérature nationale, depuis qu'elle se connaît, a developpé des idées générales; et, sans doute,

il faut bien que cette tendance fût conforme non seulement à l'esprit français, mais à la nature même de l'esprit humain, puisque, si vous cherchez les raisons de la fortune de notre langue, de notre littérature, et de nos idées, vous n'en trouverez pas de plus certaine.

Il est vrai qu'on ne sait pas toujours ce que c'est qu'une Idée Générale, et j'ai connu des gens qui feignaient de l'ignorer, ou, — ce qui est bien plus dangereux, — j'en ai connu qui les confondaient avec ce que l'on pourrait appeler les idées *communes* ou *banales*. Notez, à ce propos, que je ne méprise point les idées *banales* ou *communes*, et, au contraire, je crois qu'il n'y a rien de plus prétentieux ou de plus vain que de se proposer d'être « original ». Le paradoxe est toujours facile à soutenir; ce sont les idées *communes* ou *banales* dont il est difficile et intéressant de trouver la justification et de fixer le vrai sens, de préciser la portée. Mais les Idées Générales ne sont pas les Idées banales. On attribue, Messieurs, à un grand et illustre savant, c'était Claude Bernard, un mot spirituel et profond. Comme un de ses élèves lui soumettait une monographie, très bien faite, à ce que l'on conte, et très détaillée, de je ne sais quel mollusque ou quel crustacé : « Voilà qui va bien, lui disait le maître, mais de tout ce travail, qui est excellent d'ailleurs, dites-moi, que resterait-il,

mon ami, si par hasard ce mollusque n'existait pas? » Vous entendez ce qu'il voulait dire. Il ne trouvait rien dans ce travail qui en dépassât les limites; cette savante « monographie » n'avait de rapport qu'avec elle-même; et tout enfin s'y trouvait de ce qui devait y être, excepté des Idées Générales. Ce qui revient à dire, Messieurs, qu'une idée générale, c'est une idée qui résume, ou, selon le langage des logiciens, qui « subsume » un grand nombre d'idées moins générales, lesquelles sont déjà l'expression portative de toute une série d'observations ou d'expériences. Comparons-les, si vous voulez, aux « lois de la nature », aux lois de la physique ou de la physiologie. Ces lois sont l'expression de ce qu'il y a d'identique, d'immuable donc ou de permanent, dans un grand nombre de faits analogues ou semblables au fond, mais dont les circonstances masquent et déguisent parfois l'identité. Il en est ainsi des Idées Générales. On ne les forme point à l'aventure, ni, pour ainsi parler, de son fond. Elles reposent toujours sur des faits, ou, encore, elles ne sont elles-mêmes que ces « faits » longuement, patiemment, consciencieusement observés, dépouillés de ce que chacun d'eux pouvait avoir de « circonstanciel », réduits à ce qu'ils ont de plus caractéristique d'eux-mêmes et exprimés dans une formule qui ne les dépasse qu'en ce qu'on y voit la nature du rap-

port qu'ils soutiennent avec d'autres faits. Qu'y a-t-il de plus naturel, de plus légitime, de plus scientifique? et, par hasard, si l'on vous objecte que les *dénombrements* sur lesquels une idée générale se fonde sont souvent *imparfaits*, vous répondrez, Messieurs, deux choses : premièrement, que pour établir la *Loi* de toute une catégorie de faits il suffit d'en observer un seul, à la condition de savoir observer ; et, secondement, que l'on voit aussi tous les jours, en physique ou en physiologie, pour quelques lois qui demeurent, d'autres lois qui cessent d'en être.

Au surplus, vous le savez bien ; et je prêche des convertis. Ce sont des Idées Générales que vous discutez dans vos Conférences, les rapports que nous venons d'entendre en font foi, et même vous n'avez fondé vos Conférences que pour échanger entre vous des Idées Générales. C'est ce que j'en trouve de plus utile, et c'est ce que je crois que l'on ne saurait trop encourager. Les nécessités de la vie, qui vous prendront bientôt, qui peut-être ont déjà pris quelques-uns d'entre vous, se chargeront de vous spécialiser. Il sera temps alors, quoi que vous fassiez, de vous enfermer ou de vous confiner dans les bornes de votre profession, quand les exigences de la réalité vous en feront un devoir. Mais, en attendant, ne vous pressez pas d'être professeurs, avocats ou méde-

cins. Croyez d'ailleurs qu'en toute profession c'est un grand avantage que d'enter, pour ainsi dire, sa spécialité sur un fonds étendu de culture générale. Et je vous en prie, jeunes gens, dans votre intérêt comme dans le nôtre, ne soyez pas impatients, comme on l'est trop aujourd'hui, de voir se rétrécir, s'abaisser et s'obscurcir les vastes et lointains horizons de la vingtième année.

X

DISCOURS

POUR LES OBSÈQUES

DE

VICTOR CHERBULIEZ

4 juillet 1899

Messieurs,

Quoique cela ne se fasse guère, et qu'une espèce de pudeur, ou de discrétion, nous empêche ordinairement de mêler, à l'expression d'un deuil public, celle de nos sentiments personnels, je ne saurais aujourd'hui me retenir de dire, tout haut, et avant tout, de quel coup m'a frappé la mort inattendue de Victor Cherbuliez. C'est qu'en effet, à l'âge où l'on cherche sa voie, nul ne m'avait jadis donné, plus simplement, de plus sages, de plus sûrs, ni de plus affectueux conseils. C'est que depuis vingt-cinq ans son ingénieuse amitié, non seulement ne s'était pas une fois démentie, mais elle m'avait, en plus d'une circonstance difficile, soutenu, encouragé, guidé. C'est enfin que, si je n'avais pu lui en témoigner ma reconnaissance qu'en prenant ma part de tous ses succès et de tous ses chagrins, il n'avait rien épargné, lui, pour me faire croire que je m'étais acquitté de ma dette. Mais je ne m'étais point laissé per-

suader! Je m'étais seulement fait de ma gratitude un plaisir autant qu'un devoir, et s'en était-il aperçu? je l'espère; mais, si j'avais pu douter de la nature de mes sentiments, je l'aurais reconnue, Messieurs, moins encore à la tristesse qu'à l'étonnement et à la stupeur où m'a jeté la nouvelle de sa brusque disparition.

Je voulais le dire, je tenais à le dire, avant de parler de l'écrivain et du collaborateur de la *Revue des Deux Mondes*.

Car pourquoi, dans les discours que nous prononçons sur une tombe, pourquoi nous ferions-nous scrupule de mettre quelque chose de nous? pourquoi, de laisser voir naïvement notre émotion? pourquoi surtout de dire et d'assurer tous ceux qui l'ont aimé que, nous aussi, d'un Victor Cherbuliez, — romancier brillant et fécond, philosophe aimable et profond, publiciste dont les opinions et le nom faisaient autorité dans les chancelleries et dans les ambassades, — ce que nous regrettons le plus, c'est lui, c'est lui-même, c'est l'homme qu'il fut, et c'est, Messieurs, la « valeur morale » qui disparaît avec lui?

Ses débuts furent éclatants. « Je sors de la leçon d'ouverture de Victor Cherbuliez, — écrivait Amiel, dans son *Journal*, à la date du 9 janvier 1861, — abasourdi d'admiration. Si c'est une lecture, c'est exquis; si c'est une récitation, c'est

admirable ; si c'est une improvisation, c'est étourdissant. » Et déjà Genève entière partageait l'admiration d'Amiel ; et les *Causeries athéniennes* répandaient à travers l'Europe le nom de Victor Cherbuliez ; et *le Comte Kostia*, *Paule Méré*, *l'Aventure de Ladislas Bolski* l'égalaient à ceux des Feuillet et des Flaubert ; et pendant trente-six ans, vous le savez, Messieurs, le romancier soutenait l'éclat de ces débuts. Ai-je besoin de vous rappeler *Meta Holdenis*, *Miss Rovel*, *Samuel Brohl?* tant de romans, où la poésie de la nature, et la vérité de l'observation des mœurs cosmopolites se mêlent si curieusement aux fantaisies de l'imagination tour à tour la plus gracieuse ou la plus hardie, et à la satire des vices ou des ridicules éternels de l'humanité ?

Victor Cherbuliez, à cette époque, habitait encore Genève, et, de là, comme d'un observatoire unique alors en son genre, tous ces Polonais et tous ces Russes, tous ces Allemands et tous ces Anglais, tous ces aventuriers et toutes ces grandes dames, toutes ces institutrices et tous ces conspirateurs, il les avait vus défiler devant lui ; il en avait rencontré, connu, fréquenté quelques-uns ; et la critique ne lui adressait qu'un reproche, qui était de leur avoir quelquefois trop généreusement prêté la séduction de son esprit et les grâces de sa conversation.

Et, en effet, c'était sa marque ; et il lui était aussi impossible de manquer d'agrément et de charme qu'il le lui fut jusqu'à son dernier jour de prendre ses pinceaux pour faire le portrait des gens qui ressemblent à tout le monde. On le vit bien, vous vous le rappelez, quand après 1871, fils de Français exilés par la révocation de l'Édit de Nantes, il réclama le bénéfice d'une loi réparatrice et qu'il se fut installé parmi nous pour ne nous plus quitter. *L'Idée de Jean Têterol*; *Noirs et Rouges*; *la Ferme du Choquard*; *Ollivier Maugant*, combien d'autres encore! si ce n'étaient plus là des romans cosmopolites, mais français ou même parisiens, ils témoignaient tous du même souci de l'observation, mais de cette observation qui choisit, et qui ne déguise pas les raisons de son choix. Si la fable en est parfois moins romanesque, c'est qu'aux bords du Léman les romans qui passaient en poste ne se souciaient pas de se cacher, mais, au contraire, ils aimaient à se faire voir : à Paris, ou dans nos provinces, ils cherchent plutôt à se dissimuler. Et puis, si peut-être l'imagination du romancier avait un peu perdu de sa première fraîcheur, combien en revanche, Messieurs, son ironie n'a-t-elle pas gagné en souplesse ; sa satire en pénétration! son information en étendue! sa manière en ampleur! Je n'en voudrais pour preuve au besoin que ses plus récens

romans : *Après fortune faite*, *Jacquine Vanesse*, le dernier, mais non pas le moins original, ni le moins attrayant qui sera sorti de cette plume infatigable.

Infatigable, c'est bien le mot, puisqu'il n'y a pas huit jours il signait encore de son pseudonyme de Valbert son dernier article ; et l'œuvre de Valbert, à elle seule, n'est pas moins considérable en volume que celle de Cherbuliez. Elle ne l'est pas non plus en intérêt ou en valeur : et la malignité publique n'a pas manqué d'en prendre quelquefois occasion d'opposer Cherbuliez à Valbert... Mais il n'est interdit qu'à nous de comparer leurs mérites ; et, si nous osions préférer Cherbuliez à Valbert ou Valbert à Cherbuliez, on nous accuserait, et à bon droit, de vouloir partager notre reconnaissance ! Nous nous faisons honneur de la garder entière, une et indivisible.

Certes, l'épreuve était redoutable ; et tant de lecteurs, qui ne connaissaient que le romancier, pouvaient craindre pour lui que le souvenir même de l'auteur du *Comte Kostia* ne nuisît à l'autorité du publiciste. Mais ceux qui le connaissaient mieux ; ceux qui connaissaient l'homme ; ceux qui savaient quelle diversité d'instruction, quelle solidité de méthode, quelle aptitude universelle il avait comme hérité d'une famille où l'on se délassait des recherches de l'économie politique en relisant Thucydide et Platon ; ceux qui avaient lu les tra-

vaux de Victor Cherbuliez sur *l'Espagne politique* et sur *la Prusse et l'Allemagne*; ceux enfin qui l'avaient approché, ceux qui l'avaient entendu parler de politique, ou même de finances, avec autant de compétence que de la *Jérusalem* du Tasse ou de la *Dramaturgie* de Lessing, ceux-là n'avaient pas d'inquiétude, et ce qu'ils attendaient de lui, Victor Cherbuliez, pendant un quart de siècle, ne l'a pas seulement réalisé, il l'a passé. Nous serions bien ingrats si nous ne lui rendions ici ce témoignage. Peu d'hommes, en notre temps, ont mieux connu les intérêts les plus généraux de la politique européenne, en ont traité avec plus de clarté, de précision et d'esprit.

Aucune question ne lui était étrangère ; et qu'il fallût parler des *Progrès de la Russie dans l'Asie centrale* ou de la *Réconciliation de M. de Bismark et du Saint-Siège*, il s'y trouvait toujours également préparé. Le romancier, je veux dire ici le moraliste et le psychologue, reparaissaient dans la connaissance qu'il avait des caractères, dans les analyses qu'il faisait des vrais mobiles des actions des hommes, — des Gladstone et des Disraëli, des Bismarck et des Cavour, des Alexandre et des Guillaume, des Gordon et des Garibaldi.

Il aimait encore à suivre, dans leurs explorations à travers l'Afrique inconnue, les pionniers hardis ou persévérans qui ouvraient alors le con-

tinent noir à la pénétration européenne; et je dirais, Messieurs, que c'était en lui le goût persistant des aventures héroïques, si ce n'avait été plutôt encore pressentiment de l'avenir et constante préoccupation de l'influence, de la grandeur, de la prospérité de la France. Car cette patrie, qu'on lui avait rendue, ou qu'il avait reconquise, il l'aimait profondément, et c'était bien à elle que se rapportaient tous ses travaux. Il l'avait « préférée », à l'heure de la défaite; et il aimait à développer les raisons de sa préférence, toujours prêt à nous rassurer quand, avec cette manie de dénigrement, qui est chez nous la contre-partie d'une vanité nationale quelquefois excessive, nous prenions plaisir à nous effrayer de la « supériorité des Anglo-Saxons » ou de l'accroissement de l'influence allemande dans le monde. « Ah! qu'on en veut par momens à M. Cherbuliez, — s'est écrié quelque part un de ses plus anciens et de ses plus fidèles amis, Edmond Scherer, — et que n'eût-il été, si la volonté ou la destinée, *fata aspera*, lui eussent permis de devenir tout ce qu'il était! » Il songeait surtout à Valbert! et nous, Messieurs, quel plus bel éloge en pourrions-nous faire que de rappeler, qu'en étant tout ce qu'il était et tout ce que je viens d'essayer de dire, quelques-uns ont cependant pu croire qu'il avait manqué sa destinée?

Mais non! et jetés eux-mêmes par les circonstances dans la politique active, ils ignoraient, quand ils parlaient ainsi, ce qu'il y avait de désintéressement dans l'âme de Victor Cherbuliez. On ne lui a jamais entendu, que je sache, exprimer d'autre ambition que celle d'être et de demeurer jusqu'à son dernier jour ce qu'on appelle un « homme de lettres » ; et il n'a jamais pensé qu'il y eût un rôle plus enviable au monde que celui d'éclairer, d'avertir, et de guider l'opinion. A chacun son métier! Victor Cherbuliez n'a pas cru que le sien fût de se mêler aux agitations de la place publique. Non pas du tout qu'il affectât de les mépriser, ou qu'il fît peu d'estime de ceux qui les affrontent! Il était trop intelligent! Il aimait trop son pays! Il savait trop que la politique finit toujours, comme on l'a dit, par s'occuper de ceux qui ne s'occupent pas d'elle! Mais il pensait que, dans l'ardente confusion des partis opposés, il appartient à l'homme de lettres, à l'observateur philosophe, de jouer un rôle de modérateur ; il croyait que la première condition de ce rôle est d'avoir renoncé pour soi-même à toute ambition ; il avait appris, aux clartés de l'histoire, que l'autorité de l'écrivain, la confiance qu'on lui accorde, le crédit qu'on lui prête, ne sont faits de rien tant que de son absolu désintéressement. Et, parce qu'il le savait, il a de bonne heure conformé sa vie à ce

haut idéal; et, j'oserai le dire, ceux qui l'ont regretté pour lui n'ont en vérité compris ni l'élévation de sa pensée, ni la grandeur de son renoncement.

Ils ont également ignoré ce qu'il y avait en lui de sensibilité profonde, comme aussi bien, Messieurs, en tant d'ironistes, qui ne se servent guère de leur ironie que comme d'une défense ou d'une sauvegarde contre la curiosité banale et l'indiscrétion hostile. C'est ce que l'on voit bien, même dans ses romans, où, sous l'ironie de la forme, on sent circuler et courir, pour ainsi parler, tant de pitié, tant d'indulgence et tant de réelle bonté. C'est ce que l'on vit mieux encore quand le malheur l'atteignit! Il se sentit comme désemparé quand, après avoir fait tout ce qu'il était possible humainement de faire pour la disputer à la mort, il perdit la femme de cœur, l'épouse attentive et vigilante qui lui avait pendant tant d'années assuré la tranquillité de son prodigieux labeur. Et à cette perte irréparable quand vint s'ajouter, il y a quelques mois, quelques jours à peine, la perte d'un fils qui était son orgueil et sa joie, son cœur acheva de se briser; et c'est alors qu'on put bien dire qu'il crut sa « destinée manquée ». Pardonnez-moi, Messieurs, d'insister sur ces tristes détails. Ils achèvent de peindre l'homme et de vous le montrer tel qu'il fut, sensible et bon,

généreux et tendre. Ils me ramènent au début de ce discours. Ils feront entendre à ceux qui n'ont pas connu Victor Cherbuliez ce que nous regrettons de lui : l'alliance en lui du plus rare talent et de la plus complète humanité. Ils expliqueront et ils excuseront ce que j'ai cru pouvoir mettre de personnel et d'intime dans ces quelques paroles d'amical adieu.

Car le nom de Victor Cherbuliez est sans doute assuré de survivre, et sa place est déjà marquée dans l'histoire de la littérature française. Aucun écrivain n'écrira l'histoire de notre temps sans en demander la chronique à Valbert, et ce ne sont pas seulement des idées qu'il lui empruntera, ce sera souvent aussi la forme qu'il leur a donnée. Ses romans, contemporains de ceux de Feuillet, marqueront, avec eux, mais autrement qu'eux, par d'autres qualités et d'autres nouveautés, une époque de l'art. Quelques-uns d'entre eux s'inscriront au nombre des chefs-d'œuvre de notre prose. On dira, en les relisant, que personne avant Cherbuliez n'a fait entrer dans le cadre des fictions romanesques plus d'esprit, ni autant d'idées. Mais tout ce que l'on a dit, et tout ce que l'on pourrait dire, et tout ce que diront le critique ou l'historien de l'avenir, j'ai pensé qu'on me pardonnerait de l'avoir indiqué seulement, ou même de ne l'avoir pas dit, si j'avais réussi, dans

ces quelques mots, à faire passer, avant l'hommage de mon admiration, celui de ma reconnaissance et de mon affection pour Victor Cherbuliez. C'est ce que nous devons d'abord à ceux que nous avons connus. La postérité donne des rangs et juge les œuvres : les contemporains seuls sont capables de dire quel homme, — de quelle valeur, morale ou sociale, et digne de quels regrets ou de quels souvenirs, — il y avait dans un auteur.

XI

DISCOURS

SUR LES

PRIX DE VERTU

23 novembre 1899

Messieurs,

Ce que le sage M. de Montyon, en instituant ces prix de vertu que nous distribuons tous les ans, a fait assurément de plus inattendu, — pour ne pas dire de plus paradoxal, — mais aussi de plus spirituel, n'est-ce pas, quand on y pense, de nous charger de les décerner? Car nous n'y avions en apparence aucun titre; et on ne nous demande point en général à nous-mêmes d'être « vertueux », mais seulement de n'être pas « vicieux », *magis extra vitia quam in virtutibus*. Par profession et par choix, nous ne nous connaissons guère, — on peut du moins le croire, ou le craindre, — qu'en vertus de parade, en vertus voyantes, et, pour ainsi parler, en vertus oratoires : j'entends celles dont la célébration s'adapte tout naturellement au cadre de l'oraison funèbre et de l'éloge académique. Oui : nous savons nous louer entre nous et trouver des termes heureux pour caractériser une vie « consacrée tout entière au culte des

lettres », ou « à la recherche de la vérité ». Nous savons aussi juger du pouvoir d'un mot mis en sa place et de l'élégance d'un tour de phrase. Mais ces vertus plus humbles, et nullement « littéraires », ces actions plus modestes qui sont justement celles que M. de Montyon nous a légué le soin de récompenser et de louer, qu'en savons-nous, que pouvons-nous en savoir, quelle compétence avons-nous pour les juger, pour les apprécier, pour les signaler au respect et à l'admiration des hommes. « Les auteurs des actions célébrées, — est-il dit textuellement dans l'acte de fondation, — ne pourront être d'un état au-dessus de la bourgeoisie, *et il est à désirer qu'ils soient choisis dans les derniers rangs de la société.* » Comment se fait-il, Messieurs, que ce soit nous que M. de Montyon, cet homme grave, ce magistrat, ait chargés de ce « choix »? et, je vous le demande, ne le soupçonnerons-nous pas d'avoir voulu mêler pour nous dans sa philanthropie quelque intention d'ironie salutaire, un avertissement et une leçon... peut-être.

C'était, vous le savez, en 1780, et jamais encore l'aristocratie du talent n'avait exercé plus d'empire. Un homme de lettres, en ce temps-là, pouvait prétendre à tout, et même à la gloriole « de voir les trônes s'abaisser devant lui » : ainsi du moins s'exprime un de nos prédécesseurs. Il exagère un

peu! Les trônes restaient à leur place, et aussi ceux qui les occupaient. Les caresses léonines de « son ami » Fréderic avait fait quelquefois perler du sang à la peau de Voltaire, qui l'avait fine; et la grande Catherine se servait du vrai mot, quand elle appelait Grimm son « souffre-douleur ». Mais quoi! ces fréquentations impériales et royales n'en avaient pas moins enivré les hommes de lettres. Tant de flatteries les avaient enflés du sentiment de leur importance. Ils avaient pu d'ailleurs, en plus d'une occasion, s'assurer publiquement de la réalité de leur pouvoir. Et, sans presque y tâcher, on peut dire que, sur les ruines des autres aristocraties, ils avaient réussi à en élever une nouvelle, dont le moindre défaut n'était pas d'avoir oublié, dans l'atmosphère des salons et des cours, la modestie de ses origines — et la condition de sa légitimité.

C'est ce que M. de Montyon a bien vu. « Les auteurs des actions célébrées ne pourront être d'un état au-dessus de la bourgeoisie, et il est à désirer qu'ils soient choisis dans les derniers rangs de la société. » En vérité, j'aime cette phrase. Et ce choix, Messieurs, c'est nous qui le ferons, artistes et poètes, érudits et savants, gens de lettres et beaux esprits! Une fois l'an, — ce n'est pas trop! — nous nous arracherons à nos occupations favorites. Nous laisserons là tous nos livres, et

toutes nos écritures, pour compulser les dossiers des humbles. Nous lirons ces « attestations », où l'emphase naïve et l'innocente gaucherie du style enveloppent, mais n'obscurcissent pas la beauté simple du dévouement. Nous déchiffrerons, avec un peu de peine, les signatures dont elles sont couvertes, et nous songerons, en les déchiffrant, combien la plume est lourde aux pauvres mains déformées par ces travaux mêmes qui nous assurent la tranquillité de nos études ou la jouissance de nos loisirs. Nous nous rendrons compte que nous ne sommes pas les « seuls hommes », ni peut-être ceux dont le monde se passerait le plus malaisément. Et nous retournerons demain à nos habitudes, si nous le voulons, — et sans doute nous ferons bien, puisqu'elles ont aussi leur utilité, — mais nous en aurons été tirés, nous en serons tirés tous les ans; et nous aurons appris, si par hasard nous l'ignorions, nous nous rappellerons, si nous le savions, que les vertus des humbles, ces vertus obscures, ces vertus parfois dédaignées, ces vertus dont on dit volontiers qu'elles ne se connaissent pas, parce que ceux qui les exercent ont su s'en faire une seconde nature, sont, à la base même de la société, la vraie force qui contrepèse, et par conséquent équilibre l'éternelle et croissante poussée du malheur, de la misère et du vice!

Je ne sais, Messieurs, si je continue d'interpré-

ter fidèlement la pensée de M. de Montyon, — et de ses généreux imitateurs, qui ne sont pas au nombre de moins d'une trentaine, — mais il en est des nobles pensées comme des grandes œuvres : elles sont fécondes en conséquences, en commentaires, en explications que leurs auteurs n'avaient point prévues. Et, de quoi je suis sûr en tout cas, Messieurs, c'est de ne vous rien dire que je n'aie personnellement éprouvé en assemblant, et un à un, les matériaux de ce discours.

J'ai connu des enfants courageux : je ne croyais pas que, comme François le Berder, de Saint-Brieuc, à qui l'Académie décerne, sur la fondation Robin, un prix de 500 francs, un enfant d'onze ans fût capable, à lui tout seul, avec son modeste salaire d'ouvrier rhabilleur de meules, d'aider sa mère à en élever six autres et à en faire d'honnêtes filles et de laborieux ouvriers. Je savais, d'une manière théorique et abstraite, qu'une des vertus de notre race est non seulement de vivre et de se contenter à moins de frais que d'autres, mais encore d'exceller à faire beaucoup de choses avec peu d'argent : je ne savais pas que, comme Élisabeth Feugas, de Bayonne, à qui l'Académie décerne un prix de 500 francs sur la fondation Camille Favre, une ouvrière giletière, avec un salaire de 17 ou 18 francs par semaine, pendant six mois de l'année, et de 6 ou 8 francs pendant

les six autres, — 24 ou 32 francs par mois! — pût soutenir la vieillesse d'un père plus que septuagénaire ; entourer de soins coûteux une mère et une tante malades ; élever, entretenir, instruire, placer et marier un frère et une sœur.

Est-il vrai, Messieurs, à ce propos, que, comme on l'a dit, le sentiment de la famille s'affaiblisse dans certaines classes de notre société contemporaine? Des romanciers, des auteurs dramatiques, des journalistes le prétendent. Ce que l'Académie française est en droit de leur répondre, c'est qu'elle n'a jamais été embarrassée de distribuer les 13.500 francs de la fondation Camille Favre, « destinés, comme vous le savez, à décerner chaque année vingt-sept médailles, de 500 francs chacune, à ceux qui auront donné de bons exemples de piété filiale » : ou plutôt encore son embarras n'a toujours été que de choisir entre les titres des braves gens qu'on proposait à ses suffrages. Peut-être, j'en conviens, l'Académie a-t-elle quelquefois étendu les termes de la fondation, et, par exemple, elle a volontiers confondu dans le même éloge ou dans la même récompense les effets du dévouement fraternel et ceux de la piété filiale. Renée Kerneff, de Tréméven (Côtes-du-Nord), actuellement institutrice au Plessis-Balisson, avait déjà pris une de ses nièces à sa charge. Son traitement est de 700 francs par an. Quand sa sœur devint

veuve avec quatre enfants, âgés de dix, huit, six et quatre ans, Renée Kerneff se chargea sans hésitation des enfants et de la mère, — il y a de cela tantôt vingt ans, — et, pour soutenir ces six personnes, on devine ce qu'elle a dû s'imposer de privations et de sacrifices. L'Académie n'a pas cru être infidèle à l'esprit de la fondation Camille Favre en attribuant à Renée Kerneff une médaille de 500 francs.

C'est encore une institutrice que l'Académie récompense en la personne de Marie-Léonie Balthazard, des Roches-de-Condrieu (Isère). « Fille d'un pauvre cultivateur infirme et d'une mère continuellement malade, mademoiselle Marie, dit la pétition qui nous la recommandait, après les avoir aidés de toutes ses forces à cultiver les maigres terres qu'ils possédaient, voyant qu'elle ne pourrait jamais les soulager par ce moyen, résolut de se faire institutrice. » Elle y parvint, toute seule, entre deux binages, à force de persévérance ; et, depuis lors, son traitement n'est employé qu'au soulagement de ses parents et à l'éducation d'un jeune frère et de deux sœurs. L'Académie lui décerne une médaille de 500 francs. Elle en décerne également une de 500 francs, sur la même fondation Camille Favre, à Antoinette Nardin, de Favey (Haute-Saône), actuellement domiciliée à Paris, où elle exerce depuis de longues années le rude

métier de « marchande au panier ». Elle aussi, depuis quinze ans, a soin du fils et des filles d'une sœur, — au nombre de six, — qu'elle a pris à sa charge et défrayés de tout, sans parler d'un frère âgé et infirme dont elle est devenue l'unique soutien. Elle paie encore la pension du fils d'une fille de ce frère. Humbles vertus, Messieurs, dont le geste n'a rien d'héroïque, l'attitude rien de théâtral, mais vertus dont l'humilité même fait justement la grandeur, et vertus sans lesquelles périrait le monde, s'il ne vit, comme on l'a dit, que du don de l'homme à l'homme; et, tout ce que nous enveloppons, nous, en le répétant, de ces termes académiques, si ce sont précisément ces braves gens qui le pratiquent. Nous parlons pour eux, mais ils agissent pour nous; et nous les « récompensons », mais c'est encore nous qui leur devons du retour !

J'en dirai presque autant de ces « vieux serviteurs » que l'on s'est parfois étonné de voir l'Académie couronner tous les ans, en si grand nombre, et si généreusement. On l'en a même un peu plaisantée. Mais on a eu tort. On a eu tort, puisque telle fondation est expressément destinée, — j'en reproduis les termes, — « à récompenser les domestiques qui l'auront mérité par leur dévouement à leurs maîtres »; et on a eu tort encore, parce que, si nous y regardons d'assez près, nous

ne trouverons guère de témoignage plus touchant de cette solidarité qui égalise les conditions des hommes dans le malheur ou dans la misère. Eh oui ! rester fidèles à ceux qu'on avait commencé de servir dans des jours plus heureux, quand la fortune semblait leur sourire ; les soutenir, les aider, les consoler dans leurs afflictions ; sacrifier ses *économies*, — vous savez, Messieurs, en France et dans nos campagnes, toute la force de ce mot, — pour entretenir autour d'eux l'apparence, l'illusion, je ne dis même pas de l'aisance, mais de la sécurité ; relever leur courage défaillant ; les assister dans leurs souffrances ; être souvent l'unique lien qui les rattache encore à la vie ; leur épargner enfin cette suprême amertume de maudire en mourant un monde indifférent ou hostile, et, parmi tout cela, s'oubliant entièrement soi-même, ne se soucier ni des forces qui déclinent, ni de la santé qui s'en va, ni des années qui s'accumulent, telle est l'histoire, oh! bien banale, de tous ces vieux serviteurs que nous sommes chargés de récompenser tous les ans. Je vous demande, sincèrement, si vous en connaissez, dans sa banalité, de plus instructive? ni qui dépose plus simplement, mais plus éloquemment, que, selon le mot du grand orateur : « quand Dieu forma le cœur et les entrailles de l'homme, il y mit premièrement la bonté » ?

De ces modestes héros, l'Académie n'en couronne pas cette année moins de trente-cinq ou quarante. C'est vous dire, Messieurs, que, dans un discours, qui, si nous étions obéissants aux recommandations de M. de Montyon, « ne devrait pas être de plus d'un demi-quart d'heure de lecture », je ne puis me proposer de les énumérer tous. Comment d'ailleurs choisir entre eux, — ou entre elles, car ce sont généralement des femmes? Virginie Pichot, de Guégon (Morbihan), est entrée, voilà trente-huit ans, au service d'un pauvre cultivateur, pour le modeste gage de 60 francs par an, et ces 60 francs par an, pendant dix ans qu'elle les a touchés, — car elle ne les a touchés que dix ans sur trente-huit, — elle les a uniquement consacrés à l'entretien de son vieux père. Elle élevait en même temps les enfants de son maître, ils étaient cinq, et qui dira comment, au prix de quels sacrifices, elle les conduisait jusqu'au terme de leur éducation? Deux filles devenaient religieuses, un fils entrait dans l'ordre des Oblats de Marie, pour aller chercher au Canada la mort du missionnaire : elle, cependant, continuait toujours de servir son vieux maître, avec le même désintéressement ; et sans doute, Messieurs, les 500 francs que l'Académie lui attribue sur la fondation Honoré de Sussy iront où sont jadis allés ses gages et ses économies : il n'y

aura de changé que le bénéficiaire de son dévouement.

C'est le même chemin que prendront les 500 francs que l'Académie, sur la fondation Letellier, attribue à Jeannette Goddet, de Seyssel, actuellement domiciliée à Lyon, pour les quarante-six ans qu'elle a passés au service de la même famille. Quelles sont les minces ressources de cette famille, aujourd'hui composée de trois veuves, la grand'mère, la mère, la fille, et de deux jeunes enfants, je ne le vous dirai pas, mais tous les témoins attestent que, de ces cinq personnes, désemparées et comme jetées en proie aux difficultés de la vie, Jeannette Goddet a été la providence plutôt que la servante, et, qu'à soixante-huit ans, ni fatigues, ni soucis, ni chagrins n'ont triomphé de sa patience ou altéré seulement l'égalité de son humeur. Admirons, Messieurs, et vénérons tous ceux qui se dévouent, de quelque manière qu'ils le fassent — et quand ce serait même avec tristesse, ou en grondant : — mais admirons encore davantage, et aimons celles dont la gaieté légère, en déguisant leur dévouement, réussirait presque à nous faire croire qu'en acceptant leurs soins c'est nous qui leur rendons service?

Comme Jeannette Goddet, ce sont aussi trois femmes, les trois sœurs, valétudinaires et infirmes, qu'Anne Françoise, dite Annette Valot, a prises,

sous sa protection, il y a de cela trente-neuf ans, et auxquelles, pendant trente-trois ans, elle a prodigué ses soins, sa jeunesse et sa gaieté. Elle est passée de leur service à celui de l'un de leurs neveux ; elle a choisi pour s'y dévouer le moment même où cet ancien fonctionnaire venait de voir sa petite fortune engloutie dans je ne sais quelle spéculation d'agriculture ; et, depuis qu'il est mort à son tour, Anne-Françoise Valot s'est mise « en condition » chez une de ses nièces, à elle, pour quoi faire, Messieurs ? Pour y achever en paix une existence déjà longue de soixante-treize ans ? Non, mais pour y gagner de quoi payer les dettes de son maître, et ainsi, par-delà la tombe, donner à ceux qu'elle a si bien servis un dernier témoignage de son affection. L'Académie décerne à Anne-Françoise Valot, sur la fondation Montyon, une médaille de 500 francs.

Elle en décerne une de la même valeur, sur la fondation Camille Favre, à Marie Lagarrigue, de Figeac (Lot). Marie Lagarrigue, âgée aujourd'hui de soixante ans, a commencé son apprentissage de la vie réelle dès l'âge de quatorze ans, en élevant ses deux frères et ses cinq sœurs. Entrée, dix ans plus tard, au service d'une famille alors composée de quatre personnes, et aujourd'hui réduite à deux femmes, c'est elle qui, depuis trente-six ans, entretient l'ordre et l'harmonie dans un intérieur

que l'incompatibilité des humeurs eût, sans elle, vingt fois dispersé. Enfin, depuis vingt-cinq ans, elle dirige, en qualité de présidente élue, une association dont l'objet, nous dit-on, est « de protéger, de secourir, en leur procurant un asile et des aliments, les jeunes filles de la campagne qui viennent chercher à la ville un emploi de servante ». L'Académie française, en encourageant la ligue... je veux dire l'association des servantes de Figeac, n'a pas craint de l'exposer à la rigueur des lois; et en effet le comité n'en est composé que de quatorze personnes. Qui vous nommerai-je encore? Justine Chapel, de Saint-Florent (Gard), présentement domiciliée à Paris? L'Académie lui décerne, sur la fondation Honoré de Sussy, un prix de 500 francs, pour avoir servi soixante-deux ans dans la même famille. Elle avait dix ans quand elle y est entrée, en 1836, aux gages de 50 francs par an. Elle a élevé successivement les quatre filles de ses premiers maîtres, les sept enfants de l'aînée de ces filles, les trois enfants de l'un de ces sept enfants, quatorze enfants, trois générations. En vérité, Messieurs, ne sont-ce pas là des services rendus à la société autant qu'à une famille? et si l'emphase de la question provoquait peut-être un sourire, changeons seulement l'échelle des choses; et, après l'humble servante d'un humble ménage d'artisans, parlons de ceux que ce même et impérieux besoin de se

dévouer a vraiment faits les « serviteurs » des orphelins, des infirmes et des déshérités.

C'était au monde et « à la vie du monde » que son nom, son éducation, sa situation sociale semblaient avoir destiné Mlle de Croismare, mais elle habitait à quelques heures du Havre, au long des falaises du pays de Caux, et les vers du grand poète résonnaient dans son cœur plus haut que tous les bruits de fêtes :

Où sont-ils, les marins sombrés dans les nuits noires?
O flots, que vous savez de lugubres histoires,
Flots profonds, redoutés des mères à genoux !
Vous vous les racontez en montant les marées,
Et c'est ce qui vous fait ces voix désespérées
Que vous avez le soir quand vous venez vers nous !

Où sont-ils, les marins? et leurs enfants, que deviennent-ils? Mlle de Croismare prit la résolution de se consacrer entièrement à ceux qu'un coup de mer, une saute de vent, un choc dans la brume, a rendus orphelins, et, depuis vingt ans qu'elle a fondé, sous le vocable de *la Sainte Famille*, son asile de Saint-Martin-du-Bec, tout ce qu'elle avait de fortune, de vaillance et de dévouement, elle l'a dépensé à la réalisation de ce noble dessein. Elle ne se contente pas d'élever ses pupilles, elle supporte les frais de leur apprentissage, et, malades ou sans place, la maison de l'orphelinat leur

demeure toujours libéralement ouverte. L'Académie française, en attribuant à Mlle de Croismare, sur la fondation Honoré de Sussy, un prix de 1.500 francs, est heureuse de s'associer à l'œuvre de l'orphelinat de *la Sainte Famille*.

C'est une autre forme de dévouement qu'elle a voulu non pas récompenser, mais du moins reconnaître, en attribuant, sur la fondation Montyon, 2.000 francs, — le prix le plus considérable qu'elle ait cru pouvoir décerner cette année, — à Mme Marie Germaine, en religion Sœur Sainte-Marguerite, des Filles de la Sagesse.

Il y avait en 1871, à l'hôpital de l'Enfant-Jésus, à Paris, une fillette de quatre ans, Marthe Obrecht, que l'effroi des spectacles de « l'année terrible » avait rendue sourde, muette et aveugle. Les médecins, après un long temps d'observation, la déclarèrent incurable, et quatre ans plus tard, en 1875, on n'avait pu parvenir encore à la placer dans aucune des institutions consacrées à l'enseignement des aveugles ou des sourdes-muettes. Cependant, elle avait de terribles colères, qui, plus d'une fois, avaient mis en danger la vie de ses jeunes frères. Ce fut alors qu'on eut l'idée de s'adresser à la supérieure de l'institution de Notre-Dame-de-Larnay, près Poitiers, et après quelques hésitations, — car comment entrer en rapports avec la malheureuse enfant? — la supérieure se laissa toucher. Marthe

Obrecht fut placée sous la direction de la Sœur Sainte-Médulle, aujourd'hui décédée, et de la Sœur Sainte-Marguerite, elles-mêmes aidées dans leur tâche par une sourde-muette de l'institution. Elles réussirent ! De cette masse informe de chair, — puissé-je, Messieurs, employer cette expression sans manquer de respect au malheur ! — où ne s'agitaient confusément que les instincts animaux de notre nature, elles réussirent, à force d'ingéniosité, de patience, de douceur, de dévouement, d'application, à faire jaillir l'étincelle divine ; et aujourd'hui Marthe Obrecht, âgée de plus de trente ans, sait se faire comprendre, elle comprend ; elle sait lire, elle sait écrire ; elle sait travailler, tricoter, faire du crochet, coudre même ; elle sait parler. Elle sait aimer aussi ! et les dames de Larnay n'ont pas formé d'élève qui leur soit plus affectueusement ni plus fidèlement attachée.

Quelle entreprise, Messieurs ! et que de réflexions le succès n'en suggère-t-il pas ? « Ne pas voir et ne pas entendre » : vous représentez-vous bien ce qu'il y a littéralement de ténèbres accumulées dans ces deux mots ! Vous représentez-vous, dans cette nuit, la captivité de l'intelligence ! Vous représentez-vous cette horreur de sentir, par l'intermédiaire du toucher, qu'il existe un monde, et de chercher, aux murs de sa prison de chair, une issue sur ce monde, et de ne pas la trouver ! Mais quand une main compatissante

et pieuse, après avoir calmé cette fureur presque inconsciente, a réussi de plus à la discipliner, nous rendons-nous bien compte, Messieurs, de ce qu'elle a dû y employer de précautions, et d'adresse, et d'autorité? Nous rendons-nous compte, si quelquefois nous en avons douté, de la puissance de l'éducation? Et, dans cet exemple en quelque sorte grossissant, nous rendons-nous compte enfin de ce que doivent être les vertus d'un éducateur? Élever un être humain, si c'est vraiment le créer à la vie morale, on ne l'a jamais mieux vu que dans l'histoire de Marthe Obrecht et de la Sœur Sainte-Marguerite.

Ou plutôt, si! on le peut mieux voir encore, et c'est dans l'histoire de la Sœur Sainte-Marguerite et de Marie Heurtin. Car Marthe Obrecht avait quatre ans quand elle a perdu l'ouïe, la voix et la vue. Elle avait entendu et parlé! Il y avait peut-être au fond d'elle de vagues et d'anciennes traces de ses premières impressions. Quelques-unes de ses acquisitions n'ont peut-être été que des réviviscences! Mais Marthe Heurtin, elle, était aveugle, elle était sourde, elle était muette de naissance. Elle avait dix ans quand, après avoir été renvoyée de deux institutions, on la confia, en 1895, aux dames de Larnay. Ses colères n'étaient pas moins terribles qu'autrefois celles de Marthe Obrecht, et il semblait qu'elles eussent quelque chose d'encore moins

humain ! Le succès a pourtant été le même. Quatre ans ont suffi pour transformer Marie Heurtin. Elle lit et elle écrit. Elle sait sa grammaire et son catéchisme. Elle parle. Elle va faire sa première communion. Qu'est-ce à dire, Messieurs ? sinon que les dames de Larnay, que la Sœur Sainte-Médulle et la Sœur Sainte-Marguerite ont institué une « méthode » ? L'éducation de Marthe Obrecht n'était peut-être qu'une victoire sans lendemain ni suites ; l'éducation de Marie Heurtin en fait un triomphe sur la nature. Et, parce que ce triomphe sera durable, parce que la Sœur Sainte-Marguerite formera des élèves qui continueront son œuvre, parce que cette œuvre prolonge celle d'Haüy et de l'abbé de l'Épée au-delà de tout ce qu'on eût cru pouvoir espérer, c'est pour cela qu'en la récompensant, Messieurs, nous ne saurions témoigner ici trop de reconnaissance à ceux qui nous l'ont signalée.

Ce ne sont point des sourds-muets, ni des infirmes que M. Auguste Fraënzel, à qui l'Académie décerne, sur la fondation Montyon, un prix de 1.500 francs, s'est chargé d'élever, si ce ne sont même, de tous les gamins, les plus entreprenans et les plus bruyans, puisque ce sont des gamins de Paris, et des gamins du quartier Saint-Gervais. Simple professeur d'allemand, n'ayant que ses leçons pour vivre, M. Auguste Fraënzel a fondé à

Paris, rue François-Miron, 68, au deuxième étage, un « Patronage » qu'il a baptisé lui-même du nom d'*Entre Ciel et Terre*, et qui compte aujourd'hui plus de trois cents enfans. Ils n'étaient au début, voilà cinq ans, qu'une vingtaine! M. Fraënzel les a soustraits aux fréquentations de la rue; il a entrepris d'achever, quelquefois même de commencer leur éducation religieuse et morale; il les place en apprentissage; il les soigne quand ils sont malades; il leur enseigne la charité; et par ces moyens assurément très simples, mais enfin dont tout le monde ne s'avise pas, il a conquis l'affection des enfans et des parens. « Il a sur les enfans, dit un document revêtu de 700 à 800 signatures, une influence dont les familles seraient jalouses, si les familles, au contraire, n'étaient heureuses de sentir leurs enfans ainsi aimés, ainsi suivis, ainsi guidés. » D'autres œuvres encore se rattachent à son « Patronage », telles qu'un « Cercle de jeunes ouvriers » un « Cercle d'études religieuses et sociales », un « Secrétariat du peuple », qui donne gratuitement aux habitans du quartier des consultations juridiques. Il a paru, Messieurs, à l'Académie, que dans un temps où il n'est question que d'œuvres *post-scolaires*, *extra-scolaires*, *juxta-scolaires*, l'initiative de M. Auguste Fraënzel méritait d'être signalée! Le succès de son « Patronage » est un bel exemple de ce que peut quelquefois un seul

homme, à la condition d'avoir en soi le goût, l'ardeur, et le « besoin de se dévouer ».

Le « besoin de se dévouer », est-ce bien ici, Messieurs, l'expression dont il faut se servir, et ne craindrons-nous pas qu'on en abuse pour se libérer, envers ceux qui se dévouent, du fardeau de la reconnaissance? Ils sont ainsi faits! nous dit-on; ils obéissent à une loi de leur nature; ils travaillent aussi à s'assurer une éternité de bonheur! De quoi veut-on que nous leur sachions gré? Oh! le pitoyable et l'odieux sophisme! Comme si la noblesse de nos besoins ne mesurait pas la noblesse de notre nature: comme si la hiérarchie que nous établissons entre ces besoins n'était pas l'œuvre de notre volonté; comme s'il ne nous fallait pas toujours en sacrifier, à ceux que nous satisfaisons, de non moins impérieux, mais de moins généreux; et comme enfin si nous en pouvions assurer la satisfaction autrement que par une attention, une vigilance et une résolution de tous les instants! Vous vous rappelez les vers de Lucrèce:

Suave, mari magno turbantibus æquora ventis,
E terra magnum alterius spectare laborem.

Ce n'est pas, ajoute-t-il, que nous trouvions du plaisir dans le danger des autres, mais c'est que nous jouissons alors de la conscience d'être en sûreté. Eh bien, Messieurs, il y en a, il y a des

femmes, il y a des hommes qui ne veulent pas de cette « jouissance » ! Il y en a qui trouveraient doux, eux aussi, de rester paisiblement sur la rive quand les vents et les flots font rage, mais qui ne veulent pas de cette « douceur ». Et il y en a, sachons-le bien, à qui les leurs, à qui la vie, ne sont pas moins chers qu'à nous ; mais au-dessus de la vie, et de leurs aises, et des leurs, précisément ils mettent quelque chose ; — et c'est ce que nous appelons le besoin de se dévouer.

L'Académie décerne au pilote Charles Gossin, de Dunkerque, chevalier de la Légion d'honneur, une médaille de 1.000 francs sur la fondation Montyon, pour trente-six ans de services à la mer et vingt sauvetages accomplis dans les circonstances les plus tragiques. Est-ce que nous croirons, Messieurs, que le pilote Gossin tenait moins que nous à la vie? ou peut-être les dangers de la mer lui étaient-ils moins connus? Croirons-nous que, dans la nuit sombre, à travers la tempête, quand, à l'appel du canon d'alarme, il volait au secours d'un navire en détresse, il ne sut pas qu'il allait à la mort? Non, certainement, nous ne le croirons pas : il savait qu'il y allait; et il y allait parce qu'il le voulait ; et il le voulait parce qu'il avait son « idée » du devoir et du dévouement. Ainsi encore Louis Périer, de Fécamp, autre pilote inscrit au Havre, à qui l'Académie décerne le prix

Gémond, d'une valeur de 1.000 francs. Lui aussi, comme Charles Gossin, il est chevalier de la Légion d'honneur, et nous ne sommes pas les premiers à reconnaître son héroïsme.

Louons encore et admirons le dévouement de Jean Thibaudier, d'Avignon, à qui nous décernons, sur la fondation Buisson, une médaille de 1.000 francs. Jean Thibaudier, père de trois jeunes enfants, n'a jamais hésité devant le danger, quel qu'il fût ; et se précipiter du haut d'un pont dans le Rhône pour sauver un homme qui se noie ne lui est pas moins ordinaire que de courir au feu des incendies pour en arracher une victime. Il s'est encore distingué tout particulièrement, en 1896, à l'époque où le fleuve, rompant ses digues, avait envahi plusieurs quartiers d'Avignon, et on l'a vu, quinze jours et quinze nuits durant, visiter, secourir, ravitailler les inondés... Ignore-t-il peut-être encore, ce Jean Thibaudier, que l'eau mouille et que le feu brûle ?

Mais, qu'ils s'appellent Charles Gossin ou Jean Thibaudier, veut-on, après cela, que le besoin de se dévouer soit comme inné chez quelques-uns d'entre nous ? Disons alors qu'ils sont trop rares, Messieurs, ceux en qui la nature, — je serais tenté de dire la grâce, — a permis que l'impulsion du dévouement triomphât ainsi sans effort des conseils ou des suggestions de l'égoïsme et de l'intérêt !

Songeons encore que, pour être innées, nous n'en admirons pas moins les qualités du caractère et de l'esprit, celles qu'on apporte en naissant, et qu'on ne nous demande que de ne pas gaspiller. Est-ce que le talent, lui aussi, n'est pas un don de Dieu, et lui marchandons-nous pour cela notre admiration ou nos éloges? Mais, au contraire, et peut-être à tort, ce que nous estimons le plus au monde, c'est justement ce qui ne s'acquiert pas, c'est la vigueur et c'est la santé, c'est le courage et c'est l'audace, c'est la beauté, c'est le génie! Pourquoi la vertu seule ferait-elle exception? Qui sait si ce qu'elle a d'instinctif, ou pour mieux dire de spontané, ne serait pas surtout ce qui en fait le prix? L'ignorance où elle est quelquefois d'elle-même achève d'en faire la séduction. Nous l'aimons de ne pas se connaître. Mais, Messieurs, ce n'est pas une raison d'avoir moins d'estime pour elle! et, plutôt, c'en est une d'admirer davantage ce qu'il y a de plus qu'humain en elle, son principe secret et le ressort caché de ses démarches.

C'est ce genre de vertu que l'Académie a voulu signaler, en décernant à Romain Rey, d'Anjou (Isère), une médaille de 1.000 francs, sur la fondation Lange. Héritier des pauvres de sa mère, « pas un indigent n'a souffert dans sa commune, — dit le Mémoire qui nous recommandait Romain Rey, — pas un n'est mort qu'il ne l'ait assisté

dans sa dernière maladie et *conduit à sa dernière demeure* ». Notez, Messieurs, ces derniers mots ! Ils sont caractéristiques de la piété singulière que notre peuple de France a professée de tout temps pour ses morts ; et, de les accompagner à leur dernière demeure, ou de les « ensevelir » pieusement, on ne saurait croire dans combien de nos Mémoires nos candidats en sont loués comme de l'une de leurs principales vertus. Ai-je besoin d'ajouter que ces morts, ils les ont d'ailleurs presque toujours soignés, comme Romain Rey, de leurs propres mains, et secourus de leurs propres deniers ?

C'est ce que fait également, à une autre extrémité de la France, Marie Le Coispellier, de Brest, à qui, sur la même fondation Lange, l'Académie décerne une médaille de 1.000 francs. Professeur de piano, Marie Le Coispellier, la neuvième de onze enfants, n'ayant que son métier pour vivre, a trouvé le moyen, dans son active et infatigable charité, de soulager à elle seule plus d'infortunes qu'un millionnaire. Elle visite et soigne les malades. Elle va, comme elle dit, « en journée » chez les pauvres, se faisant à la fois leur servante, et, ce qui est plus difficile peut-être, leur égale. Combien de louables actions la nuance imperceptible de supériorité qu'on y met n'a-t-elle pas gâtées ! Marie Le Coispellier balaie la chambre de ses pauvres,

elle raccommode leur linge, elle parle avec eux de leur misère en mangeant avec eux le frugal repas qu'elle a payé de son obole. Elle ramasse dans la rue les enfants abandonnés, leur enseigne le catéchisme, réussit à les remettre ou plutôt à les mettre dans la bonne voie. Elle explore consciencieusement les roulottes des saltimbanques, s'enquiert de leurs besoins, réussit à leur procurer jusqu'à des chevaux pour reprendre leur vie vagabonde, immobilisée un moment par la misère. Elle les soigne quand ils sont malades; et, quand ils meurent, — je vous le disais, Messieurs, que tous nos Mémoires ont toujours grand soin de relever ce trait! — « elle les enterre ». Nous étonnerons-nous que la ville de Brest, qui l'a vue depuis tant d'années à l'œuvre, ait cru devoir attirer sur Marie Le Coispellier l'attention de l'Académie? et, s'il faut estimer ceux qui font la charité de leur superflu, que dirons-nous de ceux qui la font en se privant de leur nécessaire, ou, mieux encore, qui, n'ayant pas ce nécessaire, s'ingénient et réussissent à faire leurs charités sans lui?

Tel est le cas d'Émilia Boitel, de la Fère, à qui l'Académie, sur la même fondation Lange, décerne un prix de 1.000 francs. Fille d'un modeste cordonnier, Émilia Boitel, pauvre et dénuée de toutes ressources, malade, presque aveugle, âgée d'aujourd'hui soixante ans, n'en a pas moins trouvé

le moyen d'être la Providence des pauvres de la Fère. « Non contente de secourir les pauvres, de les soigner, d'*ensevelir les morts*, — dit l'un des Mémoires qui nous la recommandent, — Émilia Boitel s'essaie au relèvement moral des déshérités. Elle possède une redingote d'homme qui est célèbre à la Fère. » C'est, Messieurs, pour en habiller les nombreux irréguliers qu'elle transforme en maris légitimes : elle possède aussi « une robe de baptême... » pour l'enfant. Un autre Mémoire calcule qu'Émilia Boitel, quoique n'ayant pas elle-même, comme on dit, où poser sa tête, n'a pas distribué dans la Fère moins de 100.000 francs d'aumônes. Maintenant que l'âge est venu, et les infirmités avec l'âge, elle est entrée à l'hôpital de Laon, où son grand chagrin est d'être séparée de ses pauvres. Puisse du moins le prix que l'Académie lui décerne la réunir quelque temps à eux!

Je n'en finirais pas, Messieurs, si je voulais, dans ce rapport, donner la place qui lui serait due à chacun des cent dix-huit lauréats que nous couronnons cette année, et la séance n'y saurait suffire. Que les époux Worms, de Paris, à qui l'Académie décerne les 1.000 francs du prix Souriau ; qu'Élisa Zeller, de Lons-le-Saulnier, à qui sont attribués 1.000 francs sur la fondation Savourat-Thénard, une fondation nouvelle qui enrichit nos

concours de 8.000 francs de rente annuelle ; que Marguerite Moulager, de Versailleux (Ain) ; que François Jeudy, de Ramonchamp (Vosges), un cantonnier qui, sur son salaire, a trouvé le moyen d'élever trois enfants, de soutenir sa belle-mère, âgée de soixante-treize ans et d'adopter deux vieilles infirmes, âgées l'une de soixante-dix-neuf ans et l'autre de quatre-vingt-cinq ans ; que tant d'autres encore nous pardonnent donc si nous ne pouvons guère que les nommer en passant ! Il y a aussi François Gorse, de Sornac (Lozère), à qui l'Académie décerne, sur la fondation Montyon, une médaille de 1.000 francs pour avoir mérité, dans sa commune, le nom de « François Gorse l'Humanitaire ». Simple facteur rural, l'accomplissement de son service, qui n'a jamais donné lieu à une observation de ses chefs, lui est une perpétuelle occasion de se dévouer. Non content d'avoir opéré de nombreux sauvetages, il jette à lui tout seul des ponts sur les ruisseaux de la montagne, il y construit des refuges, il y trace des routes, il y plante des arbres... Mais il faut enfin se borner, et j'aurais terminé, Messieurs, si, avant de conclure, je ne me sentais invinciblement ramené, par ces facteurs et par ces cantonniers, au début de ce discours.

« J'ai eu de vrais mouvements d'admiration enthousiaste, a écrit un romancier, pour de bons

vieux qui parlaient le plus mauvais anglais possible, — le texte que je cite est de Georges Éliot ; — qui avaient quelquefois le caractère maussade ; et qui n'avaient jamais opéré dans une sphère d'action au-dessus de celle d'inspecteur de paroisse, par exemple. La manière dont j'en suis venue à conclure que la nature humaine mérite d'être aimée, *celle qui m'a enseigné quelque chose de sa profonde éloquence et de ses sublimes mystères*, a été de vivre beaucoup avec des gens plus ou moins terre à terre, vulgaires même, desquels vous n'entendriez peut-être rien dire de très remarquable, si vous alliez aux informations dans le voisinage de leurs demeures. » Elle force ici la note, et l'expression passe un peu la pensée. Ce sont précisément les « voisins » qui nous dénoncent, si je l'ose dire, les vertus de nos candidats. Mais, au reste, combien elle a raison, je n'en avais jamais eu la révélation plus nette, ni le sentiment plus précis, ni la conviction plus profonde, qu'en parcourant les dossiers de nos concours de vertu ! Car, vous l'entendez bien : elle ne dit pas, ni moi non plus, qu'il n'y ait de vertus que dans le populaire, et, si elle le disait, je protesterais hautement. Des saints ont illustré des trônes ! Mais, si la vulgarité dont elle parle est bien celle qui s'oppose à ce que l'on appelle du nom de distinction des manières ou de l'esprit, elle a raison ; et parmi

nous, oui, ce sont bien les pires obstacles qui s'opposent à la charité : la délicatesse des sens et l'orgueil de l'intelligence.

Apprenons donc à les surmonter. La délicatesse des sens n'est souvent qu'une forme aristocratique de l'égoïsme ; et qui sait si l'orgueil de l'intelligence ne serait pas, Messieurs, le grand péché contre l'humanité? « Esprit superbe et malheureux, vous vous êtes arrêté en vous-même : admirateur de votre propre beauté, elle vous a été un piège ! » L'humanité ne vit pas seulement de beau langage, et ni l'art ni la science ne sont décidément des vertus. Mais quelque distinction que l'intelligence ait mise entre nous, le sentiment de notre égalité dans la misère, dans la souffrance, et dans la mort, voilà, Messieurs, ce qu'il importe et avant tout d'entretenir, car voilà le vrai lien de la société des hommes. Ni celui qui le saura, ou qui agira comme s'il le savait, ne sera indigne de nos respects ou de notre admiration, quand il serait né, comme disait M. de Montyon, « dans les derniers rangs de la société », ni celui qui l'ignorera, ou qui vivra comme s'il l'ignorait, n'obtiendra de nous autre chose qu'un dédain glacial et poli, quand il serait d'ailleurs le plus olympien des poètes ou le plus fastueux des savants. Et, pour ma part, puisqu'il y a longtemps que je pense ainsi, je suis heureux, Messieurs, je suis reconnaissant

aux lauréats de nos concours de vertu pour m'avoir confirmé dans cette manière de penser. Si nous les couronnons, c'est eux qui nous instruisent : et, je le répète en terminant, loué soit M. de Montyon ! pour nous avoir donné, depuis cent vingt ans maintenant, cette occasion de nous comparer à eux et, en nous comparant, de nous ressouvenir que la vraie mesure de la valeur des hommes, ce qui fait les hommes vraiment grands, et même les nations prospères, c'est leur dévouement aux intérêts de l'humanité.

XII

DISCOURS

POUR LA SÉANCE ANNUELLE

DU

CERCLE DES FRANCS-BOURGEOIS

11 mars 1900

Messieurs,

Si nous étions en des temps ordinaires, je me reprocherais, en prenant la parole, d'interrompre ou de gâter votre plaisir; je remercierais, — en votre nom, je pense, comme au mien, — les excellents artistes que nous venons d'entendre; j'exprimerais toute ma reconnaissance à ceux qui m'ont fait le grand honneur de m'inviter à présider cette imposante séance; et ensuite, et tout de suite, je me tairais, et j'irais m'asseoir. Que pourrais-je en effet vous dire de vous, et du cercle des Francs-Bourgeois, ou de l'Institut des Frères des écoles chrétiennes, qu'à cette même place, depuis trente ans, ne vous aient dit et redit des voix plus éloquentes et plus autorisées que la mienne? Mais, précisément, vous le savez, nous ne vivons pas en des temps ordinaires. La paix n'est qu'apparente; les divisions sont profondes; l'unité des volontés est rompue. Tout est obscur autour de nous; l'horizon est chargé de nuages; et

jamais nous n'avons eu plus de raisons de murmurer les vers du grand poète :

> Ah! demain, c'est la grande chose,
> De quoi demain sera-t-il fait?
> L'homme aujourd'hui sème la cause,
> Demain Dieu fait mûrir l'effet!

Hélas! depuis longtemps nous n'avons rien « semé » dont nous soyons impatients de voir l'épanouissement ou la floraison ; et, des effets qui mûrissent, nous n'attendons malheureusement rien de bon.

Est-ce pourtant une raison de perdre courage? Tout au contraire, Messieurs, et, si c'en est une de combattre, c'en est une avant tout de nous compter, de nous rapprocher, de nous unir plus étroitement ; c'en est une de chercher, dans ces glorieuses traditions dont on vous parlait tout à l'heure, des directions que rien n'a remplacées ; et, puisque j'en crois voir de salutaires dans l'histoire de ce grand Institut des Frères des écoles chrétiennes, il ne vous semblera pas inopportun, je l'espère, il vous semblera même naturel et obligé que j'essaie de dire, — oh ! très brièvement, très insuffisamment, — ce que j'admire et ce que j'aime avec vous en vos maîtres.

C'est donc en premier lieu le caractère *populaire* ou *social* de leur œuvre, et, en effet, n'est-ce pas

eux qui se sont avisés les premiers, il y a de cela deux cents ans, qu'une société bien réglée n'est tenue plus étroitement d'aucun autre devoir que de celui de répandre et de faire pénétrer partout le bienfait de l'instruction? Ce qui n'était avant eux réservé qu'à une petite élite, les compagnons et les fils du bienheureux de La Salle ont voulu que les plus humbles en pussent également profiter. Et, en vérité, Messieurs, mettant à part quelques exceptions, si personne de nous, ici présents, n'a sans doute besoin de remonter bien haut dans sa modeste généalogie pour y retrouver le paysan ou l'ouvrier, il n'est donc personne de nous, dans notre société moderne, qui ne doive quelque chose, directement ou indirectement, à l'œuvre des Frères des écoles chrétiennes. N'ayons pas peur des mots, et ne nous soucions que de les bien définir : je ne connais pas d'œuvre plus *démocratique* que celle des Frères des écoles chrétiennes ; et d'abord, vous et moi, c'est, n'est-ce pas? ce que nous en aimons.

Car, s'il y a une fausse démocratie, qui ne consiste qu'à poursuivre la chimère d'une impossible et dangereuse égalité des conditions, il y en a un autre, et une vraie. C'est celle qui consiste à nous rappeler sans cesse, tous tant que nous sommes, au souvenir de notre origine commune ; c'est celle qui consiste à étendre et à resserrer

les liens de la solidarité qui nous lie ; et, comme la goutte d'eau qui du fond des océans vient étinceler un jour à la crête écumante des vagues, c'est celle qui consiste à favoriser, dans les sociétés humaines, la perpétuelle ascension des humbles vers les sommets et vers la lumière. Qui, mieux que vous, mes très chers Frères, a pressenti l'avènement de cette démocratie, et qui, plus que vous, y a contribué? Votre œuvre est là pour nous répondre, je veux dire vos élèves, et, partout où vous avez passé, la transformation qu'ont opérée vos écoles.

J'en dirai la grande raison, qui est qu'en aucun temps, ni sous aucun prétexte, vous n'avez séparé ni disjoint les deux choses inséparables : l'instruction et l'éducation. Ce n'est pas la science seulement que vous avez développée chez vos élèves, mais vous vous êtes attachés d'abord à former les consciences. Des savants, s'il se peut, mais d'abord des hommes, d'honnêtes gens, des hommes de cœur! Et quand les passions de l'heure présente seront quelque jour apaisées, il faudra bien qu'on y revienne, à cette primauté de l'éducation morale et religieuse; et déjà, si ce n'était un reste de respect humain, que de gens ne demanderaient pas mieux que d'y revenir! J'ai raconté quelque part l'histoire de ce haut fonctionnaire de l'instruction publique, qui, ne sachant plus très bien

ce qu'il devait penser de son œuvre, convoqua quelques amis chez lui pour les inviter à chercher le moyen, sans effaroucher le conseil municipal et les Chambres, de réintroduire le nommé Dieu dans les écoles : on ne trouva naturellement rien ! Dans les écoles comme partout, le « nommé Dieu » ne saurait être remplacé que par lui-même. Soyez remerciés, mes très chers Frères, et soyez-le par ma voix, — au nom de tant de gens qui pensent comme moi, mais qui ne l'osent pas dire, — soyez remerciés de n'avoir jamais séparé l'instruction de l'éducation, ni l'éducation de la religion, qui en est et qui en sera toujours la seule base et la seule garantie !

Car cette préoccupation vous a-t-elle empêchés de donner tous vos soins, toute votre ardeur, tout votre dévouement aux progrès de l'instruction? Non ; et encore ici, c'est vous que je retrouve, vous et vos idées, vos méthodes et vous, à l'origine de tant de choses que nous croyons avoir inventées. Animés de l'esprit *démocratique* et social que je disais tout à l'heure, c'est vous qui avez posé le principe de la gratuité de l'enseignement. Que dis-je ! Vous avez lutté pour le maintenir contre plus d'un Gouvernement ou plus d'une politique ; et où donc ai-je lu le récit de la résistance qu'il vous a fallu faire au ministre qui voulait vous obliger à percevoir, pour légère qu'elle fût, une rétribution

de la famille de vos élèves? Vous avez triomphé depuis lors; mais nous avons bien le droit de rappeler à vos adversaires que votre générosité a précédé et sans doute inspiré la leur!

Et les cours d'adultes? et les cours du soir? et tous ces moyens, tous ces secours, toutes ces leçons pour prolonger et continuer l'école au-delà des limites que lui impose trop souvent l'obligation de vivre? Qu'est-ce donc que ces œuvres *post-scolaires* dont on fait depuis quelque temps si grand bruit? et l'extension universitaire? et ces « universités populaires »? Une « université populaire »! Mais vous en êtes une, vous, messieurs du cercle des Francs-Bourgeois, et, si je m'en rapporte à ce que j'entendais tout à l'heure, vous en êtes même une où l'agréable et l'utile se mêlent. Et aussi bien, Messieurs, pour donner à ces œuvres *post-scolaires* le développement qu'elles comportent, il ne suffit ni de l'argent ni du temps que nous y pouvons dépenser, nous, hommes du dehors, qui avons autre chose à faire, qui ne pouvons vous donner en quelque sorte que nos loisirs, qui avons d'autres devoirs à remplir! mais il y faut un dévouement comme celui de vos vénérables maîtres; il y faut, pour donner à ces œuvres la consécration de la durée, non seulement des individus, mais un corps, un grand corps qui en fasse l'objet de son activité; et depuis deux cents ans

l'Institut des écoles chrétiennes a été ce grand corps.

C'est aussi lui qui le premier a conçu l'idée et déterminé la constitution de ce qu'on appelle l'enseignement moderne... Mais ici, Messieurs, permettez-moi de faire une réserve. Je suis, et j'en ai dit plus de vingt fois mes raisons, je suis et je serai toujours grand partisan des *humanités*. Je suis de ceux qui croient qu'il y aura toujours, pour des Français, une vertu singulière et unique dans l'éducation latine. C'est aux sources latines qu'il nous faudra, je le crois, nous retremper toujours. Mais je ne méconnais point pour cela les conditions nouvelles que la vie nous a faites en ce siècle; je ne m'en plains même pas, ce qui serait d'ailleurs parfaitement inutile; et je dis, en tout cas, puisque c'est de l'histoire, que tout ce que l'on a fait depuis vingt-cinq ou trente ans, pour donner à l'enseignement, tant secondaire que primaire, un caractère plus pratique, pour l'adapter à ces conditions nouvelles de vie, on n'a fait que l'emprunter aux Frères des Écoles chrétiennes.

C'est ce qui me permet de m'engager, un moment, dans un autre ordre de considérations. Il y a deux cents ans que le bienheureux de la Salle a fondé l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes, et, de dix ou douze qu'ils étaient alors, ils sont aujourd'hui quinze ou vingt mille, qui rem-

plissent, vous le savez, l'univers, et dont la robe n'est pas moins respectée au Canada qu'en France, et à Singapour qu'au Caire. Telle est la fécondité de presque toutes les œuvres que le XVIIe siècle a vues naître, et, à ce propos, je me suis souvent demandé si nous en étions assez fiers. Pour moi, quand je songe, — et je ne vous parle, vous l'entendez bien, qu'au point de vue catholique ou chrétien, — quand je songe donc que ce grand siècle a été le siècle de saint François de Sales et de Bérulle, de Pascal et de Bossuet, d'Arnauld et de Nicole, de Fénelon et de Bourdaloue, de Mabillon et de Montfaucon, de Thomassin et de Petau, de Malebranche et de Massillon, de tant d'autres encore qui sont la gloire de l'Église de France et l'éternel honneur du nom français; quand je songe que ce même siècle a été non seulement le siècle qui a vu naître votre Institut, mes très chers Frères, mais les savantes congrégations de l'Oratoire et de Saint-Sulpice, mais celles des Lazaristes et des Missions étrangères, mais celles des religieuses de la Visitation et des Filles de Saint-Vincent de Paul, et j'en oublie sans doute; quand je songe qu'il a été le siècle de Mme de Chantal et de Mme Acarie, de la mère Agnès et de Mme de Miramion, de l'abbé de Rancé et du bienheureux de la Salle, oui, je me demande si nous en sommes assez fiers; et en vérité, je ne sais si je me fais

illusion, mais pour trouver un terme de comparaison, je remonte le cours des siècles, et je ne trouve où m'arrêter qu'aux âges glorieux, aux âges héroïques du christianisme, aux siècles de Chrysostome et d'Augustin. Pardonnez-moi de me répéter, mais sans doute, c'est encore une des choses que j'ai voulu dire en disant que « le catholicisme c'est la France, et la France c'est le catholicisme ».

Eh bien, Messieurs, si quelqu'un des contemporains du bienheureux de la Salle ou de saint Vincent de Paul reparaissait aujourd'hui parmi nous, il serait sans doute étonné, d'abord vos costumes et mon habit le surprendraient, mais il reconnaîtrait tout de suite votre robe, mes très chers Frères, pour l'avoir vue circuler dans les rues du Paris de son temps, de même que dans nos hôpitaux il reconnaîtrait la cornette de nos Filles de Saint-Vincent de Paul. Il reconnaîtrait que, les uns et les autres, vous êtes également demeurés fidèles à l'esprit de votre institution. Ce sont les mêmes statuts qui vous régissent toujours, et ce sont les mêmes vœux que vous contractez, et c'est le même objet, toujours, où vous tendez. S'il y regardait de plus près, il s'émerveillerait alors, et à bon droit, de la souplesse de ces règles qu'on croirait si rigides, et, sans cesser d'être elles-mêmes, il admirerait comment tant de changements sur-

venus depuis deux cents ans les ont toujours trouvées assez larges pour s'y accommoder. Vous êtes anciens et vous êtes modernes. Vous datez du temps de Louis XIV et vous êtes du nôtre. Vous avez précédé dans la voie du progrès ceux qui se considèrent comme les précurseurs et les hérauts du XXe siècle. Et de là, Messieurs, je veux, en terminant, tirer une dernière leçon.

Jeunes gens, qui demain entrerez dans la vie, et vous, enfants, dont l'intelligence commence à s'ouvrir aux bruits du dehors, on vous dira, comme à nous, qu'entre le progrès de la civilisation ou de la science moderne et les enseignements de la religion il y a non seulement opposition ou contradiction, mais discordance même et incompatibilité. N'en croyez rien ! Vous avez fait un peu de géométrie. Quand le rayon d'un cercle augmente, sa courbe ou sa circonférence enveloppe à mesure plus d'objets, plus divers, plus nouveaux et plus inattendus, mais le centre en est toujours le même. Vous avez fait un peu de botanique. Est-ce que ce n'est pas la loi du chêne que de sortir du gland, et si profondément qu'il enfonce ses racines en terre, ou si haut qu'il élève sa tête vers les cieux, est-ce que le rapport n'est pas toujours le même entre l'arbre magnifique et l'humble germe d'où il est sorti ? Vous avez fait un peu de physique, un peu d'histoire, un peu de philosophie. Est-ce que notre

puissance a diminué sur la nature, à mesure que les lois nous en étaient mieux connues, et bien loin d'empêcher ou d'entraver le progrès, est-ce qu'au contraire nous ne l'avons pas vu qui naissait, pour ainsi parler, de notre soumission à ces lois? C'est ainsi que le progrès religieux se développe sous la souveraineté du dogme immuable, identique en tout temps à lui-même, et que l'autorité de la tradition ne le gêne pas, mais le favorise. Le dogme est aujourd'hui ce qu'il était hier, et il sera demain ce qu'il est aujourd'hui. C'est l'humanité qui vit et c'est le monde qui change. L'un des termes du rapport passe, mais il y en a toujours un qui demeure. Tenons-le donc pour assuré! Ne nous effrayons pas des assauts qu'on lui donne : il y résistera dans l'avenir comme il y a résisté dans le passé. Et j'ai tâché, Messieurs, de vous le montrer : puisque, dans le temps où nous sommes, la libre-pensée n'a rien trouvé ni rien imaginé de mieux que de *laïciser* les idées chrétiennes, — et que c'est même en quoi consiste à peu près tout son progrès, — opposons-lui cette autre formule, et, à notre tour, proposons-nous de *catholiciser* tous les progrès de la civilisation et de la pensée modernes. Nous le pouvons, si nous le voulons!

XIII

RÉPONSE

AU DISCOURS DE RÉCEPTION

DE

M. PAUL HERVIEU

21 juin 1900

Monsieur,

N'est-ce pas une chose vraiment admirable, — et tout à la gloire de notre commune modestie, — qu'aucun de nous, en prenant place dans cette Compagnie, ne se fasse honneur à lui-même des suffrages qui l'y ont appelé? Non! Messieurs, disons-nous tous, ou presque tous, non, ce n'est pas moi que vous avez élu, c'est le fils de mon père; c'est l'élève de mon maître; c'est l'ami de mon ami; et, puisque nous le disons, assurément nous le pensons! Vous n'avez pas voulu, Monsieur, vous singulariser en vous dérobant à l'usage; et vous avez pensé, vous êtes convaincu que l'Académie française, en vous choisissant pour succéder au brillant auteur du *Monde où l'on s'ennuie*, ne s'est préoccupée que de donner à Édouard Pailleron cette satisfaction suprême d'être aujourd'hui loué par l'un de ses plus chers amis. Et, sans doute, si vous vous y obstinez, je ne disconviendrai point qu'il y ait eu quelque chose de cela dans les inten-

tions de l'Académie! Quand l'Académie française, qui ne regarde pas quelquefois à remplacer un historien par un poète, ou un mathématicien par un évêque, offre, comme aujourd'hui, le fauteuil d'un auteur dramatique à un auteur dramatique, elle en a ses raisons. Et c'est bien vous, Monsieur, qu'elle a choisi en vous, vous d'abord, et pour vous-même, je crois pouvoir vous en rendre certain; mais elle est heureuse aussi qu'un nom qui, pendant tant d'années, comme celui d'Édouard Pailleron, a été pour elle une parure, soit célébré d'une manière et avec un éclat dignes de lui ; — et d'elle.

C'est ce que vous venez de faire. Si je puis me vanter d'avoir moi-même un peu connu notre regretté confrère, et si j'ai bien apprécié ce qu'il y avait d'ironiquement défensif dans son attitude accoutumée, vous venez de faire de lui l'éloge non seulement le plus spirituel et le plus pénétrant, — je dirais volontiers le plus aigu, — mais encore l'éloge qu'il eût le mieux aimé, pour la liberté de jugement qui s'y mêle à la fidélité de votre souvenir et à la sincérité de votre émotion. Vous ne nous avez pas révélé Pailleron: son théâtre y suffisait! et, à vrai dire, nul n'a guère su de lui que ce qu'il en a bien voulu laisser passer dans son théâtre. Il était un peu mystérieux. Mais vous nous avez admirablement défini l'originalité

de son œuvre. Vous nous avez admirablement fait voir ce qu'il y a eu de conscience professionnelle, d'ingéniosité, d'invention et d'art dans le maniement adroit de ces moyens dramatiques dont Pailleron lui-même, avec une feinte insouciance et un peu d'inquiétude, ne craignait pas quelquefois de nous dénoncer l'artifice. Il excellait ainsi à dérouter la critique, en la prévenant ; et, d'une objection qu'il prévoyait, il se faisait, en habile homme, un élément de succès. Vous nous avez encore montré ce qu'il y avait de signification lointaine, et, par conséquent, de raisons de durée, dans son œuvre. Il avait, vous nous l'avez dit, des instincts de propriétaire, et, tous les conservateurs ne sont pas des propriétaires, mais, sans que l'on en devine exactement le motif, la plupart des propriétaires sont des conservateurs. L'œuvre de Pailleron, dans sa forme légère, fut certainement une œuvre de « conservation sociale ». Aussi bien la comédie, la vraie comédie, celle qui fait rire, la comédie d'Aristophane et de Molière, n'a-t-elle pas toujours été conservatrice? On s'y est plus d'une fois trompé. C'est une autre comédie, celle de Dumas fils et de Diderot, la comédie dramatique, la comédie où l'on pleure, qui est volontiers réformatrice ou révolutionnaire ; et à ce propos, il est fâcheux que, pour désigner deux espèces si différentes, — *la Dame aux Camélias* et *le Monde*

où l'on s'ennuie, *le Père de Famille* et *les Femmes savantes*, — nous ne disposions, en bon français, que d'un seul mot. Enfin, Monsieur, sous le rire étincelant de la comédie de Pailleron, vous n'avez pas omis d'indiquer, sans y insister, tout ce qu'il y avait de sensibilité réelle, d'émotion, de délicatesse; et j'aime à répéter ce que vous nous avez si bien dit de la grâce pudique de ses jeunes filles, « dont les bras candides font flotter sur son œuvre comme une longue écharpe blanche ». Ne serais-je pas bien imprudent de vouloir ajouter quelque chose à cette analyse si précise de l'œuvre, à ce portrait si vivant de notre heureux confrère? J'en serais aussi très embarrassé! Non, en vérité, l'Académie ne s'est pas trompée en vous choisissant pour lui retracer la physionomie d'Édouard Pailleron; et personne, mieux que vous, n'eût pu répondre à notre intention.

C'est peut-être que vous avez, parmi beaucoup de différences, plus d'un trait en commun avec votre prédécesseur, et notamment celui-ci, de n'avoir jamais livré de vous-même, à vos lecteurs, que vos écrits. La discrétion faisait le fond du caractère de Pailleron; et sa plaisanterie, toujours mordante, souvent un peu dure, n'était qu'une manière d'éloigner la familiarité. On pouvait être son ami; il n'avait point de « camarades »! C'était le plus galant homme du monde, mais il n'avait

rien, tel du moins que je le revois, de ce qu'on appelle un « bon garçon ». Si vous lui ressemblez en ce point, souffrez, Monsieur, que je vous en félicite! et permettez-moi, quoique je l'aie dit bien souvent, de saisir, en vous souhaitant votre bienvenue parmi nous, l'occasion de le redire encore : je ne sache rien de plus déplaisant, en littérature, — et ailleurs, — ni rien de moins littéraire, ni vraiment, en un certain sens, rien de plus immoral, que cette manie qu'on a de se prodiguer, de s'étaler soi-même en ses écrits, comme si l'on se flattait de conquérir à sa personne une admiration, ou une sympathie, que l'on a donc grand'peur de ne pouvoir éveiller par ses idées, retenir par ses œuvres, et satisfaire par son talent. Dieu nous préserve des *Montreurs!* c'est le nom, vous vous le rappelez, qu'un grand poète leur a donné. Édouard Pailleron, vous avez eu raison de le faire observer, poussa l'horreur de ce cabotinage jusqu'au point de n'avoir pas écrit, — pour expliquer, je ne dis pas Édouard Pailleron, mais son œuvre, — une seule *Préface!* Vous partagez, Monsieur, cette aristocratique et salutaire horreur. Vous estimez que nos écrits n'engagent pas notre personne à nos lecteurs. J'ai lu de vous des *Dédicaces*, et je m'honore d'avoir des raisons très particulières d'en garder la mémoire. Mais vous n'avez, non plus que Pailleron, jamais perpétré de *Préfaces*. Après tout, on n'en

fait guère que pour s'y mirer soi-même, et, quand on se trouve « bien », pour inviter le public à prendre sa part de la complaisance que l'on s'inspire.

Aussi, Monsieur, n'abuserai-je pas aujourd'hui de la facilité qui m'en serait offerte, et je ne vous conterai point ce que vous savez beaucoup mieux que moi : votre biographie, votre jeunesse et vos origines. Vous êtes né en 1857 : ce n'est pas une raison pour que je cherche à débrouiller la « psychologie » de l'année 1857. Vous êtes Parisien : ce n'est pas une raison pour que je m'attarde à faire la monographie du Parisien ; — si d'ailleurs il était possible de la faire, et qu'il n'y eût pas presque autant de Parisiens que d'individus. Je vous plaindrais plutôt, ou je vous querellerais de n'être pas assez provincial ! Vous êtes, je crois, de bonne famille bourgeoise : ce n'est pas une raison, Monsieur, pour que je vous inflige une dissertation sur l'esprit bourgeois dans le roman ou au théâtre. Vous avez fait vos études au lycée Condorcet, qui s'appelait en ce temps-là Bonaparte : vous m'excuserez de ne vous parler ni de vos professeurs, ni de vos camarades, ni même de Bonaparte ou de Condorcet. N'êtes-vous pas aussi presque docteur en droit? Et ne fûtes-vous pas secrétaire d'ambassade? Le beau prétexte à rechercher ce que les savantes intrigues de *l'Armature* et de *Peints par eux-mêmes* trahissent de connaissance des mystères

de « la carrière », et, peut-être, ce que l'on retrouverait de traces de vos études juridiques dans *les Tenailles* ou dans *la Loi de l'homme !* Quoi encore? Faites-vous, par hasard, de la bicyclette, ou préférez-vous l'automobile? Toutes ces questions, et d'autres semblables, n'ont été, je pense, inventées qu'en haine du talent. Tandis que nous nous efforçons ainsi, ou que nous avons l'air de nous efforcer de le rattacher à ses origines, nous ne négligeons que de lui rendre justice, et, tout en feignant de l'analyser dans ses prétendues causes, nous nous dispensons de l'admirer. Et cela est fort bon, quand l'admiration ne sait pas où se prendre, ni la justice où se fixer. Quand un écrivain ressemble à tout le monde, il faut bien, dans le portrait qu'on en donne, faire entrer tout le monde. Mais quand il ne ressemble décidément, comme vous, qu'à lui-même, c'est alors son originalité d'écrivain qu'il faut essayer de préciser; c'est son individualité qu'il est intéressant de mettre en lumière ; et, n'y dussé-je réussir qu'à demi, j'ai la confiance que vous ne m'en voudrez point, mais vous me saurez gré, Monsieur, d'y avoir ingénument tâché.

« Toutes ses idées surprennent d'abord, car on dirait qu'elles commencent au point où s'arrête la banalité des idées habituelles, et l'on est d'autant plus entraîné à prendre ses manières de voir

qu'elles semblent continuer et prolonger notre pensée plutôt qu'elle ne nous en dérangeraient ou ne nous en détourneraient. » Songiez-vous à vous, Monsieur, sans le savoir ou sans vous en être aperçu, quand, dans un de vos romans, vous caractérisiez en ces termes l'un de vos personnages? et, comme il nous arrive en songeant, vous représentiez-vous ainsi la forme d'esprit que vous eussiez souhaité que l'on reconnût en vous? Ce qui du moins est bien sûr, c'est que je ne puis trouver d'expressions qui vous conviennent mieux. Roman ou théâtre, il n'y a rien, mais absolument rien, de « banal » dans votre œuvre; il n'y a rien même d'assez banal; et ce qu'on serait tenté d'y reprendre, ou d'y critiquer, n'y procède peut-être que de ce dédain de la « banalité ». Non pas du tout que vous ignoriez le pouvoir de la banalité, — j'entends son pouvoir légitime, — et la valeur de ce que vous appelez les idées habituelles. Idées habituelles, idées communes! Nous ne vivons que d'idées communes, d'idées banales; et, vous ne l'ignorez pas, le plus ingénieux paradoxe tire au moins la moitié de son prix de ce qu'il y a de vérité dans le lieu commun auquel il s'oppose. On ne le goûterait pas sans cela? La saveur en serait trop amère! Il faut qu'on l'édulcore d'un peu de banalité! Mais ce que vous savez encore mieux, c'est que les idées peu habituelles,

les idées neuves et originales, sont presque toujours extrêmement voisines des autres... En fait, elles les « continuent », ainsi que vous disiez, ou elles les « prolongent » ; et de « neuves » qu'elles étaient en naissant, c'est même ainsi qu'elles deviennent à leur tour « habituelles ». Le progrès scientifique et intellectuel ne consiste peut-être qu'à transformer en vérités courantes et banales des idées qui furent, à leur heure, originales, téméraires et blasphématoires.

Jeune encore, et presque à vos débuts, dans votre premier ouvrage, *Diogène le chien*, qui remonte à 1882, comme dans les « Nouvelles » dont le recueil compose votre *Alpe homicide*, c'est donc, Monsieur, ce que vous vous êtes proposé de faire : commencer d'observer au point où s'arrêtait la banalité des observations ordinaires ; essayer de voir plus loin et plus profondément qu'on ne regardait autour de vous ; et obliger le lecteur à vous suivre. Le naturalisme régnait alors chez nous : et le naturalisme, c'était certainement autre chose, — les Dickens et les Georges Éliot, les Tourgueneff et les Tolstoï auraient dû nous l'apprendre, — mais, en France et dans l'école française, c'était avant tout l'imitation de la vie « dans sa nullité crasse et dans sa platitude nauséeuse » ces expressions ne sont plus de vous, ni de moi ! Votre goût un peu dédaigneux n'a pu se conten-

ter de cette observation plus caricaturale encore que sommaire. Vous avez compris que l'imitation de la vie ne saurait nous intéresser qu'à la condition d'en être une explication, ou pour le moins une interprétation. Laissant là les « modèles » et les théories des « chers maîtres », vous vous êtes proposé d'aller directement aux choses. Et c'est dès ce temps-là, qu'après avoir commencé d'écrire comme on écrivait autour de vous, il vous a paru nécessaire, pour faire un pas de plus, de vous former un style qui ne fût bien qu'à vous.

On vous l'a quelquefois reproché. Et franchement, Monsieur, je ne puis le nier, on a besoin quelquefois d'un peu d'attention pour vous lire ; et, comme on l'a fort bien dit, nous ne ferons jamais que l'attention ne soit toujours une chose pénible ! Il n'y a pas moyen de vous lire à la volée, du bout de l'œil, si j'ose ainsi parler. Vous êtes un auteur difficile ; et, pour vous goûter, il nous faut nous donner un peu de la peine que vous avez prise pour nous. Mais vous pouvez du moins répondre, et on a déjà répondu pour vous, ce que répondait à un semblable reproche l'écrivain subtil et exquis dont vos romans, — je ne dis pas votre théâtre, — m'ont rappelé si souvent la manière : « L'homme qui pense beaucoup, écrivait Marivaux, approfondit les sujets qu'il traite ; il les pénètre ; il y remarque des choses d'une extrême finesse, que

tout le monde sentira quand il les aura dites, mais qui de tout temps n'ont été remarquées que de très peu de gens ; et il ne pourra les exprimer que par un assemblage et d'idées et de mots très rarement vus ensemble. » N'est-ce pas là le secret de ce que vous avez mis de recherche ou de préciosité dans votre façon de dire? Il vous a semblé, comme à l'auteur de *Marianne* et du *Paysan Parvenu*, que la langue usuelle, la langue ordinaire, celle du discours et de la conversation, n'exprimait rien que d'un peu court ou d'un peu gros, et rien surtout qui ne fût d'une observation facile et trop superficielle. « Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour », voilà qui est sans doute aisé à dire ; ce Molière sait toujours prendre son avantage! Mais voulons-nous exprimer des choses plus intérieures ou plus cachées, nous n'y réussissons ni avec les mots, ni avec les tours de l'usage commun. Pour pénétrer un peu profondément dans l'intimité des cœurs, il nous faut nous servir d'un acier dont la trempe soit plus rare et la pointe plus délicate. On n'anatomise pas le fin réseau du système nerveux avec un sabre d'ordonnance. C'est ce que vous avez si bien vu, et c'est ce que l'on voit si bien, dans quelques-uns de vos premiers récits : *les Yeux Bleus et les Yeux Verts*, *l'Inconnu* et *l'Exorcisée*.

Autant que des romans, ce sont en effet là de

savantes études de pyschologie morbide, et, mieux que pas un de vos contemporains, vous avez aperçu, Monsieur, ce que la connaissance de la pathologie des sentiments projetait de vive lumière sur la régularité de leur développement : on n'entend pas grand'chose aux phénomènes dont on n'a pas étudié les « perturbations ». C'est pourquoi, cinq ou six ans durant, votre curiosité, indifférente en apparence aux choses de la vie quotidienne, s'est attachée tout entière à ces phénomènes inquiétants dont le gros mot de « Folie », s'il les enveloppe tous, n'en définit cependant aucun. Qu'est-ce que la folie? Plût à Dieu que, comme le pensait, de tous nos philosophes, le plus optimiste, le bon sens fût « la chose du monde la mieux partagée »; et à la vérité, lui-même, notre René Descartes, n'en était pas la preuve, avec ses visions et ses bizarreries, de l'équité de ce partage! Mais, au contraire, il y a plus de fous que l'on ne le croit, ou encore, nous ne délirons pas tous de la même folie; et qu'y a-t-il de plus intéressant, de plus instructif, de plus troublant aussi, que de considérer, à ce sujet, en combien de manières un homme peut différer d'un autre homme, et tous les deux de l'homme normal des psychologues et des statisticiens ? Qui nous dira d'ailleurs si ce que nous nommons de ce nom de folie, — pour avoir fait plus vite, et nous dispenser d'y re-

garder de plus près, — ne serait pas tout simplement une plus grande irritabilité de la fibre nerveuse; une regrettable facilité de sentir plus vivement, d'être ému plus à fond, de percevoir des nuances plus fines; un don, et un don fatal, de discerner et d'appréhender dans les choses une complexité qui échappe à des sens plus obtus? Telles sont justement quelques-unes des questions qu'avec cette témérité ferme et froide qui vous appartient vous abordiez dans votre *Inconnu*; et, s'il ne m'est pas défendu de mêler un souvenir personnel à ce que je voudrais dire de ce curieux roman, c'est justement aussi ce qui me séduisit, voilà tantôt quinze ans, quand j'eus le grand plaisir d'en lire le manuscrit. C'est un terrible métier, Monsieur, que de lire des manuscrits; mais il a ses compensations.

J'avais déjà goûté, dans quelques-uns de vos récits, qu'Édouard Pailleron m'avait signalés, — dans *l'Alpe homicide* ou dans *le Secret du glacier inférieur*, — un art très personnel de noter et de rendre ce qu'il peut y avoir de surprise, de mystère et de frisson dans les choses les plus simples; je l'avais retrouvé dans *les Yeux bleus et les Yeux verts*; il reparaissait encore dans *l'Inconnu*; et, je l'avoue, ni Hoffmann, ni Edgard Poë, ni ce Nathaniel Hawthorne, — dont le nom même nous semble évadé de quelque conte fantastique, — ne m'en avaient donné l'impression à un plus haut degré.

Je me rappelle surtout une page, une scène étrange et puissante, où se manifestait toute la portée psychologique et, déjà, la maturité de votre jeune talent. Votre *Inconnu* vient de tomber en état de catalepsie; on le croit mort; et, tandis qu'autour de son cadavre présumé toute sa maison s'empresse, — femme, valets, servantes, et jusqu'au chien du logis, — lui, continue de voir, et d'entendre, et de sentir : je veux dire d'odorer encore. Cependant, et en observation des rites consacrés, voici qu'une main pieuse procède, pour commencer, à lui fermer les yeux; et quelques instants après, une autre main, jetant un voile épais sur ce masque immobile, intercepte et lui enlève ce qui siégeait encore de vie dans son odorat; et voici qu'une troisième, en l'embobelinant d'une mentonnière, supprime enfin la dernière, l'intermittente et tremblottante communication que l'oreille inquiète entretenait encore avec le monde extérieur. Supposition bizarre! dira peut-être ici quelque savant; imagination folle de poète ou de romancier! Je le veux bien! mais imagination qui donne, en tout cas, à rêver; et supposition dont on ne peut s'empêcher de suivre les conséquences. Car, savons-nous seulement ce que c'est que mourir? comment on meurt? combien de temps quelque chose de ce qui fut nous survit à la mort apparente? Et puis, Monsieur, et

ainsi que vous le dites vous-même, avec cette ironie un peu hautaine que nous allons retrouver dans votre *Armature* et dans *Peints par eux-mêmes*, quand cette supposition ne nous insinuerait que de traiter moins légèrement nos morts, ne serait-ce pas déjà quelque chose? « Hommes, qui avez organisé froidement la pompe des funérailles, comment n'avez-vous pas réfléchi aux parcelles d'âme et de sentiment que pouvaient conserver les morts, ni aux ménagements qu'elles méritent, tandis qu'elles vont s'atténuant jusqu'à la dernière poussière du dernier ossement. »

On ne fit pas à votre *Inconnu* l'accueil qu'il méritait : je dois le dire. Notre public n'aime pas beaucoup ces histoires de fous, comme s'il en redoutait le choc pour la fragilité de son bon sens; ou, plutôt, parce qu'elles lui imposent l'obligation de réfléchir, de s'interroger sur lui-même et de mesurer la faiblesse de cette raison dont nous sommes si fiers. Mais vous n'aviez pas perdu votre temps; et on dut en convenir, et on en convint unanimement, quand parut *Peints par eux-mêmes*, votre chef-d'œuvre peut-être, à mon sens, et, sous la parfaite convenance de la forme, un des romans les plus audacieux qu'on ait écrits depuis vingt-cinq ans.

Audacieux! Ce mot et ses synonymes reviennent souvent dans mon discours; ils y reviendront

tout à l'heure; c'est qu'il n'y en a pas qui définissent mieux l'un des aspects de votre talent. Vous ne faites point de bruit, et il vous semblerait inélégant d'en faire. Vous ne prévenez point les gens de vos audaces : il vous suffit de les avoir osées. Mais, tout tranquillement, avec une intrépidité de coup d'œil et une fermeté de main qui ressemblent à celles du chirurgien, c'est à peu près ainsi, Monsieur, que vous débridez les plaies et que vous opérez les vices de notre société... Je ne puis songer sans quelque étonnement que l'on a souvent parlé de vous comme d'un romancier bien « parisien », et d'un peintre attitré des élégances mondaines. Quelle erreur! et comment vous avait-on lu? Assurément, le « Parisianisme », puisqu'il faut l'appeler par son nom, ne fait pas défaut dans vos romans, et l'élégance y est d'autant plus exquise qu'elle y est moins affectée! Mais, dans *Peints par eux-mêmes*, quel tableau vous nous donnez du monde; et, — supposé que les traits n'en soient pas un peu exagérés, — quelle vulgarité, quelle grossièreté d'appétits, quelle bassesse de sentiments, quelle perversion du sens moral s'y dissimulerait sous le vernis du luxe. Ah! Monsieur,

Vous n'en épargnez point, et chacun a son tour;

y compris même les gens de lettres, en la per-

sonne de ce romancier « populaire », qui écrit si drôlement à son frère, le peintre à la mode : « Quant à mon travail, je poursuis mon roman sur les caissiers. Garriard dit déjà que ça va être épatant. Il m'a d'ailleurs lui-même donné quelques bons détails sur des coups que le second mari de sa mère a faits avant de filer en Belgique. » Ce Garriard n'est-il pas admirable. Il y a encore Mme Vanaut de Floches, et sa lettre à son mari, M. Vanaut de Floches, maréchal des logis de dragons en service de réserve à Mortagne : « Je vous préviens, — lui écrit-elle en lui annonçant l'arrivée du baron Munstein et de sa fille au château de Pontarmé, — je vous préviens que je renonce à faire aucune espèce de frais pour ces Munstein. Du reste, c'est facile de voir qu'on ne peut compter devant leurs millions que quand on commence à avoir trente-deux quartiers de noblesse. Eh bien ! ils verront ce qu'ils compteront devant moi ! D'autant qu'il me semble qu'ils ne nous serviraient à rien. Enfin, vous me direz pourtant votre opinion là-dessus. » C'est le grand avantage de la forme épistolaire que, comme le promettait le titre de votre roman, vos personnages se chargent de s'y peindre eux-mêmes : et, cette forme, je ne crois pas, Monsieur, qu'on l'ait jamais mieux maniée que vous, avec plus de naturelle aisance. Je ne crois pas, dans une intrigue où concourent une

douzaine de personnages, qu'on les ait écoutés plus docilement parler, ni que l'on ait su conserver plus fidèlement à chacun le langage, le style, je dirais volontiers l'orthographe de sa condition. Elle est plus correcte que leur conduite, et leur « écriture » vaut mieux que leurs sentiments.

Mais je ne veux pas appuyer sur ce point... Raconter, après vous, cette intrigue ou ce drame, ce serait à la fois vous trahir et m'exposer moi-même à la plus désavantageuse des comparaisons. Ce serait courir aussi le risque de donner de *Peints par eux-mêmes* une impression qui ne serait pas entièrement conforme à la vérité. Je veux dire que tous ces sujets un peu hardis, qui sont la matière habituelle du roman de mœurs ou de la tragédie domestique, — et qui l'étaient déjà du temps des Atrides et des Labdacides, — on les fait paraître immoraux, dès qu'on essaye de les résumer ou de les réduire au fait divers qui leur sert de support. Si l'on y réduisait l'histoire de *Monsieur de Camors* ou de *Julia de Trécœur*, et que l'on commençât par les transcrire pour cela dans le style de la *Gazette des Tribunaux*, ne serait-ce pas outrager la mémoire de celui qui fut peut-être le plus noble de nos romanciers contemporains ? et ne serait-ce pas faire preuve de quelque étroitesse d'esprit ? Je ne raconterai donc pas, après vous, la criminelle et douloureuse aventure de Mme de Tré-

meur et de M. Le Hinglé. Si quelqu'un ici l'ignorait, qu'il la lise! Qu'il y reconnaisse, dans un sujet difficile à traiter entre tous, je ne dis pas seulement la tenue littéraire, je dis, et je n'exagère point, la gravité du style! Qu'il y admire cette pleine possession de vous-même qui est encore l'un des caractères de votre talent! et, bien loin de m'en vouloir, qu'au contraire il me soit obligé, en n'en disant pas plus long, de ne lui avoir pas envié la surprise de son plaisir.

Ce que l'on pourra seulement se demander, Monsieur, c'est vraiment si le monde ressemble à l'image que vous nous en tracez. Oh! vous vous y connaissez certainement mieux que moi! C'est pourquoi, quand vous m'assurez, par la plume de l'un de vos personnages, que « l'utilité d'un salon n'est que d'être inutile »; qu'il n'y faut voir qu'un lieu « paré pour de perpétuelles parades, où tous les actes sont oisifs et toutes les paroles convenues »; et qu'enfin le triomphe de l'art y est « de dissimuler ses besoins, de maquiller ses laideurs, de voiler ses vices, de réprimer ses vertus, de feindre par le visage et de mentir pour causer », je vous en crois, Monsieur, c'est-à-dire pour autant que vous répondiez des boutades de votre Guy Marfaux. Je vous entends, et je ne m'attends point à une berquinade. Et quand son frère, Cyprien Marfaux, le bohème et le romancier « populaire »,

lui demande là-dessus quelles raisons l'attirent dans un pareil milieu, je conçois encore très bien que Guy lui dise : « Cela, mon garçon, c'est ma fantaisie : Fromentin préférait le Sahel ; d'autres se complaisent devant le carreau des Halles, peignent des scènes du Vatican ou des équipes de canotiers. Liberté à tous ! Sainte Liberté des autres, je te salue, et passant mon chemin, je vais vers ce qui est de mon goût, par exemple, les nuances et les formes d'un bal en habits de couleurs. » C'est un peintre qui parle, et je l'approuve de préférer à tout les formes et les nuances. J'en conçois même de sa peinture une idée favorable. Mais ces habits de couleurs ne recouvrent-ils toujours que des comédiens ? Entre deux figures de cotillon, si l'on n'a peut-être pas le loisir d'agiter de très hauts problèmes, est-ce qu'il n'y a pas quelquefois, dans un bal, des gens qui ne danseraient point ? Est-ce que même, de danser, cela nous empêcherait, — le matin, par exemple, — de penser à autre chose ? d'avoir d'autres qualités que celles qui servent dans le monde ? et pourquoi pas, au besoin, des vertus ? Honoré de Balzac, lorsqu'on lui posait de semblables questions, y répondait en énumérant ce qu'il avait clairsemé de vertus parmi les héroïnes de sa *Comédie humaine*. Si vous vouliez faire à votre tour une pareille énumération, ne serait-elle pas un peu brève ? et

si la plupart de vos mondains n'ont que de petites âmes, des âmes falotes et méprisables, devons-nous donc entendre, Monsieur, qu'à votre sens le « monde » serait ainsi fait que, sous sa « perpétuelle parade », on ne saurait y découvrir quoi que ce soit de sain, d'honnête et d'innocent ?

Non, sans doute, Monsieur, ce n'est pas ce que vous avez voulu dire, ou nous suggérer. Mais, de vos « mondains » il vous a plu, comme c'était votre droit, de ne retenir, pour uniquement le peindre, que ce qu'il y avait en eux de « mondain ». Vous en faisiez à l'instant la remarque, en nous parlant de l'emploi des vicomtes et des baronnes dans le théâtre ou dans le roman : de même qu'Édouard Pailleron, — et nos classiques avant lui, — vous avez eu besoin de « types dont le naturel ne fût pas influencé par les spécialités d'une profession » ; et c'est pour ce motif que, comme lui, vous avez titré vos mondains. Le titre, aux mondains du théâtre ou du roman, est un certificat, non d'origine, mais de condition. Nous sommes avertis par lui de ne voir en eux qu'eux-mêmes et de les tenir, pendant toute la durée de notre lecture ou de la représentation, pour soustraits aux exigences et aux nécessités de toute autre profession. Ou encore, Monsieur, vos « mondains » ne sont pour vous que la représentation de leur milieu ; ce n'est pas eux, c'est leur mi-

lieu que vous avez voulu leur faire peindre; vous les avez donc voulus dépouillés, débarrassés, épurés de tous les caractères qui ne seraient pas en eux un aspect de leur vie mondaine. Et la grande raison que vous en avez eue, c'est qu'à mesure que vous avez étudié le monde vous ne vous êtes plus contenté d'en être l'observateur et le peintre indifférent ou désintéressé, le psychologue attentif et curieux, mais vous vous en êtes senti devenir le juge; et un moraliste s'est éveillé ou réveillé en vous : j'ai presque envie de dire un sociologue.

Nous devons *l'Armature* à cette évolution et à ce nouveau progrès de votre talent. C'était l'amour qui faisait encore le sujet de *Peints par eux-mêmes ;* — l'amour... et tout ce qui se déguise ordinairement, sous son nom, de commerces assez peu délicats. Mais en étudiant le monde, vous avez cru vous apercevoir, qu'en dépit de l'esthétique habituelle du roman, ce n'était pas ou ce n'était plus aujourd'hui l'amour, ni ses contrefaçons, qui formaient le vrai lien de l'association mondaine. Bon cela! du temps de Cléopâtre, et du Grand Cyrus, et de l'idéale bergère Astrée! Mais l'amour, ou la galanterie, ne sont plus aujourd'hui que le prétexte ou le décor de l'association mondaine, et c'est l'argent, si nous vous en croyons, qui en ferait le ressort intérieur, la force et la solidité.

L'argent, voilà l'idole à qui le monde rendrait son culte ! Et, pour nous montrer les cérémonies et la raison de ce culte, vous écriviez le très beau roman, dont cette idée est elle-même l'armature, où l'on retrouve toutes les qualités de *Peints par eux-mêmes*, et, jointes à elles, d'autres qualités, plus fortes, qui communiquaient à votre œuvre antérieure une signification nouvelle.

Le récit commençait par le compte rendu, dans le somptueux hôtel du baron Saffre, d'une représentation mondaine. On jouait ce soir-là une pastorale en vers, dont « l'originalité, nous dites-vous, était l'impossibilité de comprendre en quoi consistait son action » ; et cela même en faisait le charme. « L'auteur était un homme du monde qui, pour plus de correction, ne voulait pas être nommé, se contentant de savoir qu'il était unanimement deviné. Et d'ailleurs on lui pardonnait de s'amuser si laborieusement à de la poésie, parce que l'on avait l'assurance que, du moins, rien de ses à-propos rimés ni de ses saynètes de si bon ton n'irait traîner en dehors des salons de premier ordre, de quelques ambassades, ou des cercles les plus fermés. » Mais, si l'on reconnaissait là, dès le début du récit, les traits de votre ironie coutumière, l'action s'engageait promptement, — une action dont l'auteur n'était plus un « homme du monde » ! — et on ne tardait pas à voir que,

si vous plaisantiez, ce n'était plus, Monsieur, pour le plaisir un peu vain de rire, et que, si vous frappiez, ce n'était pas pour le plaisir cruel de faire admirer votre adresse. Vous aviez votre objet et vous y tendiez. Une émotion, une indignation contenue vous animait quand vous dénonciez les ridicules ou les crimes de vos personnages. Point de déclamations d'ailleurs ni de grands gestes! Votre sang-froid ne vous abandonnait pas. Vous observiez et vous constatiez : vous expliquiez aussi. « Pour soutenir la famille, nous disiez-vous, pour contenir la société, pour fournir à tout ce beau monde la tenue que vous lui voyez, il y a une armature en métal qui est faite de son argent. Cette armature est plus ou moins dissimulée, ordinairement tout à fait invisible, mais c'est elle qui empêche la dislocation quand surviennent les accrocs, les secousses, les tempêtes imprévues, quand l'étoffe du sentiment se déchire et que se fend la devanture des devoirs et des grands principes... C'est elle qui reste en permanence pour maintenir scrupuleusement la forme et l'apparence des foyers domestiques, et pour recevoir les réparations dont la façade mondaine a besoin. » Vous vous appliquiez à nous le faire voir. Vous trouviez, pour le montrer, des scènes d'une singulière vigueur. Votre conclusion vous ramenait à votre point de départ. L'action se dénouait, presque aussi sim-

plement qu'elle avait commencé. Sous nos yeux, par des moyens si naturels qu'on inclinait à les approuver, la coalition des intérêts refaisait ce que le heurt tumultueux des passions avait failli détruire, et, pour la plupart de vos personnages, l'existence reprenait son cours, « qu'une explosion de nature n'avait fait que déranger » ! Je cite vos propres expressions. C'est le dernier mot de *l'Armature ;* et certes il n'est pas consolant, mais n'est-ce pas en cela même qu'il est d'un « moraliste » ? Les moralistes, en général, ne sont pas consolants.

Au moins ne faut-il pas les prendre tous pour des pessimistes, et votre théâtre en est la preuve : *les Paroles restent*, mais surtout *les Tenailles* et *la Loi de l'homme*. C'est toujours une redoutable épreuve que de hasarder au théâtre une réputation conquise par le livre, et d'illustres romanciers, — tels : Balzac et Flaubert, — ne se sont pas très bien trouvés d'en avoir tenté l'aventure. On aurait pu le prévoir pour eux et les en détourner. On leur eût dit que ni l'art de combiner savamment une intrigue, ni la vérité de l'observation, ni l'éclat ou l'individualité du style, ne suffisent à faire un auteur dramatique. Il y faut de plus, Monsieur, ce qu'entre vous autres, auteurs dramatiques, vous appelez le *don ;* et ce don n'est pas incompatible avec celui du romancier ; mais il en diffère, et je

ne craindrais pas d'avancer qu'il en est précisément le contraire. Ce qui est « romanesque », c'est ce qu'il y a d'involontaire, d'indélibéré de notre part, d'illogique surtout dans les aventures qui nous arrivent. « Pourquoi ces choses, et non d'autres? » Mais ce qui est dramatique, c'est le spectacle d'une volonté qui s'affirme, qui se déploie, qui s'insurge contre les circonstances ou à l'encontre d'une autre volonté. Et, comme il semble bien que cette opposition du romanesque et du dramatique réponde à deux manières de concevoir la vie, — l'une, la première, un peu fataliste, et l'autre, la seconde, presque héroïque, — ce qui est surprenant, Monsieur, c'est que vous ayez pu passer, du romanesque au dramatique, avec autant d'aisance et de souplesse que de rapidité. Si le roman est la peinture de ce que la force des choses, le pouvoir de l'exemple et la contagion du milieu peuvent faire d'un être humain, je ne connais guère de romans plus romanesques, en ce sens, que *l'Armature* et que *Peints par eux-mêmes*. Mais, si le drame est la représentation de ce que peuvent des volontés fortes, combien le théâtre contemporain nous a-t-il donné de pièces aussi dramatiques que *les Tenailles* et *la Loi de l'homme?* Nous voyons encore dans ces deux pièces, — où tout l'effort des volontés ne s'emploie qu'à redresser ou à braver ce que vous croyez être l'iniquité de la loi, — nous voyons

l'étroite liaison que le théâtre peut avoir avec la morale; nous y voyons comment le moraliste a suscité en vous l'auteur dramatique; et nous y voyons enfin qu'on n'est pas un pessimiste, quand on trouve que tout va mal, si l'on travaille en même temps à faire que quelque chose aille mieux.

Je ne discuterai pas avec vous, Monsieur, la thèse ou les thèses que vous avez soutenues dans ces deux drames. Qui donc a dit qu'un « dénouement n'était jamais une conclusion »? La mort elle-même, souvent, n'en est pas une! A plus forte raison, le dénouement imaginé, selon le besoin qu'il en a, par l'auteur dramatique ou par le romancier! *Les Idées de Madame Aubray* n'expriment que les idées personnelles d'Alexandre Dumas, et tout ce que prouvent *les Faux Ménages*, c'est qu'Édouard Pailleron ne partage pas les idées de Dumas et de Mme Aubray. Pareillement, Monsieur, tout ce que vous avez prouvé dans *les Tenailles*, c'est qu'il y a de mauvais mariages; et, vous dirai-je la « conclusion » qui ressort pour moi de *la Loi de l'homme?* C'est qu'une loi n'est pas si mauvaise quand il suffit de l'invoquer, et de l'appliquer, pour sauvegarder, comme dans votre pièce, aux dépens d'une rancune de femme, l'honneur d'une autre femme, la vie de deux hommes et le bonheur de deux enfants? Autant dire que j'ai le regret de ne partager votre opinion ni sur les vices de l'institution

du mariage, ni sur le féminisme, ni sur l'individualisme. Si le mariage n'est pas indissoluble, je vois à peine quel en serait l'objet. J'ai d'ailleurs toujours cru qu'on ne l'avait inventé que dans l'intérêt de la femme. La loi de l'homme est une précaution que l'homme a prise contre sa propre inconstance... Et nous sommes tous de pauvres êtres! hommes et femmes, qui ne vivrions pas un demi-quart d'heure d'accord si chacun de nous, en toute circonstance, revendiquait impitoyablement la totalité de ce qu'il appelle son droit. *Summum jus, summa injuria.* Vous, Monsieur, qui nous avez si bien montré ce que cette revendication avait de tyrannique lorsque c'est le mari qui s'en autorise, comment n'avez-vous pas vu qu'elle n'a rien de moins inhumain quand c'est notre femme qui prétend l'exercer? Et, si la *Loi de la femme* se substituait à la *Loi de l'homme*, que croyez-vous qu'il y eût de changé dans le monde?

Mais, quel que soit l'intérêt de ces questions, — qu'on ne saurait résoudre en trois temps ni peut-être en trois actes, — la valeur des *Tenailles* et de *la Loi de l'homme* ne dépend sans doute pas de la contrariété ou de la conformité de nos opinions respectives... Vous rappelez-vous le pharmacien Homais, d'immortelle mémoire, qui, « tout en blâmant les idées d'*Athalie*, en admirait le style »? Et rien ne semblait plus ridicule à Flau-

bert. Cependant il avait beau rire, c'était ce qu'il faisait lui-même, aussi souvent qu'il parlait de George Sand, par exemple, et de Victor Hugo : il « blâmait les idées, mais il admirait le style » ; sa correspondance est là qui nous le prouve ; et, le moyen de faire autrement, si l'impartialité critique ne commence qu'avec ce genre de distinctions ?

Ce que je ne suis donc nullement empêché d'admirer et de louer dans *les Tenailles* ou dans *la Loi de l'homme*, c'est, Monsieur, un retour du drame à la tradition classique ; et, — sous une forme nouvelle, adaptée par le romancier de *l'Armature* aux exigences de son temps, — c'est une renaissance de la tragédie. On a longtemps confondu la tragédie classique avec ce qui n'en est que le cadre, ou le costume ; et je ne jurerais pas que, pour beaucoup de gens, elle ne consiste, encore aujourd'hui, dans l'application de la règle des trois unités à des sujets babyloniens, grecs, romains, — et sanglants. Il n'y a pas de méprise plus étrange ! Mais une action simple, et « chargée de peu de matière », comme on disait jadis, une action directe et rapide, qui ne se laisse détourner ou distraire de son but par aucun épisode inutile, ou seulement agréable ; — mais une succession de scènes qui s'enchaînent sous la loi d'une logique intérieure, ou plutôt qui se dé-

duisent, qui s'engendrent les unes des autres, qui se « conditionnent », et qui se commandent ; — mais une qualité de style qui n'admet ni le mélange des tons, ni l'intervention de la personne de l'auteur dans son œuvre, ni la rage qu'il a trop souvent de briller aux dépens de son sujet, si ce sont là quelques-uns des traits essentiels, et profonds, de la tragédie classique, *la Loi de l'homme* et *les Tenailles* sont vraiment des tragédies. Oui, s'il y a quelque chose de tragique dans le théâtre contemporain, ce sont ces volontés qui se débattent sous l'étreinte de la loi sociale ! Toute la différence est qu'au lieu de reléguer l'antique fatalité à l'arrière-plan du drame, vous l'avez rapprochée de nous, en lui donnant le Code pour organe. Mais c'est elle, c'est bien elle ; nous la reconnaissons à son masque glacé, dans le dénouement des *Tenailles* comme dans celui de *la Loi de l'homme !* Elle y préside, impassible et muette. Ni les calculs de Robert Fergan, ni les révoltes de Laure de Raguais ne peuvent rien contre elle. Il faut qu'ils plient, dussent-ils en mourir ! et, ce qui achève la sévère beauté de la catastrophe, s'ils en mouraient, ils ne seraient pas plus complètement effacés du nombre des vivants qu'ils ne le sont, et pour toujours, par cette démission de toutes leurs volontés. « Vous êtes une coupable et je suis un innocent », dit Robert Fergan à sa

femme, et elle lui répond : « Nous sommes deux malheureux. Au fond du malheur il n'y a plus que des égaux. » C'est la capitulation du désespoir ; et, — je ne vous le demande plus à vous, Monsieur, mais à ceux qui m'écoutent, — y a-t-il rien de plus fort en sa simplicité, ni qui nous rende mieux l'accent de la tragédie.

Avec et par ces qualités, il n'est pas étonnant que ces deux pièces aient opéré, si je ne me trompe, dans l'histoire de notre théâtre contemporain, une espèce de révolution. Sans doute on vous avait préparé les voies, et, — sans parler des vivants, — vous-même, qui les avez comme moi connus et admirés l'un et l'autre, vous ne me pardonneriez pas si j'oubliais de rappeler ici le nom d'Henri Becque et celui d'Alexandre Dumas. Ni l'un ni l'autre toutefois n'avait entièrement affranchi le drame de la formule où il persistait à s'emprisonner depuis un demi-siècle. Sous le prétexte spécieux que le théâtre est une imitation de la vie, et que, dans la réalité de la vie, le tragique et le comique ne sont séparés l'un de l'autre que par l'intervalle d'une minute ou l'épaisseur d'une cloison, — ce qui est d'ailleurs absolument faux, — on continuait de les mêler ou de les enchevêtrer dans une même intrigue ; de faire « contraster » les scènes ; et ainsi de donner alternativement, ou quelquefois ensemble, à rire et à pleurer. *Denise*,

l'Étrangère, *Francillon*, sont conçues dans ce système, et il ne me paraît pas que *les Corbeaux* en soient tout à fait dégagés. Cependant, d'un autre côté, les tentatives du Théâtre-Libre, — et ce que j'en dis n'est pas pour méconnaître ou rabaisser l'intérêt de quelques-unes d'entre elles, — n'avaient qu'à moitié réussi. C'est sur ces entrefaites, Monsieur, que *les Tenailles* ont paru sur la scène de la Comédie-Française, pour être bientôt suivies de *la Loi de l'homme*. La manière dont la critique accueillait ces deux pièces eût suffi toute seule à nous en déclarer le sens et la portée. Vous brisiez un ancien moule. Et on pouvait discuter le caractère de ces deux tragédies domestiques; on en pouvait contester la thèse; on en pouvait attaquer les tendances! On n'en pouvait nier le grand effet, ni de cet effet méconnaître la cause. Vous renversiez quelque chose, et vous mettiez quelque chose à la place de ce que vous renversiez. Quoi que l'on pût penser, au fond, des *Tenailles* et de *la Loi de l'homme*, on était obligé d'avouer que la forme en était encore plus nouvelle. Révolution ou transformation, — car je ne voudrais pas que le mot dépassât ma pensée, ni qu'il fît trop de violence à votre modestie, — vous vous étiez assuré l'honneur de marquer une « époque » dans l'histoire du théâtre contemporain. C'est un honneur qu'on ne vous contestera pas, et je ne sais s'il y a des

titres plus académiques, je ne le crois pas, mais il me paraît bien qu'un auteur dramatique n'en saurait produire ni souhaiter de plus glorieux.

Nous espérons, Monsieur, nous comptons qu'à tous ces titres vous en ajouterez beaucoup d'autres encore, et nous sommes impatients de les enregistrer. Est-ce que déjà cette heureuse fortune ne vous est pas réservée, — sur la scène de la Comédie-Française relevée de ses ruines et rendue à son public universel, — d'inaugurer prochainement le théâtre du XXe siècle? Vous remporterez sans doute une nouvelle victoire, et nous en réclamerons orgueilleusement notre part. Votre succès sera le nôtre. Nous nous ferons peut-être l'illusion d'y avoir aidé! Vous nous le permettrez, Monsieur, car vous ne verrez là qu'une preuve nouvelle des sentiments de haute estime et de confraternité littéraire avec lesquels nous vous invitons à occuper aujourd'hui parmi nous la place qui vous attendait. Il faut pardonner aux très vieilles personnes ces airs d'affectueuse protection... Soyez, Monsieur, le bienvenu! Et, en dépit de l'usage, que « la vieille personne » m'excuse et me pardonne, à son tour, s'il ne m'est pas possible, en achevant ce compliment, de cacher le grand plaisir que j'éprouve d'avoir été choisi, par le sort, pour vous l'adresser.

XIV

DISCOURS

POUR LA DISTRIBUTION DES PRIX

DE

L'ORPHELINAT DU VÉSINET

(*Œuvre des Alsaciens-Lorrains*)

1er juillet 1900

Mes Chères Enfans,

Avez-vous peut-être entendu parler d'un grand prédicateur qui s'appelait Massillon? Bossuet, l'évêque de Meaux, et Bourdaloue, de la Compagnie de Jésus, que vous connaissez bien aussi tous les deux, l'avaient précédé dans la chaire chrétienne. Quand il eut l'ambition d'y monter à son tour, je ne vous dirai point que l'on s'en étonna, — il était prêtre et c'était son devoir de prêcher la parole de Dieu ; — mais on lui demanda, un peu malicieusement, s'il se flattait d'égaler le célèbre jésuite ou le grand évêque, et comment il comptait s'y prendre pour cela. « Je prêcherai autrement », répondit-il ; et en effet il prêcha *autrement*, mes enfants, il prêcha même *tout autrement*, mais il prêcha moins bien ; et c'est pourquoi son exemple, à nous tous qui parlons, doit nous servir d'une mémorable leçon. D'autres ici m'ont précédé, des

historiens, des orateurs, des poètes, et bien loin de vouloir vous les faire oublier, mon unique désir ne serait au contraire que de vous les rappeler. Non seulement je n'essaierai pas de vous parler autrement qu'eux, puisque leur parole a trouvé le chemin de vos cœurs, mais je ne vous parlerai pas d'autre chose qu'eux, parce qu'il y a des choses dont vous ne vous lassez pas, je le sais, d'entendre parler. Si vous vous lassiez d'entendre parler de religion, de patrie, de charité, c'est qu'on vous en aurait mal parlé. Mais pour en bien parler vous savez aussi, mes enfants, qu'il suffit d'en parler, comme l'on dit, avec son cœur, ou plutôt il nous suffit de nous pencher attentivement vers vous pour écouter ce que chacune de vous en pense dans son cœur, et toute notre mission, dans un jour comme celui-ci, n'est que de prêter à ce murmure intérieur l'éclat et le retentissement des paroles sonores. « Sans l'amour, a dit l'apôtre, je ne suis qu'un airain sonore et une cymbale retentissante », mais il n'a pas dit que quand on avait l'amour on dût craindre de l'exprimer par des mots aussi retentissans que cet amour est lui-même profond, ni que, pour célébrer les choses vraiment grandes, on dût avoir peur d'élever un peu la voix.

Et comment ici, dans cette maison, mes chères enfans, comment nous en défendrions-nous,

quand nous songeons rien qu'à vous voir à tout ce que vous représentez pour nous? Vous ne savez peut-être pas ce que c'est qu'un « symbole », et c'est ce qui m'enhardirait à vous dire que vous en êtes un, et l'un des plus éloquents qu'il puisse y avoir pour des Français. Ne l'avez-vous pas deviné, toutes petites encore, quand vous avez vu se poser et se fixer sur vous des yeux où la joie qu'inspirent toujours les grâces de la jeunesse s'obscurcissait de je ne sais quelle pitié grave et quelle tristesse méditative? Mais vous savez du moins, mes chères enfans, vous savez ce que c'est que le souvenir, vous savez ce que c'est que le regret, vous savez ce que c'est que l'espérance; et nous, ce qui nous émeut quand nous vous regardons, filles d'Alsace et de Lorraine, c'est que vous êtes à la fois pour nous l'espérance, le regret et le souvenir.

Vous êtes le souvenir! Cela veut dire qu'à ceux même d'entre nous qui, comme moi, n'ont jamais foulé le sol de vos belles et glorieuses provinces, qui sont nés bien loin d'elles, vous rappelez les époques les plus célébrées de notre commune histoire. Aux seuls noms d'Alsace et de Lorraine, nous tressaillons et nous songeons de Jeanne d'Arc, de Turenne et de Kléber. C'est de là qu'elle est sortie, la vierge guerrière et pieuse, la vierge « Sainte », en qui s'est incarnée pour les étrangers

comme pour nous, pour l'Anglais, l'Allemand, pour le Russe, pour l'Américain, l'idée même du patriotisme. Ce qu'il y eut de divin dans la mission de « la bonne Lorraine » nul, mes enfans, ne l'a mieux vu ni mieux dit qu'un Russe, le général Dragomiroff; et, dans l'humble bergère qui n'abandonna ses moutons que « pour sauver le royaume de France », ce qu'il y avait de Français, nul ne l'a mieux loué qu'un autre évêque, venu tout exprès pour cela d'Amérique, Mgr Ireland! C'est encore là, aux portes de l'Alsace, après une série de victoires qu'allait compléter un dernier triomphe, c'est là, pour vous défendre, que Turenne est tombé, face à l'ennemi, Turenne, le grand capitaine, l'homme de guerre qui mêla sans doute aux nécessités inséparables de son héroïque métier le plus d'humanité, et aux dures exigences de la discipline le plus d'amour du soldat. C'est là encore qu'est né Kléber, l'un des héros de l'épopée révolutionnaire, de ceux dont la bravoure étonna le monde, et, tandis que chez nous la Révolution se divisait contre elle-même, l'un de ceux qui ne travaillèrent au dehors, et jusqu'en Égypte, qu'à répandre, à propager et à mettre en pratique son rêve de justice et d'égalité. Chères enfans, toutes ces gloires, les bonnes Sœurs de Saint-Charles vous les ont rendues familières, et de cette familiarité même vous avez

appris ce que c'est que la patrie. Conservez-en précieusement le culte! « Heureux, a dit quelqu'un, les peuples qui n'ont pas d'histoire! » Ne l'en croyez jamais! C'est le contraire qu'il faut dire. Les peuples qui n'ont pas d'histoire ne sont pas des nations. Mais vous, vous avez une histoire, et parce que vous en avez une, c'est pour cela qu'en vous, représentées par vous, et quoique l'on puisse faire pour vous séparer de nous, l'Alsace et la Lorraine continueront de vivre immortellement parmi nous. Vous êtes le souvenir!

Hélas! pourquoi faut-il que vous soyez aussi le regret! Vous ne le savez pas, vous ne pouvez pas le savoir! Mais nous qui le savons, nous devons vous le dire. Il y a de cela trente ou quarante ans, mes enfans, nous habitions une autre France! une France qui ne souffrait pas, comme on disait alors, « qu'il se tirât sans sa permission un seul coup de canon dans le monde », une France qui n'avait besoin de l'autorisation de personne pour élever la voix dans les conseils où se débattent les intérêts du monde, une France qui, dans le grand combat que se livrent éternellement la justice et la force, n'hésitait jamais à porter sa force tout entière du côté de la justice. Que s'est-il donc passé depuis lors? Ce qui se passe, mes enfans, — et puissiez-vous n'en faire jamais l'épreuve, — quand on

enlève un de ses enfans à une mère de famille. Quelque satisfaction, quelque orgueil maternel qu'elle tire de ceux qui lui restent, quelque joie que leurs succès lui procurent, de quelque attention diligente et attentive qu'ils l'entourent eux-mêmes, le plus aimé, c'est toujours celui qu'on lui a pris. Elle ne veut pas qu'on la console de l'avoir perdu. Elle continue de vivre, et de faire son devoir, tout son devoir, plus que son devoir, et, quand il le faut, on la voit qui s'impose de sourire parmi ses larmes. Mais la nature est la plus forte, et, dans ce cœur de mère, il y a quelque chose de brisé. Le malheur qui l'a frappée, dont elle-même, en sa stupeur, n'avait d'abord mesuré ni l'étendue, ni la profondeur, l'a touchée dans le principe de sa force. Elle essaie vainement de se reconquérir, mais chaque effort qu'elle fait, en augmentant en elle le sentiment de son impuissance, y renouvelle du même coup l'amertume de ses regrets. C'est ainsi, mes enfans, qu'en vous perdant jadis, longtemps, bien longtemps avant que vous eussiez même vu le jour, la France n'a pas perdu seulement une partie d'elle-même, mais quelque chose de plus intérieur ou de plus essentiel. Au lendemain de cette année terrible dont vous avez entendu plus d'une fois parler, la France, notre mère commune, ne s'est pas trouvée diminuée ou mutilée seulement, elle s'est trouvée une autre France !

On la plaignait, on la respectait, on pouvait même l'envier encore : on ne l'écoutait plus ! Votre voix lui manquait pour se faire entendre. Elle lui manque toujours. Si peut-être elle ne s'en était pas d'abord aperçue, voilà trente ans maintenant qu'elle s'en aperçoit tous les jours davantage, et jamais avec plus d'évidence ni de tristesse que quand nous voyons, comme ici, quelques-unes de vous rassemblées. Vous êtes l'inconsolable regret !

Mais vous êtes aussi l'espérance ! et vous la serez aussi longtemps que votre vue éveillera parmi nous ces regrets et ces souvenirs : « Aidons-nous, le ciel nous aidera » : l'histoire a ses vicissitudes ; la fortune a ses retours ; la Providence a son secret ! Notre patrie française a connu des heures plus sombres. Vous, mes enfants, rien qu'en mêlant la tristesse de votre présence à nos joies souvent trop faciles, vous nous avez déjà rendu ce grand service de nous empêcher d'oublier. Sans vous, et sans tout ce que vous nous rappelez, nous serions peut-être une France moins unie. C'est bien peu de chose qu'un nœud de ruban ou de velours, et c'est bien peu de chose aussi qu'un mètre et cinquante centimètres de calicot ou de soie bleue, blanche et rouge. Et cependant, où nous voyons flotter le drapeau tricolore, nous reconnaissons toute la France ! Et pareillement

ce qu'évoque ce nœud de ruban, c'est l'image même de la patrie, de la « petite », comme on l'appelle parfois, et de la « grande » qu'il rattache, pour ainsi dire, et qu'il unit indissolublement l'une à l'autre. Dans le plus humble village de nos provinces les plus reculées, au fond de la Bretagne ou dans les sapinières des Landes, vous ne trouverez pas une de vos sœurs qui n'en sache la signification. Vous ne nous avez pas empêchés seulement d'oublier. Vous nous avez empêchés de nous décourager. Quand nous en avons été tentés, le muet reproche de votre costume national a suffi pour nous rendre honteux de notre découragement. Ce sont surtout les nations dont il est vrai de dire « qu'elles ne meurent que de ne vouloir plus vivre » ! Mais vous vivez et vous voulez vivre ! Votre présence parmi nous suffit à nous en avertir. Nous nous rendons compte, en vous voyant, que la fidélité de la France pour l'Alsace-Lorraine est quelque chose de plus qu'un retour ou un paiement de la fidélité de l'Alsace-Lorraine pour la France, c'est une question de dignité, d'honneur, d'existence même. Une France qui vous abandonnerait s'abandonnerait elle-même, ne serait plus la France. Et puisque, pour l'empêcher de vous abandonner, vous n'avez vous-mêmes qu'à rester de fidèles Alsaciennes et de bonnes Lorraines, ce qui ne vous sera sans doute

pas difficile, c'est en cela, mes chères enfans, que vous êtes l'espérance.

J'aurais peut-être pu vous donner d'autres conseils, qui eussent paru, qu'on eût jugés plus appropriés à vos âges et au caractère de cette cérémonie.

Quelques-unes de vous vont entrer, comme on dit, dans la vie : j'aurais pu les engager à ne jamais oublier la maison qu'elles quitteront demain. Il y a de jolies choses à dire, il y en a de belles, il y en a surtout d'utiles et de vraies sur la reconnaissance que nous devons tous à nos maîtres. Il y en aurait d'autres à développer sur le bien que chacun de nous peut faire autour de lui, dans quelque condition que l'ait placé le sort, et rien qu'en s'acquittant consciencieusement de son devoir. « Consciencieusement », méditez ce mot ! Méditez aussi celui-ci que l'un de mes amis, il s'appelait Victor Cherbuliez, aimait à répéter : « Quiconque en ce monde s'acquitte supérieurement de sa besogne est un homme supérieur. » Le mot n'est pas moins vrai des femmes que des hommes. Je ne sais pas si, comme vous l'avez lu dans les *Contes*, on a vu souvent des rois épouser des bergères. Entre nous, je ne le crois pas ! Mais, puisque des esclaves, puisque des servantes sont devenues des saintes, ce que je crois, ce que je sais, mes enfans, c'est qu'il n'y a pas de profes-

sion, pour humble qu'elle soit, avec laquelle toutes les vertus de la femme ne puissent faire bon ménage. On vous l'a dit ; je vous le répète ; l'expérience vous le prouvera. C'est nous qui faisons nous-mêmes la dignité de nos occupations, elles valent ce que nous valons ; le cœur égalise toutes les conditions. Et voilà justement pourquoi, mes chères enfants, invité par votre généreux protecteur, le comte d'Haussonville, à présider cette cérémonie, j'ai cru ne pouvoir mieux répondre à son appel et à ses intentions qu'en essayant de parler de mon mieux à vos cœurs.

On m'a dit quelquefois, depuis tant d'années que je parle : « Prenez garde ! Vous parlez de trop haut ! Vos paroles passent par-dessus la tête de votre auditoire. » Et j'ai répondu : « Vous vous trompez : on ne parle jamais de trop haut. Qu'est-ce que c'est que parler de trop haut ? » La pire insolence que puisse commettre un homme qui parle, c'est de vouloir *proportionner* son discours à la capacité de son auditoire. Le pauvre homme, ou plutôt le sot, le grand nigaud ! Il se croit donc bien supérieur à ceux qui lui font l'honneur de l'écouter ! C'est, mes enfans, ce que je ne croirai jamais ! Il y a dans un discours des mots, il y a des sentimens, et il y a des idées : si les idées sont justes, les sentimens honnêtes et les mots précis, il n'y a pas d'auditoire français qui ne puisse

entendre les mots, vibrer aux sentimens, s'approprier les idées. Qu'est-ce donc quand cet auditoire est, comme vous, petites filles d'Alsace et de Lorraine, trois fois français : par la naissance, par l'adoption et par l'affection singulière que nous vous portons ?

TABLE DES MATIÈRES

I. — Discours de réception à l'Académie française (15 février 1894) 1
II. — Discours pour la Distribution des Prix du Lycée Lakanal (31 juillet 1894) 37
III. — Discours pour l'inauguration de la statue de Joachim du Bellay, à Ancenis (2 septembre 1894) 53
IV. — Discours pour l'inauguration du monument élevé à la mémoire de Claude Bernard, à Lyon (28 octobre 1894) 77
V. — Discours pour le centenaire d'Augustin Thierry, à Blois (10 novembre 1895) 101
VI. — Discours en réponse au discours de réception de M. Henry Houssaye (12 décembre 1895). 127
VII. — Discours pour la Distribution des Prix du Collège Stanislas (31 juillet 1896) 157
VIII. — Discours pour le cinquantenaire des funérailles de Chateaubriand (7 août 1898) 171
IX. — Discours pour la clôture annuelle de la Conférence Saint-Paul (16 juin 1899) 199

X. — Discours pour les Obsèques de Victor Cherbuliez (4 juillet 1899) 225
XI. — Discours sur les Prix de Vertu (23 novembre 1899) 239
XII. — Discours pour la séance annuelle du Cercle des Francs-Bourgeois (11 mars 1900) 271
XIII. — Réponse au discours de réception de M. Paul Hervieu (21 juin 1900) 285
XIV. — Discours pour la Distribution des Prix de l'Orphelinat du Vésinet, *Œuvre des Alsaciens-Lorrains* (1er juillet 1900) 321

Tours, imprimerie Deslis Frères.

PQ
139
B68

Brunetière, Ferdinand
Discours académiques

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY